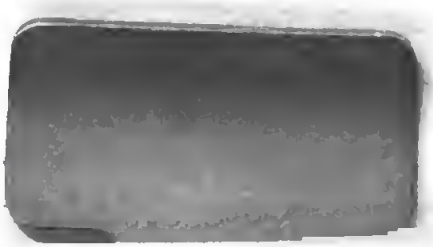
7.6.20



LES CRIMES
DES
EMPEREURS
D'ALLEMAGNE.

EXPLICATION DES GRAVURES.

Première. Page 50. Othon II, fait égorger dans un repas les premiers de la ville de Rome, & des députés de toute l'Italie qu'il avait invités.

Seconde. Page 56. Othon III, fait promener sur un âne, dans les rues de Rome, Crescene, consul romain, qu'il avait indignement trahi, & du haut du balcon, insulte à sa disgrace.

Troisième. Page 82. Henri IV, déguisé pour voir jouir un de ses courtisans avec sa femme, chez qui il l'introduisait, est rossé à coups de bâton par elle & ses suivantes.

Quatrième. Page 133. Henri VI, fait attacher Jourdan sur une chaise rouge, avec une couronne de cuivre brûlant sur la tête, & insultait lui-même à ses tourmens.

Cinquième. Page 178. Winceslas qui ne marchait jamais sans être accompagné du bourreau qu'il appellait son compère, fait passer au fil de l'épée tous les juifs qui étaient à Spire.

Pour éviter que le public ne soit trompé par des éditions contrefaites & tronquées, je préviens que les exemplaires de la bonne édition porteront, outre mon chiffre au frontispice, ma signature au verso de la première page.

Il paroîtra incessamment les crimes des rois de Prusse, d'Angleterre, d'Espagne & de Sardaigne; les crimes des empereurs Turcs & de Russie, des rois de Suede, de Danemarck, de Pologne, de Portugal, de Naples, &c. avec grand nombre de gravures représentant leurs principaux forfaits. Le premier besoin des nations, pour devenir libres, est de connoître les crimes de leurs rois. Toutes les forces des despotes n'empêcheront pas que j'en répande dans leurs états de milliers d'exemplaires sous ma devise :

LIBERTÉ DE LA PRESSE ET RÉPUBLIQUE OU LA MORT.

LES CRIMES

DES

EMPEREURS

D'ALLEMAGNE,

DEPUIS

LOTHAIRE I JUSQU'A LÉOPOLD II.

AVEC CINQ GRAVURES.

PRIX QUATRE LIVRES DIX SOUS BROCHÉ.

A PARIS,

AU BUREAU DES RÉVOLUTIONS DE PARIS, RUE DES MARAIS, F. S. G. N°. 20.

1793.

INTRODUCTION.

Qui dit roi, dit un monstre ; qui dit empereur, dit plus que roi : attendons-nous donc à voir dans l'histoire de l'Empire des crimes plus atroces que dans celle de tous les royaumes. Ce n'est pas tant parce qu'il n'osait prendre le titre de roi, que parce qu'il en désirait un plus grand encore, qu'Auguste se fit nommer empereur; et quiconque, après lui, a usurpé ce nom, ne l'a fait que par un excès demesuré d'orgueil et d'ambition, qu'ont dû accompagner tous les vices. Voyez quelle liste abominable que celle des empereurs romains. C'est là que toutes les pages de l'histoire sont salies des noms des Tibère, des Néron, des Claude et des Caligula. Les Constantin, les Théodose, quoique loués par des chrétiens, laissèrent de pareils exemples, que leurs successeurs n'imitèrent que trop bien. Dès qu'on nomme le grand sultan, ou l'empereur des Turcs, l'on réveille l'idée de toutes les horreurs qui déshonorent la nature. Les noms de Pierre-le-Grand, d'Elisabeth et de Catherine sont synonymes de tous les vices et de tous les crimes. Enfin, parmi ces empereurs d'Allemagne, il suffit de citer au hasard les Vinceslas,

les Frédéric, les Charles-Quint, les Ferdinand, pour rappeler toutes les abominations des douze Césars.

Quiconque s'est laissé nommer empereur, a voulu être plus qu'un roi, c'est-à-dire, le plus grand des monstres. Tous les empereurs, sans doute, n'ont pas porté leur scélératesse au même degré; mais tous ont été des scélérats, et plus scélérats encore que la plupart des rois. Qu'on ne vienne pas nous opposer les vertus mensongères de quelques-uns d'entre eux. Vils adulateurs, troupeau d'esclaves, rassemblez-vous, ouvrez ce livre, et répondez-moi: dites s'il en existe un seul parmi tous ces êtres, qui n'ait pas dans le cours de son règne commis au moins deux grands crimes bien avérés, bien prononcés, bien longuement prémédités; si cela est, je consens à les regarder tous comme des anges tutélaires, comme autant de dieux sur la terre. Mais si aucun ne fut sans crime, n'ai-je pas dans leurs forfaits connus la clef de leurs prétendues vertus, de toutes ces actions qu'a si faussement exaltées l'esprit étroit des esclaves? Oui, infâmes historiens, vous avez tous menti à la vérité, vous avez été les premiers artisans de la servitude des peuples; c'est par vous qu'a vieilli parmi eux cette

longue erreur de la royauté. Si dès le temps de Charlemagne, de cet ambitieux tyran qui alla déterrer la couronne impériale dans les débris de Rome, livrée aux barbares par de lâches empereurs; si dès ce temps vous eussiez traîné ce monstre hypocrite et sanguinaire dans l'opprobre et l'infamie qui fut son élément, qui eût osé après lui ambitionner cette couronne? Son fils imbécille eût à son aspect du moins reculé de frayeur : peut-être dès-lors il n'y eût eu ni rois ni empereurs; depuis mille ans peut-être l'Europe, le globe entier seroit délivré de la vermine des rois; tout l'univers seroit heureux, tandis qu'une grande partie gémit encore aujourd'hui dans les fers, tandis que l'Europe entière nous appelle, tandis que l'Allemagne sur-tout, qui fut de tous les empires le premier qui fit semblant de réfléchir sur la nature des divers gouvernemens, n'a fait que multiplier le nombre de ses insatiables tyrans : car tous ces empereurs, ces rois, ces ducs et barons, ces électeurs, toute cette horde de brigands avoit faussé l'esprit des peuples de la Germanie, et dirigé la plume vénale des jurisconsultes.

S'il y eut jamais sur la terre une race funeste et destructive de l'espèce humaine,

ce fut sans contredit l'infâme maison d'Autriche; elle peut fonder sa noblesse sur quatre cents années de crimes et de forfaits continuels. Prenant tour-à-tour toutes les formes, les enfans de cette infernale famille, tantôt régnoient par la terreur et l'effroi, n'aspiraient que les combats, faisaient la guerre à leurs peuples et aux peuples étrangers; tantôt, s'ils ne pouvaient plus se faire craindre, répandaient la corruption chez eux et au-dehors : ruse, force, sermens, dons, promesses, intrigues, violences et caresses, rien n'était épargné; perdre le peuple par les grands, les grands par le peuple, les protestans par les catholiques, et réciproquement; voilà dans l'intérieur de l'Allemagne l'unique étude de ces fléaux du monde.

Au reste, en laissant les descendans de la maison d'Autriche s'asseoir sur le trône impérial, on ne fit, pour ainsi dire, que changer de malheurs; leurs prédécesseurs, sans avoir ce système combiné de despotisme qui tient à une hérédité constante et perpétuelle, n'oublioient rien pour vexer l'Allemagne: un roi, un empereur ne peut vivre sans être tyran; et aucun peuple n'a été plus malheureux que les Allemands. Ce n'étoit plus

ces fiers Germains que la puissance entière de Rome n'avoit pu ni dompter ni vaincre. Les rois, les empereurs, les comtes, les ducs, les barons les avoient à la longue rompus au joug. Lorsque le chef de l'Allemagne n'avoit qu'un vain titre sans autorité, ne possédoit que le nom d'empereur, les seigneurs tourmentoient le peuple pour lui, et le tenoient sous la tyrannie la plus absolue; profitant de chaque interrègne, ils ajoutaient alors à leur partage, les dépouilles de la dignité impériale : la force décidoit de tout; les terres et les hommes n'étaient que des instrumens ou des sujets de guerre. Les crimes étaient les armes de la puissance; la rapine, le meurtre et l'incendie passèrent non-seulement en usage, mais en droit. La superstition consacra la tyrannie; rien n'en réprimait, n'en arrêtoit les excès. Les cendres des morts pouvaient seules en imposer à la férocité; tant le tombeau fait peur, même aux ames sanguinaires! Oui, quoique ennemis les uns des autres, les empereurs et les seigneurs eurent toujours le même but, dont ils ne s'écartèrent jamais, celui d'écraser le peuple.

Quel doit donc être aujourd'hui le but du peuple allemand et de tous les peuples ?

D'écraser à leur tour et pour toujours les seigneurs et les rois, d'abolir tout ce qui tient à la monarchie et à la noblesse. Ce grand projet fermente déjà dans tous les esprits et tous les cœurs; on sent enfin que cette liberté germanique, dont on fit tant de bruit, n'est que la liberté laissée aux électeurs de tourmenter à leur gré la masse du peuple; que cette bulle d'or, cette constitution de l'empire n'est qu'une loi établie entre des lions, qui ne sauve pas les agneaux. On sent que ces despotes sanguinaires n'ont été forts que par la faiblesse volontaire de ceux qui se laissaient eux-mêmes attacher au joug. Peuples, il suffit de vouloir, et vous serez libres, et ces monstres couronnés rentreront dans le néant. L'exemple des Français vous montre assez ce que peut une nation; l'exemple de Louis-le-Traître, ce que veut un roi, ce qu'il peut, ce qu'il vaut. Un grand exemple vous est donné. Peuples de l'univers, déjà même il n'est plus besoin de vous présenter des réflexions; elles vous assaillissent spontanément et de toutes parts; déjà votre indignation terrible ne permet plus à l'écrivain de se livrer à la sienne; il craindroit trop de rester au-dessous des conceptions générales, de ne pas accen-

tuer assez fortement le ton de la haine. Un sentiment profond agite tous les cœurs; il n'est plus donné aujourd'hui à l'auteur patriote d'ajouter à cette sainte efferves-cence; elle nous a devancés, et la meilleure manière de l'entretenir, de la nourrir, de lui donner un aliment substantiel, c'est de lui présenter la vérité des faits, c'est de lui retracer successivement le tableau simple et naturel de toutes les horreurs impériales et royales : mille réflexions plus promptes, pour ainsi dire, que la pensée, plus rapides que l'éclair, en jailliront à la fois; chercher à les développer, seroit les rendre languissantes; vouloir les fixer, seroit détruire l'effet de leur subite explosion. Contentons-nous donc de faire passer avec ordre sous les yeux des lecteurs les époques désastreuses de cette histoire trop peu connue et de nous et des Allemands mêmes. Suivons ces vils empe-reurs, et voyons-les par-tout, le cœur plongé dans la perfidie, et la main dans le sang.

Nous ne parlerons dans cet ouvrage, ni de Charlemagne, ni de Louis-le-Débonnaire; leurs portraits hideux se trouvent dans les crimes des rois de France; Lorsque les Ger-mains ou Allemands commencèrent à devenir esclaves, en se créant des rois, ils vinrent

nous conquérir à leurs tyrans, et pendant de longues années portèrent avec nous le joug qu'ils nous imposèrent. Ainsi le roi Clovis soumit à son sceptre de fer une immense étendue de pays, qu'augmenta encore l'empereur Charlemagne, et les Germains avec les Gaulois formèrent l'empire des Francs; mais la race de ces despotes couronnés se multiplia bientôt à l'infini; ils se partagèrent entre eux tous les troupeaux à face humaine, qu'un seul auparavant faisait parquer, dépouiller, égorger: alors la France et l'Allemagne firent deux grands bercails, ou plutôt deux boucheries à part.

Les Français d'aujourd'hui vont se venger en peuple libre; aux Allemands ou Germains qui leur ont apporté l'ignorance et des fers, ils vont porter désormais les lumières et la liberté; ils vont abattre tous les tyrans de l'Allemagne, et conquérir à elle-même toute la nation germanique; et bientôt les deux peuples, au lieu d'être comme autrefois attachés ensemble à un horrible joug, seront éternellement unis par les doux nœuds de l'égalité et de la fraternité.

LES CRIMES DES EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

LOTHAIRE I,

Troisième (1) *empereur, depuis* 840 *jusqu'en* 855, *année de sa mort.*

Le titre d'empereur, laissé par Charlemagne à l'aîné de ses enfans, ne pouvait être qu'un malheur de plus pour l'Europe; c'était une semence de division dans la famille, et les peuples ont toujours eu la stupidité d'épouser ces sortes de querelles. Louis-le-Débonnaire avait partagé ce qu'il appelait ses états entre ses trois fils. Dès son vivant, il avait associé Lothaire à l'Empire, et lui avait donné l'Italie. Louis en avait reçu la Bavière,

(1) Il ne sera pas question ici, ni de Charlemagne l'assassin, ni de Louis-le-Débonnaire ou l'imbécille; nous en avons déjà prévenu nos lecteurs dans l'introduction : leurs vies se trouvent détaillées dans *les Crimes des Rois de France*. C'est pour cela que nous commençons cette histoire à l'époque du règne du troisième empereur.

et Charles la France. Les peuples se laissaient donner, et ne disaient mot. Après la mort de son père, Lothaire ne se trouva plus content de sa part. Les nobles qui avaient perdu leurs places sous le règne précédent, n'eurent point de peine à lui persuader qu'il avait le droit de tout envahir. Il court à Aix-la-Chapelle, comme pour se faire reconnaître seul empereur, mais réellement pour y fortifier son parti et rassembler des troupes. Instruits de ces préparatifs, ses frères lui envoient des ambassadeurs. Lothaire ne rougit point de leur répondre que le bien de ses *sujets* exige qu'il n'y ait qu'un seul *souverain*, qu'il veut l'être; et pour le bien de ses sujets, il les fait s'égorger les uns les autres. La qualité d'empereur n'emportait avec soi aucun droit ni aucun titre. Mais Lothaire savait, tout aussi bien que nos ex comtes et nos ex marquis, combien les mots ont de pouvoir sur les esprits, et ce fut avec ce mot d'empereur qu'il attira à lui un grand nombre de partisans, et débaucha une partie de l'armée de Louis.

Le reste fut aisément défait; vingt mille hommes restèrent sur la place. Pères, enfans, parens, amis, rien ne fut épargné par les vainqueurs. Les grands vinrent, suivant

l'usage, se ranger du côté le plus fort. Mais bientôt tout changea de face : Louis gagna une bataille, et tua huit mille hommes ; aussitôt il rejoignit Charles-le-Chauve ; et les deux frères, amusés d'abord par les fausses promesses de Lothaire qui attendait du secours, sont forcés d'en venir aux mains. Charles envoie représenter à Lothaire qu'il faut se souvenir que tous trois sont du même sang ; qu'ils doivent la paix à l'église et à l'Empire. Peu importait à Lothaire, et sans doute aussi aux deux autres rois ; ils n'avaient fait cette démarche que pour gagner des partisans. Enfin ils remportent la célèbre victoire de Fontenay, qui coûta la vie à plus de cent mille hommes. Suivant l'expression d'un historien, la multitude innombrable des corps morts entassés les uns sur les autres faisait horreur. Tant d'hommes périr ! et cela pour un seul ! Peuples, lisez, et jugez.

Tout ce que l'hypocrisie et la perfidie peuvent avoir de plus vil et de plus odieux fut mis en œuvre par les deux frères. Leur barbare cœur tressaillait de joie ; mais en public ils pleuraient leur propre triomphe, ils jouaient l'humanité. Après avoir pris l'Austrasie et la Bourgogne, ils convoquèrent une assemblée d'autres fourbes, je veux dire des évêques,

montrèrent des scrupules, craignirent de passer pour des usurpateurs. Louis et Charles étaient vainqueurs; aussi les évêques leur conseillèrent, leur *ordonnèrent même par l'autorité divine, d'accepter les royaumes d'Austrasie et de Bourgogne.* Louis et Charles dirent alors qu'il fallait bien se soumettre à la volonté de Dieu.

Charlemagne avait pendant trente années de suite égorgé les Saxons, parce qu'ils n'étaient pas catholiques. Lothaire leur promit la liberté entière de leur culte. On sent que ce n'était point par vertu, ni par principe. Un roi a-t il jamais fait le bien pour le bien même? Il espérait par là les engager à se révolter contre leur prince Louis de Bavière, et il y réussit. Les malheureux Saxons croyaient devenir libres; mais seuls et abandonnés à leur propre faiblesse, ils furent victimes de la politique de Lothaire; car dans Louis de Bavière ils trouvèrent un autre Charlemagne.

L'empereur avait perdu de son audace; il consentit à un accommodement. L'on convint de partager en trois lots toutes les provinces possédées par les contendans; et afin de mettre dans ce partage la plus parfaite égalité, on nomma des commissaires pour visiter ces

provinces, et pour rendre compte de leur valeur respective. Lothaire tint sa parole en roi ; il empêcha les commissaires de parcourir les siennes. Les peuples, accablés d'impôts et ruinés par le passage des troupes, craignirent que la guerre ne se rallumât. Les seigneurs et les évêques mêmes ne voulaient plus de guerre : tout le monde murmura contre l'empereur, que la peur seule contraignit à exécuter la convention. Outre l'Italie, il eut le Cambresis, le Hainault et la Bourgogne ; Charles, toute la France ; et Louis, toute l'Allemagne, d'où il prit le nom de Germanique (1) : mais l'empereur ne garda aucune supériorité sur les deux autres.

---

(1) Quoique Louis n'ait pas été empereur, comme il fut depuis ce traité maître de toute l'Allemagne, ou de la Germanie, ainsi qu'on l'appeloit encore alors, il est de notre devoir de raconter aussi ses crimes. C'est un devoir que nous remplirons à l'égard de tous ceux qui ont été tyrans de l'Allemagne entière, sous quelque nom que ce soit; car il est bon d'observer qu'il y a eu des empereurs qui n'ont pas possédé un pouce de terrain dans l'Allemagne même ; on en aura la preuve dès le règne suivant : cela n'empêche pas qu'ils n'y aient fait beaucoup de mal. C'est un triste privilége des Allemands, d'avoir été tyrannisés même par ceux à qui ils n'appartenoient pas, suivant les principes du code des despotes!

Les Abotrites, les Sclaves et les Huns, que l'on appeloit barbares, furent plus sages que tous les autres peuples, et leur donnèrent un grand exemple. Ils ne crurent point que réellement, parce que tel était le bon plaisir de ces trois rois, ils dussent obéir à des loix qu'ils n'avaient pas faites eux-mêmes, et à des chefs qui n'étaient pas de leur choix. Ils tentèrent de secouer le joug, mais successivement, et sans aucune union entre eux. Louis les subjugua bientôt, et leur condition devint pire qu'auparavant.

Après avoir pillé, massacré et asservi ces misérables peuples, le tyran employa les richesses de sa nation, et jusqu'à la substance du pauvre, à élever de magnifiques palais; c'était, disent les stupides historiens, pour donner du goût à l'Allemagne. Lâches adulateurs de tous les crimes du pouvoir, qu'a-t-on besoin de vos arts factices? Ne doit-on pas frémir en voyant vis-à-vis de ces palais un pauvre qui mendie? La gloire d'une nation est dans le bonheur de tous. Le premier goût et le premier besoin des hommes, c'est la liberté.

Mais quand tout un peuple est dans l'aisance, un roi n'y trouve pas facilement des satellites et des instrumens du despotisme. Il

faut pour ses desseins qu'il y ait d'un côté la misère la plus absolue, et de l'autre l'opulence la plus monstrueuse. Il fallait donc que tandis que l'artisan pouvait à peine, à force de travaux, se procurer le nécessaire, des nobles et des prêtres regorgeassent dans l'abondance. Toutes les guerres dont l'Empire avait été le théâtre avaient du moins produit ce bien, qu'on n'y voyait plus de moines. Louis alla chercher jusque chez les étrangers des moines pour repeupler ses couvens ; et en donnant de riches abbayes aux complices de ses forfaits, il crut les effacer tous.

Du reste il permettait, ainsi que ses frères, à tous les seigneurs d'exercer leurs brigandages ; meurtres, pillages, viols, rapts, tout cela les inquiétait peu ; le peuple seul en souffrait. Mais Gisalbert, comte d'Aquitaine, eut l'audace d'enlever une fille de l'empereur. Aussitôt l'on convoque une assemblée où se trouvent les seigneurs et les prélats ; et la première chose que l'on y fait, c'est de pardonner tous les excès déjà commis, la seconde de les défendre à l'avenir. Ce second article ne fut que pour la forme. Les seigneurs n'en tinrent compte ; et Louis si puissant dans l'Allemagne ne songea point à les réprimer : il aima mieux se baigner encore dans le sang des Sclaves et des Bulgares.

Les trois frères avaient juré publiquement, et au moins trois ou quatre fois, de rester toujours unis. Mais qu'est-ce que le serment d'un roi ! L'Aquitaine, qui faisait partie de la France, était mécontente de Charles-le-Chauve, et paraissait désirer d'avoir pour roi le fils de Louis. Sur le champ d'immenses préparatifs sont faits ; le jeune Louis se montre en Aquitaine, et n'y réussit point. Lothaire, pendant cette guerre, espérait profiter bientôt de l'épuisement de ses deux frères ; il les trompa l'un et l'autre par des traités qu'il fit avec chacun d'eux. Ce fut sa dernière perfidie : usé par la débauche, il sentit sa fin approcher, partagea son royaume entre ses trois fils, et mourut peu de temps après. Oh ! si un tel homme avait pu avoir des remords, quel spectacle affreux pour une conscience, que celui de tant de milliers d'hommes sacrifiés à sa seule ambition, que celui de tout l'Empire dégarni de soldats et d'habitans, ouvert de tous côtés et livré sans défense aux brigandages des Normands ! Mais, que dis-je ? il était sûr de tout expier, puisqu'il mourait en habit de moine.

LOUIS II,

LOUIS II,

Quatrième empereur, règne jusqu'en 875, année de sa mort.

Louis II (1), que son père, Lothaire Ier. avait nommé roi d'Italie et empereur, Louis II, que les historiens exaltent parce qu'il fut dévot et qu'il aima les moines, se hâta de se mettre à la tête des affaires, avant même que son père fût mort. Il se plaignit que son partage ne suffisait pas à la majesté de l'Empire ; il voulait enlever à ses deux frères au moins la Bresse, l'Alsace, la Suisse et la Franche-Comté : mais voyant que ses oncles ne désiraient rien tant que d'entrer dans la querelle, il eut peur, et se tint tranquille. Les annalistes du temps ont appelé cela de la grandeur d'ame.

Il semblait que le silence de l'empereur dût ôter tout prétexte aux deux oncles d'inquiéter l'Empire ; mais les brigands n'en manquent jamais. Louis-le Germanique prit l'Alsace à Lothaire son neveu, roi de Lorraine, et frère du nouvel empereur. Bientôt on lui

(1) L'empereur Louis-le-Débonnaire étoit Louis Ier. Voyez Crimes des Rois de France.

dit que les Français sont mécontens de Charles-le-Chauve ; il accourt à main armée et s'empare de toute la France. Déjà on s'y préparait à lui accorder le titre de souverain, lorsque des évêques, à qui il n'avait donné ni abbayes, ni bénéfices, s'en vengèrent en excommuniant son parti. Le peuple imbécille regarda dès-lors Charles comme son légitime souverain, et Louis-le-Germanique retourna dans ses états.

C'est dans les vastes et belles contrées de l'Allemagne que l'amour de la liberté a subsisté le plus long-temps et avec le plus d'ardeur. Louis-le-Germanique avoit établi par-tout des ducs pour le représenter ; et à dire la vérité, ils représentaient assez bien un tyran. Les peuples de la Germanie trouvaient déjà très-dur et très-avilissant de payer un tribut ; ils se révoltèrent tous contre les innovations de Louis, mais toujours sans accord, sans unité de dessein. Aussi les Abotrites, les Sorabes, les Moraves et les Bohémiens se levèrent plusieurs fois, et plusieurs fois furent battus.

Le roi de Germanie avait deux fils, Louis et Carloman. Tous deux avaient des talens, entendaient le maniement des affaires, savaient se faire aimer : c'en était assez pour être suspects à leur père. Dans la crainte

qu'ils ne se liguassent contre lui, il chercha à les diviser. Il persuada à Carloman que son frère cadet devait lui faire hommage de quelques terres qu'il avait. Carloman, ambitieux comme un prince, saisit avidement ce projet. Louis refusa, leva une armée, et le père crut avoir le droit de pardonner à son second fils, au lieu de lui demander à lui-même son pardon.

Ce mauvais roi leur donnait à tous deux l'exemple des haines et des dissentions domestiques. Son règne n'est qu'un tissu de complots et de machinations contre ses parens. A la mort de son neveu Lothaire, qui ne laissa point d'enfans, il ne voulut point que ses deux autres neveux partageassent cet héritage. Charles le-Chauve, à son exemple, voulut réunir ce royaume au sien; il y réussit, et fut bientôt obligé de partager avec lui. L'empereur Louis mourut aussi peu de temps après; il ne sut se faire estimer ni au-dedans ni au-dehors. Il eut des contestations sur son titre d'empereur avec les empereurs de Constantinople qui le méprisaient, et il s'y rendit plus méprisable encore. On ne peut citer de lui aucune action bonne même en apparence. Sa mort fit plaisir à tout le monde.

CHARLES-LE-CHAUVE, *déjà roi de France* (1), *empereur, mort en* 877.

Nouvelle cause de rupture entre les deux princes. Charles fut encore le plus adroit; il acheta par mille bassesses le titre d'empereur, s'humilia devant le pape, renversa tous les usages reçus jusqu'alors, devint son vassal, et reconnut en lui seul le droit de conférer l'empire. Louis, pour se venger, entra en France, et fit d'horribles dégâts. Le ciel enfin frappa ce monstre, et arrêta ainsi les forfaits d'un règne qu'il avait laissé durer trop long-temps. Louis avoit été tyran pendant trente-six années; il laissa l'Allemagne à ses trois enfans : Carloman eut la Bavière, Louis III la Saxe, et Charles III, dit le Gros, la Souabe.

Pour un pauvre animal, grenouilles à mon sens ne raisonnaientpas mal, lorsqu'elles s'écriaient aux noces du soleil : *que ferons-nous s'il lui vient des enfans ?* Rome et l'univers, réduits en servitude, eurent du moins long-temps cet avantage, qu'ils n'avaient qu'un seul tyran; mais lorsqu'il y eut deux empereurs et quatre Césars, l'univers n'en put supporter

(1) Voyez Crimes des Rois de France.

le poids. L'empire de l'Occident ne contenait que l'Europe, et depuis Charlemagne elle avait été déjà divisée entre plusieurs tyrans. Quel sera donc le sort de l'Allemagne qui après Louis-le-Germanique se trouve le partage ou plutôt la proie de ses trois fils? Louis ne fut qu'un hypocrite qui ordonnait dans son camp des jeûnes, des prières, des épreuves du jugement de Dieu. Il portait le bigotisme et la cagoterie à un tel point que Charles-le-Chauve, homme de peu de caractère et d'esprit, ne put s'empêcher de le mépriser, quoiqu'il fût son vainqueur. Carloman étoit un esprit faible et ambitieux, qui toute sa vie se crut possédé du diable malgré tous les exorcismes, et enleva l'Italie à Charles-le Chauve, sans avoir plus de droit sur elle que celui-ci n'en avait eu sur la Lorraine. Il avait ses desseins; il voulait être empereur à son tour.

LOUIS-LE-BEGUE, *roi de France, sixième empereur, mort en* 879.

A la mort de Charles, Carloman tenta donc de le remplacer, et il remplit l'Italie de meurtres et d'intrigues; mais il fut joué par le pape qui donna l'empire au roi de France, Louis-le-Bè-

gue (1), qui lui-même mourut bientôt après. Ses deux fils se partagèrent ses états.

CHARLES-LE-GROS, *empereur, et ensuite roi de France, mort en* 888.

Enfin Charles reste seul des trois fils de Louis le-Germanique, et obtient l'empire. On l'appelle en France pour régner; il y vole, et réunit sous sa main tous les états de Charlemagne.

Mais les Normands et les Saxons d'un côté, les Sarrasins de l'autre, morcèlent et déchirent ce malheureux pays; sans force pour s'opposer à leurs dégâts, Charles s'amuse à tramer contre leurs chefs de noires perfidies, à vexer, à dépouiller les seigneurs de ses états; oubliant le droit sacré des gens, il fait assassiner Godefroi, duc des Normands, qu'il attire à une conférence amicale, tombe sur les Normands au milieu de la trève, et les égorge; toujours lâche et toujours vil, n'osant les attendre en rase campagne, il fait avec eux un traité qui déshonore l'Empire.

Bientôt l'Italie choisit d'autres princes, l'Allemagne un autre roi. Bientôt la France en

(1) Voyez Crimes des Rois de France.

fait autant, et ce Charles-le-Gros est réduit à vivre d'aumônes. Peuples! quand vous aurez des rois qui ne repousseront pas les ennemis du dehors, et qui exciteront les troubles au-dedans, souvenez-vous de Charles-le-Gros, et songez que c'est encore la moindre vengeance que l'on puisse exercer contre ces tigres à face humaine, que de les condamner à un jeûne perpétuel et à un abandon absolu, ou plutôt, faites mieux, purgez-en la terre par la main du bourreau.

GUY, (*de Spolette*) *huitième empereur, roi d'Italie, mort en* 894. ARNOUL, *neuvième empereur, roi d'Allemagne, mort en* 899.

L'IGNORANCE de ces temps-là valait apparemment mieux que notre philosophie de 1791; car les peuples sentirent que ni un homme d'un âge mur, mais sans caractère, sans talens et sans probité, tel que Charles-le-Gros, ni Charles-le-Simple, âgé de cinq ans, et dernier fils de Louis-le-Bègue, ne pouvaient résister aux Normands et aux Danois qui ravageaient l'Allemagne. Renonçant à toutes les idées de l'hérédité et du droit de naissance à la succession du trône, ils nommèrent pour roi un bâtard, appelé Arnoul, excellent capitaine, homme

en état de tenir tête aux ennemis. Mais comme s'il y avait une fatalité attachée à la place de roi, ou plutôt parce que réellement les rois sont hors de la nature, et cessent trop d'être hommes, cet Arnoul, roi électif d'Allemagne, contracta aussi-tôt tous les vices de sa place. Il semble que dès qu'un homme s'assied sur un trône, l'orgueil et la férocité le saisissent et l'embrassent, que son diadème l'entoure de tous les soucis de la crainte et de l'ambition, et que son sceptre soit entre ses mains la verge des furies. Oui, Arnoul montra par sa conduite qu'il étoit né pour être roi; il voulut envahir la France et l'Italie; il crut que le choix de ses seigneurs Germains le dispensait d'avoir celui des Italiens et des Français, et qu'au surplus ses armes lui tiendraient lieu de l'un et de l'autre: il ne permit à Eudes de régner sur les Français, que lorsque celui-ci lui eut remis entre les mains son sceptre et toutes les marques de la royauté, en signe de vassalité et de dépendance : alors Arnoul les lui rendit. Comme il aspirait déjà à l'empire, il travaillait d'avance à se soumettre tous les rois. Malgré ses promesses et leurs conventions, il n'en prit pas moins à Eudes la Lorraine; il porta ensuite la guerre en Italie; y fut battu par

un autre ambitieux, Guy, duc de Spolette, qui se fit sacrer empereur par le pape.

Les Normands profitèrent de l'éloignement de ses troupes pour tout piller dans l'Allemagne : quand elles revinrent, il n'était plus temps. Les Normands fortifiés encore par leurs premiers succès, les défirent sans peine, égorgèrent tous les prisonniers; et parmi tant de pertes et de massacres, Arnoul *regretta* seulement *sa noblesse qu'il avait perdue.* Le reste ne valait pas apparemment l'honneur d'être compté pour quelque chose. Qu'il est vil aux yeux d'un roi, celui qui n'est qu'un homme!

Alors se repliant en tout sens, il s'abaissa devant le chef des Moraves, Zuentibold, qu'il haïssait, parce qu'il avait pris le nom de roi sans son agrément, lui demanda amitié et secours, marcha contre lui aussi-tôt après, pilla la Moravie, retourna ensuite en Italie, où il porta le fer et la flamme, uniquement pour avoir le titre d'empereur; et il eut l'audace de dire après avoir entendu la messe : « J'ai résolu de ne jamais faire une guerre » injuste, mais de n'en finir une légitime que » par la perte de mes ennemis; ma résolution » est prise : je veux faire le siége de Rome ». Il le fit en effet, et s'embarrassant peu de sa-

crifier ses troupes qui étaient épuisées de fatigues, il en ordonne l'assaut, et la prend. Il fait trancher la tête à tous ceux qu'il appelait les rebelles; c'est à-dire, qui ne voulaient pas le reconnaître pour empereur. On ne sait jusqu'où il aurait porté sa fureur, si Agiltrude, femme d'un grand caractère, qu'il assiégeoit dans Fermo, n'eût pas été convaincue que faire périr un tyran est le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité, et ne fût venue à bout de lui faire donner un breuvage empoisonné. Il n'en mourut pas sur le champ; mais ce peuple imbécille d'officiers et de courtisans, qui croient que tout est perdu quand il n'y a pas de roi, voyant qu'Arnoul était resté trois jours endormi, et que son réveil annonçait une aliénation d'esprit, levèrent le siége. On retourna en Germanie, exposé à toutes les injures des Italiens. Les seigneurs y profitèrent de la folie du roi, pour vexer encore plus leurs vassaux pendant l'espace de deux ans. Ce scélérat vit naître les factions des seigneurs et des prélats, dont les guerres sanglantes mirent dans la suite l'Allemagne à deux doigts de sa ruine; par nonchalance, ou plutôt par intérêt, il ne fit rien pour les étouffer : depuis son avénement à l'empire sur-tout, uniquement occupé de

soi et du présent, il regardait l'avenir avec une indifférence qui ne lui permettait pas de songer à détruire ni même à diminuer la source des maux de l'état. Il y a long-temps qu'on a comparé le despote au sauvage insensé qui abat l'arbre pour en avoir plus commodément le fruit.

LOUIS IV (1),

Roi d'Allemagne, mort en 912.

La famille de Charlemagne n'avait donné depuis plus d'un siècle que des tyrans à la Germanie et à l'Empire. Arnoul avait marché sur les traces de ses prédécesseurs : la royauté, soit héréditaire, soit élective, avait été une calamité publique depuis plus de cent ans. La conséquence paraissait aisée à tirer : il fallait abolir dans la Germanie jusqu'au nom de roi et d'empereur : il était assez évident que le vice était dans la chose même, et non dans ses différentes modifications. Peuples d'Allemagne, levez-vous enfin, sachez être un

(1) Pendant ce règne il n'y eut point d'empereur, car ni les seigneurs allemands ni le pape, qui chacun de son côté s'arrogeaient le droit de conférer ce titre, ne le donnèrent à personne.

peuple de rois, chassez tous ces monstres faits pour la couronne, en chassant tous les ambitieux, tous ces êtres qui se gorgent de votre substance. Mais que peut-on espérer? les nobles, les seigneurs sont encore tout; doit-on attendre avec cette race infecte du bonheur et de la vertu sur la terre? Les Français de 1789, après avoir aboli les titres seigneuriaux, les fiefs, la noblesse, ont bien osé d'une main superstitieuse replacer sur l'autel l'idole royale: Les hommes du dixième siècle, entravés d'ignorance et de féodalité, pouvaient ils s'élever à plus de hauteur? Aux sang-sues qui vivent d'abus, de rapines et de bassesses, il faut un roi: il faut plus encore. Il faut que ce roi soit héréditaire, afin qu'ils ne soient pas exposés à prodiguer au hasard et à dépenser infructueusement leurs hommages avides. Quand une famille seule est en possession du trône, quand on en connait d'avance l'héritier présomptif, on sait devant qui il faut de bonne heure plier le genou, on sait quel est le caractère qu'il faut épier, quelle est l'ame qu'il faut assiéger d'intrigues, et l'on ne perd point le temps en fausses démarches. Quel comble de bonheur pour ces êtres vils, si le droit d'hérédité porte sur le trône un prince enfant par l'âge ou par le

caractère! C'est alors que tous les factieux sont véritablement rois. Aussi-tôt après la mort du dernier empereur, on commença donc à poser en principe qu'Arnoul-le-Bâtard n'avait eu la royauté et l'Empire que parce qu'il était né de Carloman. Ensuite, par une contradiction inconcevable à ceux qui ne connaissent point la logique des passions, quoiqu'on eût, à la destitution de Charles le Gros, exclus Charles-le-Simple, qui était légitime, on commença par repousser les deux premiers enfans d'Arnoul, dont l'aîné sur-tout était d'âge à régner, sous prétexte qu'ils étaient naturels, et l'on alla chercher Louis, âgé de sept ans, pour en faire un fantôme de roi. Halton, archevêque de Mayence, écrivit au pape: Nous avons mieux aimé suivre l'ancien usage des Francs, dont les rois ont tous été d'une même maison, *que d'introduire une nouvelle coutume.* Il lui demande ensuite pardon de ce que ce prince a été choisi sans le consentement de la cour de Rome. On voit aisément quels avaient été les motifs d'Halton. On le nomma régent: il s'empara de la confiance du louveteau royal, sut se rendre à jamais nécessaire: on l'appelait le cœur du prince. Sa faveur était d'autant plus certaine, que le roi, moins riche que lui, avait également

besoin de son argent et de ses conseils. Le jeune roi, ou si l'on veut le régent, fit assassiner le fils d'Arnoul, Zuintebold, roi de Lorraine, afin d'avoir plus aisément ce royaume qu'Arnoul lui avait donné. A la vue des maux de l'état, les seigneurs et Halton sur-tout triomphaient. Mais bientôt les Huns et les Bavarois leur firent payer par de sanglantes défaites le choix absurde qu'ils avaient fait d'un enfant. On fut obligé, comme les stupides empereurs romains, d'éloigner ces ennemis à force d'argent, et de payer un tribut aux Huns. Peu importait aux seigneurs; ils avaient une occasion de plus de pressurer leurs vassaux. Tout ce qu'ils désiraient, c'était de s'élever sur les débris de l'autorité royale, de se supplanter, de se combattre les uns les autres. Bientôt naquirent dans l'Allemagne deux factions qui, après avoir épuisé tous les moyens de l'intrigue, en vinrent à des voies de fait; elles avaient pour chef, l'une Albert, duc de Saxe, l'autre Conrad, duc de Franconie. La guerre civile éclata. Louis n'avait ni assez de puissance, ni assez de caractère pour l'arrêter et pour punir les deux rivaux. D'ailleurs Halton était l'ami de Conrad; il fit croire au jeune roi que l'intérêt de l'état et sur-tout

son intérêt propre lui commandaient d'embrasser la cause du duc de Franconie ; on vit donc alors ce qui n'a pas été rare depuis, un roi dans le parti des factieux. L'armée de l'Empire se rangea sous les étendards de Conrad. On se battit avec tout l'acharnement des guerres civiles ; la mort seule de Conrad put arrêter la fureur des combattans : mais sa faction ne s'anéantit pas avec lui ; son fils, qui avait encore plus de ces vertus hypocrites que le peuple imbécille admire dans les grands, fortifia de nouveau son parti, et crut néanmoins plus prudent de ne point engager de bataille. C'est ici qu'on va voir ce que c'est qu'un prince et qu'un prêtre. Au nom de l'empereur, Halton va trouver Albert, le presse de venir à la cour obtenir sa grace, et lui promet de le ramener lui même à son château. Albert était ambitieux, mais non perfide; il se laisse persuader, et engage Halton à dîner avant de partir. Halton refuse, et dit qu'il n'y a pas un instant à perdre, qu'il faut profiter d'un moment de bonté de l'empereur. On part en effet ; et au bout d'une demi-lieue, l'archevêque feint de tomber en faiblesse. Le duc renouvelle sa proposition ; Halton l'accepte, retourne dîner avec lui au château. C'est par cette ruse vraiment archiépiscopale qu'il pré-

tendit être quitte de son serment ; car à peine Albert eut-il paru devant l'empereur, que celui ci, complice d'une perfidie si horrible, ordonna de l'arrêter, et le fit condamner à perdre la tête sur un échafaud.

De nouvelles victoires remportées sur les Germains par les Huns et par les Normands, les excès auxquels se portèrent les seigneurs, affectèrent si vivement Louis, qui peut être eût eu un bon cœur, s'il n'eût pas été roi, qu'il en mourut de chagrin dans la vingtième année de son âge. Il porta toute sa vie le surnom de *Louis l'Enfant.*

CONRAD Ier,

Dixième empereur, mort en 919.

Heureusement pour l'Allemagne, que Louis IV mourut sans laisser d'enfans mâles, et que Charles le Simple était si méprisé qu'à peine daigna-t-on songer un instant à lui. Ce hasard fortuné fit rentrer l'Allemagne dans l'exercice de ses droits ; et si elle ne fut pas assez éclairée pour renoncer à avoir des princes à vie, elle abolit du moins l'hérédité. L'Empire ou le royaume de Germanie, car ces deux qualités vont devenir synonymes, même sans le couronnement du pape ; l'Empire, dis-

dis-je, fut dès ce moment électif. La forme de l'élection était sans doute vicieuse; mais ce pouvait être un grand pas vers la liberté entière. Heureux les Allemands, si leurs assemblées électorales, composées d'abord d'un très-grand nombre de seigneurs et de prêtres, et d'un très-petit nombre de députés, ou plutôt de magistrats des grandes villes seulement, avaient pu s'épurer à la longue, et rejetant toute cette scorie de noblesse et de clergé, ne présenter que des hommes choisis par le peuple et pour le peuple!

Les troubles qui avaient déshonoré les règnes précédens avaient donné à un grand nombre de seigneurs une attitude imposante: tous formaient des prétentions à l'Empire, parce que tous avaient des moyens pour les soutenir. Dans ce choc de forces, d'intérêts et de passions, personne ne voulait renoncer à ses espérances, du moins pour un long temps. On fit donc, comme les cardinaux au conclave, on choisit le plus vieux: c'était Othon, duc de Saxe. Celui-ci, plus fin qu'eux, sentit bien que s'il acceptait, tous voudraient régner sous son nom; il aima mieux régner sous celui d'un autre. S'excusant sur son grand âge, il leur proposa d'élire Conrad. Les deux partis du duc de Saxe et du duc de Franconie réunis

de la sorte, firent pencher aisément la balance; Conrad fut nommé : Othon gouverna ; Conrad n'osait rien faire sans le consulter. La tranquillité cessa bientôt. Après la mort d'Othon, Henri, son fils, crut avoir les mêmes droits que son père ; mais Conrad se lassait d'être en tutelle ; d'ailleurs il ne voulait pas dépendre d'un jeune homme. Les esprits s'aigrirent : Henri marcha contre lui à la tête d'une armée bien supérieure. Conrad eut alors recours à Halton, l'instrument de tous les crimes. On convint que l'archevêque inviterait Henri à un festin, et que sous prétexte de lui donner une marque d'honneur, il lui mettrait une chaîne d'or au cou. Cette chaîne devait en même-temps se fermer et lui serrer la gorge; mais le stratagême manqua : Henri sortit sain et sauf de cette terrible épreuve, et il fallut se battre. L'armée de Conrad fut taillée en piéces ; le carnage fut si grand que les Saxons doutaient que l'enfer fût assez vaste pour contenir la multitude qu'ils y avaient envoyée. Cette affreuse plaisanterie montre assez quels sentimens religieux et politiques Henri avait su inspirer à ses soldats.

Le désordre se répandit par-tout ; les seigneurs voulaient briser, disaient-ils, l'ouvrage de leurs mains. Ils se révoltèrent contre l'homme de la nation : Conrad, il est vrai,

leur donnait un exemple tout à fait semblable. Les Lorrains avaient choisi Charles-le-Simple pour leur roi, comme les Germains l'avaient choisi lui-même. Conrad trouva mauvais que les Lorrains eussent fait un tel usage de leur liberté; il attaqua la Lorraine, il attaqua la France, et ne put réussir. Pendant ce temps les Hongrois et les Bavarois se soulevaient. Les Huns exigeaient le tribut qu'on leur avait promis, les Hongrois en imposaient un autre; les Danois ne voulaient plus faire partie du royaume de Germanie; ils désiraient le démembrer. Conrad, au milieu de tant d'ennemis, battu déjà plusieurs fois, ne savait quel parti prendre: il mourut sur ces entrefaites. Avant d'expirer, il appela son frère, et à la manière des princes, regardant jusqu'à la fin, la couronne comme une propriété de sa famille, il conseilla à ce frère de renoncer à ce droit, parce qu'il n'était point aimé *des seigneurs*. Allez, dit-il, porter de ma part le sceptre et la couronne à Henri de Saxe; c'est un prince prudent, habile dans l'art de gouverner, et capable de faire rendre aux loix le respect qui leur est dû.

O le plus scélérat des hommes! tu croyais Henri en état de soulager les maux de ta patrie, et sur le champ tu n'es pas descendu

du trône ! animé d'une basse jalousie, tu n'as pas même daigné en faire un ami, ni le consulter dans les circonstances orageuses où tu te trouvais ; bien plus : tu as osé attenter à ses jours, va, tous les malheurs de ta patrie vont retomber sur ta tête ; et s'il est dans les enfers un tourment au-dessus de tous les tourmens, un tourment qui passe tous les efforts de l'imagination, c'est à toi qu'il est réservé ; et il ne suffira pas encore pour expier tes forfaits !

HENRI Ier,

dit l'Oiseleur, onzième empereur, mort en 936.

Eberhard, frère de Conrad, alla porter à Henri les dernières paroles de l'empereur ; il le trouva occupé à chasser à l'oiseau ; il aurait pu lui dire : Maintenant vous allez être chasseur d'hommes. Henri fit le modeste ; il feignit de craindre un si lourd fardeau. Mais quoi qu'en disent des historiens, il se garda bien de ne pas assister à l'assemblée des états ; il y fit valoir son crédit, ses victoires, et surtout le suffrage de son ennemi mourant : enfin il fut nommé.

L'impassible vérité, l'austère impartialité dont nous faisons profession nous oblige de

dire qu'il fit quelque bien à l'Allemagne, et qu'il y établit l'ordre et la tranquillité. Le vulgaire, bon et crédule, s'imagina lui devoir de la reconnoissance ; il ne s'apperçut pas que le bien général se confondait avec celui de Henri ; que l'intérêt personnel était le seul mobile de l'empereur, et qu'il n'avait d'autre objet que d'étendre et d'affermir son autorité : toutes ses actions en sont des preuves évidentes.

Après avoir fait rentrer dans ce qu'il appeloit le devoir les seigneurs les plus puissans qui voulaient se révolter contre lui, il fit un traité avec le roi de France ; il cherchait en lui un soutient ; mais quand le parti de Robert commença à triompher de celui de Charles-le Simple, Henri tout aussi tôt viola son traité ; puis Robert ayant été tué dans une bataille, Henri, avec toute la souplesse d'une ame vile, se retourna de nouveau du côté de Charles-le-Simple, et l'année d'après il lui enleva la Lorraine. Henri assembla les états pour leur demander s'ils voulaient se soumettre encore à payer un tribut aux Hongrois. Ses victoires remportées sur les Huns et sur les Sclaves lui donnaient du courage, elles en inspirèrent encore plus aux Allemands, qui s'écrièrent tout d'une voix qu'il ne fallait plus subir un tel opprobre. Des députés hon-

grois vinrent réclamer le tribut annuel. Henri ajouta l'outrage au refus; il les força d'emporter au lieu de tribut un chien galeux. Quand on songe qu'une telle insolence ne fut accompagnée d'aucune mesure de précaution, que les Hongrois eurent d'abord toute liberté d'entrer dans la Franconie, dans l'Alsace, dans la Lorraine, et d'y causer les plus grands ravages, avant qu'on eût rassemblé des troupes pour les chasser, la conduite de Henri n'annonce-t-elle pas ou la plus grande impéritie, ou le désir atroce de se rendre nécessaire, et de relever sa gloire par un carnage préliminaire des siens ?

Henri fit, après la défaite des Hongrois, tout ce qu'il auroit dû faire auparavant; il fortifia des villes, ce qui montre assez que c'était moins contre les ennemis de sa nation que contre la nation elle-même qu'il voulait s'assurer des boulevards. Il n'eut pas même l'adresse de voiler son dessein : au lieu d'offrir aux Allemands le grand motif du salut de l'état, au lieu de les engager à ces travaux, de les attirer dans ces villes par la douceur et l'émulation, il employa la force et la contrainte. C'est lui qui donna la première idée de tirer à la milice; c'est à lui que, pendant plus de huit cents ans, l'Europe a dû cette

calamité des campagnes, qui arrachait un homme à la chàrrue, un fils à sa mère. Il voulut, quoique la paix fût faite, que l'on prît un homme sur neuf; de plus, il obligea les huit autres de transporter et de livrer gratuitement le tiers de leur récolte dans les magasins des villes, pour nourrir ce neuvième homme. Afin de s'attacher ces milices, il leur accorda de grands priviléges. Parmi tous les gentilshommes, il choisit ses amis les plus fidèles pour leur donner le commandement de ces villes et de ces places fortes, et il le leur donna en propriété, à eux et à leurs familles. Les nobles qui restèrent à la campagne devinrent leurs ennemis cachés et ceux du roi; et depuis ce temps, parmi la noblesse, il y eut en Allemagne, comme il y aura toujours dans les états souillés de cette vermine orgueilleuse, deux partis qui ont le même esprit, quoique dirigé en sens contraire. L'un cherche ses intérêts en faisant bassement sa cour au prince, l'autre les cherche en lui résistant. Par conséquent, nouveau germe de divisions que l'on doit au monstre.

Comme l'habitant des campagnes a des mœurs, de la vertu, et par conséquent est ami de la liberté, Henri crut que tous les privilèges qu'il accordait aux milices ne suffi-

raient pas pour en faire autant de créatures dévouées aveuglément à son parti, s'il n'y mêlait un levain capable de les corrompre : il enrôla tous les bandits et les brigands répandus dans la Germanie, et les soudoya largement. C'étaient là de dignes satellites d'un roi : depuis long-temps leur métier était le vol et le meurtre.

Son ambition ne négligeait aucun moyen de s'aggrandir. Les Danois chassèrent les prêtres de leurs états ; c'était le seul moyen d'y faire régner la paix. Henri se chargea de venger cet affront fait selon lui, à la religion chrétienne. Il assemble une armée, et oblige le roi de Danemark à recevoir les prêtres, et à lui donner le marquisat de Sleswis.

Le pape, le voyant si zélé en faveur de la foi, l'appela pour mettre fin aux troubles d'Italie ; c'est tout ce que demandait l'hypocrite. Déjà il étoit en chemin pour conquérir ces belles contrées, lorsqu'il mourut d'une attaque d'apoplexie. Parmi tous les monstres qui ont régné, il fut un des plus dangereux : il fraya la route au despotisme le plus absolu.

OTHON I,

douzième Empereur, mort en 973.

Il paraît que le peuple, quand il fut question de nommer un empereur, laissa usurper ses droits, et que la noblesse et le clergé seuls donnèrent leurs suffrages. Ainsi le système de l'hérédité du trône prévalut; Othon, fils de Henri lui succéda. L'archevêque de Mayence dit au peuple : Voici Othon *choisi de Dieu, désigné empereur par l'empereur Henri son père*, si cette élection ne vous déplaît pas, levez la main. C'est ainsi que depuis peu, dans un autre pays, on a fait adopter par le peuple des loix qu'il n'avoit pas faites.

Après la mort de Louis IV, quelques seigneurs de Germanie avaient conçu le dessein de former de plusieurs provinces, une sorte de république fédérative. Ces provinces n'auraient fait qu'un même corps, et elles auraient été souveraines et indépendantes les unes des autres, en ce que chacune eût eu le droit de se faire des loix pour son gouvernement particulier : c'eût été la république des Etats-Unis. Sans doute qu'elle n'eût pas été si parfaite qu'en Amérique : sans doute qu'il eût mieux valu ne former qu'une seule république sous un seul et même gouverne-

ment; d'ailleurs les seigneurs qui l'auraient créée, auraient conservé une grande prépondérance ; mais aussi le peuple dont ils auraient eu besoin, eût acquis la jouissance d'une foule de droits : c'était une grande conquête pour la liberté ; et certes, si ce projet eût réussi, nous ne verrions point aujourd'hui l'Allemagne en proie à une douzaine de tyrans. Conrad duc, de Franconie, et Henri-l'Oiseleur avaient eu les mêmes vues lorsqu'ils n'étaient que ducs ; mais ce que l'ambition leur avait fait goûter d'abord, l'ambition le leur fit désaprouver ensuite ; lorsqu'ils devinrent empereurs, ils déjouèrent les projets de ces seigneurs avec d'autant plus de facilité qu'ils les connaissaient tous. Au commencement du règne d'Othon, les fils d'Arnoul, duc de Bavière, voulurent revivifier ce système ; mais Othon, plus contraire encore à l'esprit républicain que ses prédécesseurs, dépouilla *ces factieux* de tous leurs biens, les menaça de la mort ; et le scélérat tua ainsi la liberté dans son germe.

Ce seul crime suffirait pour le dépeindre, et pour nous dispenser d'entrer dans un plus long détail de ses atrocités ; mais nous écrivons pour l'instruction du peuple. Nous écrivons sous la dictée de la vérité même, et nous devons tout dire. Plus l'antre de la royauté est hideux

et dégoûtant de crimes, de sang et de carnage, plus l'amour de l'humanité nous impose le pénible devoir de le montrer aux yeux avec toutes ses horreurs ; d'ailleurs, il est bon de faire voir comment cet Othon a mérité le nom de grand.

On sent bien qu'avec un tel caractère, Othon dut chercher à réduire tous les seigneurs qui voulaient lui résister, ou se détacher de lui. Giselbert, duc de Lorraine, voulut donner cette province au roi de France. Othon porta la guerre dans la Lorraine ; il la porta en France. Peu aimé des seigneurs, son armée diminuait de jour en jour ; mais sa hardiesse lui tenait lieu de forces, et le bonheur la soutenait. Louis d'Outremer fit la paix avec son ennemi qui lui donna sa sœur en mariage, et qui l'année d'après n'entra pas moins en France avec une puissante armée. De nouveaux troubles élevés dans la Germanie rappelèrent Othon dans ses états. A l'exemple de son père, il mit des espions auprès de tous les seigneurs qui lui étaient suspects : il établit une commission à Bonne pour juger les coupables. Il dut s'en trouver un grand nombre, car les confiscations et les amendes étaient à son profit. Variant sans cesse au gré de ses intérêts,

Othon s'unit bientôt à Louis pour faire la guerre àHugues, duc de France et de Bourgogne. Il mit le siége devant Rouen, et demanda aux habitans la permission d'aller sans suite faire ses dévotions dans l'église de Saint-Ouen. On la lui accorde ; et Othon en profite pour examiner l'état de la ville. Les idées de probité sont si peu familières aux rois, qu'à peine sorti de Rouen, il fut étonné que les habitans ne l'eussent pas retenu. Une telle droiture lui fit croire qu'ils avaient encore de plus grandes forces que celles qu'il avait vues. Aussi-tôt il décampa, ou plutôt il s'enfuit dans l'Allemagne.

Cependant le pape sollicitait auprès d'Othon l'exécution du projet qu'avait formé son père. Il le priait de venir lui-même mettre fin à la tyrannie de Berenger ; il ne prévoyait pas qu'il demandait une tyrannie au lieu d'une autre. Othon marche vers l'Italie, se rend maître de plusieurs villes, s'empare de la personne de Berenger, et lui laisse une partie de ses états, bien sûr que ce tyran mal-adroit abuserait de cette grace, et le mettrait bientôt dans l'heureuse nécessité d'envahir toute l'Italie. Ce qu'Othon avait prévu, arriva. On le presse de repasser les Alpes, il y vole, dépose Berenger, se fait sacrer roi des Lom-

bards. Le pape le couronne empereur des Romains. Lui et ses prédécesseurs immédiats s'embarrassant peu de cette cérémonie, en avaient porté le titre, sans avoir jamais pu aller en Italie. Mais ce couronnement donnait aux yeux des Romains plus de légitimité à ses usurpations. Il prit dans Rome et dans toute l'Italie l'autorité souveraine, telle que l'avaient eue autrefois les empereurs grecs et français; et cette autorité, le pape avait compté se la réserver: le prêtre-roi machina donc sourdement contre Othon à qui il avait prêté le serment de fidélité, il fut chassé du trône pontifical, et remplacé par un autre. Des femmes dévotes trouvent le moyen de le faire rentrer dans Rome, et de lui rendre sa place et son autorité. Cependant Othon triomphe de nouveau, et jouit de toute la plénitude du pouvoir, en se baignant dans le sang des insurgés.

L'année d'après, Othon étant retourné en Allemagne, les Romains eurent le bon esprit de sentir qu'il ne pouvaient être heureux que sous le gouvernement républicain, ils se choisirent des consuls, des tribuns, un sénat, et chassèrent le pape Jean XIII, qui était une créature de l'empereur. Malheureusement les autres contrées de l'Italie ne

les imitèrent pas assez-tôt. Othon fut charmé d'avoir une si belle occasion, il revint sur ses pas ; il fit pendre les douze tribuns : un nommé Jéfroi, qui était mort avant son arrivée, fut exhumé ; on traîna son cadavre, et on le jeta à la voirie. Le préfet de Rome fut placé sur un âne, la tête tournée vers la queue, et fustigé le long des rues et des carrefours de la ville ; ensuite l'empereur confisqua les biens de tous les rebelles. Comme son dessein était de ne faire qu'une seule propriété, qu'un seul et même empire de la Germanie et de l'Italie, il fit couronner empereur Othon son fils. Insulté par Nicéphore, empereur d'Orient, qui lui redemandait quelques places dans la Calabre et dans la Pouille, il eut l'atroce barbarie de s'en venger sur les Grecs de ces deux provinces, en fit passer la plus grande partie au fil de l'épée, renvoya les prisonniers à Constantinople, aprés leur avoir fait couper le nez. Monstre imbécille ! si tu avais à te venger, c'était sur le coupable, c'était sur Nicéphore lui-même. Que t'avaient fait ces malheureux ?

Ce roi, que les historiens ont tant vanté, fut presque sur le point de traiter sa femme comme Constantin avait traité la sienne, et

cela uniquement parce qu'elle était accusée d'avoir fait de grandes dépenses. On aurait pu le louer de cette sévérité, si cet homme eût ménagé la substance des peuples. Mais il était d'une magnificence prodigue et insolente. Un grand luxe pouvait seul cacher ses vices en éblouissant les yeux ; et c'est parce qu'il croyait que Mathilde sa femme avait diminué pour lui ces moyens de luxe, qu'il s'irrita contre elle, jusqu'à vouloir la faire mourir.

C'est à lui que le clergé d'Allemagne est redevable de sa puissance et de sa richesse. Il lui conféra les premières dignités de l'Empire ; il lui donna des comtés et des duchés avec les mêmes prérogatives dont jouissaient les princes séculiers. Cette générosité impolitique prouve assez combien cet Othon-le-Grand était vil et borné ; si l'on en doutait encore, il suffirait de citer un autre fait. Une question partageait tous les jurisconsultes d'Allemagne. Il s'agissait de savoir si les enfans d'un homme mort avant son père devaient être admis à la succession de ce dernier conjointement avec leurs oncles. La décision enfin devait être abandonnée à quelques arbitres. Othon trouva *plus sage* de faire terminer la dispute par le duel. Heureusement le champion des neveux vainquit celui des oncles.

OTHON II,

onzième Empereur, mort en 983.

Othon II étoit déjà couronné empereur ; le peuple n'eut pas plus de part à sa nomination qu'à celle de son père. Ainsi il lui succéda sans difficulté ; bientôt, il chassa et exila sa mère Adélaïde qui vouloit le gouverner. Henri, duc de Bavière, son cousin, avait des prétentions à l'empire, mais il ne s'étoit pas trouvé à la diète ; il aima mieux se faire couronner aussi à Ratisbonne. La guerre civile éclate ; les peuples s'égorgent pour le choix des tyrans. Le roi de Danemarck profite de ces troubles, reprend le marquisat de Sleswis ; mais il est obligé de demander la paix ; et comme les grands scélérats se craignent et se respectent, Othon se contenta d'envoyer Henri en exil.

Lothaire trouva ces circonstances favorables pour faire valoir ses droits sur la Lorraine ; car le droit des rois n'est pas la justice, mais le droit du plus fort. Les Lorrains ne se donnaient pas à la France : ainsi Lothaire n'avoit rien à réclamer sur cette portion de l'empire germanique ; mais il comptait sur ses armes. Othon opposa la perfidie

perfidie à la force; ne pouvant défendre la Lorraine, il la donna à Charles, frère de Lothaire, afin d'exciter la jalousie entre les deux frères. Lothaire parut tout-à-coup à Metz avec ses troupes. L'empereur s'enfuit, et porta à son tour la terreur et la désolation dans la Champagne. Il ruina les environs de Laon, de Rheims et de Soissons, vint à Paris, dont il brûla un faubourg; mais il fut battu au passage de l'Aisne, et la plus grande partie des soldats fut engloutie dans les eaux. Des moines allemands, à qui Othon donna de grands biens, débitèrent que Dieu avoit opéré alors un miracle en sa faveur. St. Volfgang, disent-ils, l'accompagnait; il passa le premier la rivière à sec: l'empereur y marcha après lui, et les eaux débordées s'affermirent sous leurs pieds. Si Dieu avoit eu un miracle à faire, c'eût été de persuader à cet indigne empereur de quitter son trône, puisqu'il n'y causoit que des guerres intestines et étrangères, dont tout le poids retomboit sur les malheureux peuples.

Sur ces entrefaites un seigneur français proposa un moyen raisonnable de rendre la paix aux deux nations. Il fit dire à Othon que, comme la querelle entre le roi de

France et lui était personnelle, il serait plus à propos qu'ils la terminassent tous deux par un combat singulier. En effet, c'est ainsi que devraient se faire toutes les guerres des rois, et l'on n'aurait jamais qu'à en bénir l'événement, quel qu'il fût, puisque ce serait à chaque fois un roi de moins. Othon engagea les Germains à arrêter ce duel ; ils répondirent donc qu'ils ne doutaient pas de la bravoure du roi de France, mais qu'ils voulaient conserver leur empereur, apparemment qu'ils doutaient un peu plus de sa bravoure.

Malheureux les armes à la main, Othon eut recours aux négociations, et il obtint du faible Lothaire à peu près tout ce qu'il voulut. Des affaires pressantes le rappelaient en Italie. La liberté y faisait des progrès ; elle s'était réveillée à la mort d'Othon I. D'un autre côté, les Grecs y accouraient pour venger les horreurs commises sur leurs frères de la Pouille et de la Calabre. Othon arrive à Rome sans témoigner aucun mécontentement des efforts de la liberté.

Il invite à un festin magnifique les premiers de la ville et les députés de toute l'Italie. La sérénité était sur le front de l'empereur. Au milieu du repas, des soldats entrent l'épée à la main ; ils entourent les tables ; par-tout ré-

Othon II piége, que ce dans un repas les premiers de la Ville de Rome et des députés de toute l'Italie qu'il avoit invités.

gne un silence de mort. L'empereur, pour insulter à ses victimes, défend à tous les conviés de quitter leurs places ; il donne un signal, et un officier lit les noms de ceux qui doivent être exécutés. Les soldats les saisissent l'un après l'autre, les entraînent dans une chambre voisine et les massacrent. Accoutumé à de tels forfaits, Othon voulut qu'on achevât le repas, et montra au milieu de ces atrocités la plus grande tranquillité. Voilà donc ceux à qui les hommes veulent obéir ! La plume me tombe des mains .... je frissonne d'horreur... Hélas ! qui est le plus vil, ou du soldat qui pour obéir à un empereur se fait assassin, ou de l'empereur même qui contemple cet horrible festin avec une barbare apathie ?

Il marcha aussi-tôt contre les Grecs ; mais les Italiens, profondément irrités de son affreuse perfidie, l'abandonnèrent. Les Germains furent aisément vaincus. Othon s'enfuit déguisé, s'embarque sur un petit vaisseau, et est pris par un corsaire qui le reconnaît. Frappe-le donc et purge la terre de ce tigre ! Mais non : l'artisan de tous les crimes, l'or éblouit cet autre brigand ; il demande une forte rançon : on lui en eût payé une plus forte encore. Le tyran vit, il est libre ; et tel qu'une bête féroce qui a brisé ses barreaux et

ses chaînes, il va exercer sur les Grecs et sur les Romains de nouvelles cruautés. Benevent tout aussi-tôt est livrée au pillage et aux flammes, et par tout il confirme la justice du surnom qu'on lui avait donné, d'Othon le-Sanguinaire. Il mourut empoisonné ; dans sa dernière maladie, il se repentit, dit-on, de tous ses crimes : il était bien temps !

OTHON III,

quatorzième Empereur, mort en 1002.

Depuis long-temps le peuple n'était plus rien dans les élections ; ainsi graces sur tout à la politique d'Othon II, qui avait fait, avant sa mort, couronner roi de Germanie Othon III son fils, ce jeune prince, âgé à peine de douze ans, fut reconnu empereur. Henri de Bavière, qui cachait de plus grands desseins, n'osa d'abord résister au torrent ; il se borna à demander d'être tuteur d'Othon. Les seigneurs ni le clergé ne voulaient point d'un tel régent ; mais moitié par force, moitié par ruse, il s'empara de la personne de l'empereur ; il arma pour soutenir ses prétentions. Ensuite, comme tous les tyrans, il tâcha de se couvrir du prétexte du bien public ; il montra combien il est

dangereux de confier à un enfant les rênes d'un état menacé de toutes parts. Il disait vrai sans doute; mais ce n'était pas une raison pour qu'on le choisît lui même. Il employa le grand lieu commun de tous les endormeurs politiques ;il prouva que ceux qui le rejetaient s'exposaient à être troublés dans la jouissance de leurs propriétés , dans leur paix et leur tranquillité. Eh ! monstres, pourquoi les troubles-tu le premier ! Ne pouvais-tu point leur demander un autre roi, sans vouloir te mettre à sa place ? Les seigneurs ne purent être ni divisés ni entamés. Leur résistance calme et passive intimida le duc. Déjà on faisait le procès à ses agens : il rendit l'empereur. Faut-il que des nobles sachent souvent mieux défendre une mauvaise cause que les peuples libres une bonne !

Othon fut remis à sa mère; elle ne pouvait être qu'une exécrable institutrice, mais c'est ce qu'il fallait aux grands d'Allemagne : le roi de France profita aussi de cette minorité pour entrer dans la Lorraine ; les Danois se jetèrent sur la Saxe ; les Italiens secouèrent le joug ; les Sclaves s'emparèrent du margraviat de Brandebourg ; Othon, parvenu à sa majorité, vint cependant à bout de tout pacifier. L'impératrice était passée en Italie ; et le sé-

jour qu'elle y fit pendant deux ans y arrêta les efforts de la liberté, et fournit à Othon les moyens d'être seul maître en Allemagne; car la présence de sa mère commençait à le fatiguer, et peut-être, à l'exemple d'Othon II, eût-il fini par un coup d'éclat. Elle mourut fort à propos en revenant d'Italie. Aussi-tôt après son départ, les Italiens firent de nouvelles tentatives. Rome, Capoue, Milan entrèrent en insurrection. Les finances de Germanie étaient entièrement épuisées; mais les Allemands croyaient les Italiens faits pour être leurs esclaves. Indignés de leur révolte, ils se cottisèrent d'eux-mêmes, formèrent une armée, et on partit. C'est ainsi qu'aujourd'hui de vils esclaves d'Allemagne, caparaçonnés de croix, de cordons, d'écussons veulent par quelques dons mesquins, singer la générosité vraiment prodigue d'un peuple qu'ils voudroient rendre esclave comme eux. L'empereur s'arma de toute la politique d'Othon I. Il usa d'abord de douceur et de clémence, pour avoir occasion de sévir plus cruellement ensuite. Car dans le temps qu'il se montrait si indulgent à l'égard de Rome, Milan et Capoue, et qu'il feignait de leur pardonner, deux traits prouvèrent assez sa barbarie.

Marie sa femme était devenue passionnée

pour un jeune comte qui se refusa à ses désirs. L'impératrice court aussi-tôt l'accuser auprès d'Othon d'avoir voulu attenter à son honneur. Sur le champ, sans rien examiner, sans prendre d'autres informations, et sur la déposition de sa femme seule, il condamne le comte à perdre la tête, et ordonne que l'arrêt soit exécuté peu d'heures après.

L'accusé était déjà mort : la comtesse sa veuve vint tout éplorée dévoiler le crime de Marie. Sur le champ, sans rien examiner encore, sans prendre d'autres informations, sur la déposition de cette femme seule, il condamna l'impératrice à être aussi-tôt brûlée vive. Cette dernière peine était juste ; mais la manière dont il jugeait montre bien qu'il était avide de sang, et non pas ami de la justice. C'est ainsi que six cents ans auparavant le barbare Constantin, qui était aussi empereur, avait agi à l'égard de sa femme et de son fils Faustus.

Othon retourna en Allemagne, et les Romains se soulevèrent. Aussi-tôt il revient en Italie, et assiége Crescence, nouveau consul de Rome. Celui-ci, dans un instant de crainte et de faiblesse, va, en habit de suppliant, se jeter aux pieds de l'empereur pour demander grace. Othon ne daigne pas lui répondre, et

se tournant vers les seigneurs de sa suite : Voulez-vous, leur dit-il, que Crescence, le prince des Romains, qui fait et défait les papes comme il lui plaît, se contente des huttes des Saxons dans lesquelles il vient d'entrer ? Non, non, qu'il retourne à son château, il y sera logé plus magnifiquement, et nous tâcherons de lui rendre justice. Crescence irrité par cette ironie amère, retourna dans sa citadelle, et résolut de se défendre jusqu'à la mort. En effet, on ne put l'y forcer. Othon alors lui envoya un Germain, pour l'inviter à se rendre à composition. Crescence crut à la parole d'un roi ; il sortit, et aussi-tôt l'empereur assouvit sa vengeance par mille traitemens indignes. Il le fit conduire dans toute la ville sur un âne, la tête tournée vers la queue, lui fit appliquer la question ainsi qu'à douze de ses complices, le fit précipiter du haut de la tour, lui fit couper la tête, le fit pendre par les pieds ; les douze autres héros de l'insurrection furent pendus avec lui ; et le pape ou anti-pape, qui avait pris le parti de Crescence, eut les yeux crevés. Peuples qui défendez votre liberté, livrez-vous donc à la foi des tyrans !

Cet Othon eut cependant ensuite des re-

Othon III. fait promener sur un âne, dans les rues de Rome, Crescens, consul romain qu'il avoit infamement traité.

Digitized by Google

mords ; il consulta un saint : Que croyez-vous que lui dit l'homme de Dieu ; sans doute qu'il fallait faire publiquement amende honorable à tout le peuple romain, et lui laisser la pleine et entière jouissance de sa liberté ; qu'il fallait donner toutes ses richesses à ce peuple et aux parens de celui qu'il avait fait supplicier, et avant tout qu'il abdiquât la couronne ? Non. L'homme de Dieu lui conseilla d'entreprendre deux pélerinages pieds nus, et de donner deux couronnes d'argent à l'église de Saint-Benoit. Othon le fit, et y ajouta, de son propre mouvement, quatorze jours de jeûnes, de prières dans l'église de Saint-Clément. Combien cette pénitence devait réparer les maux de Rome ! Il faut dire néanmoins que Saint Romuald lui conseilla à la fin de se faire moine ; mais il se garda bien d'insister, lorsqu'Othon lui répondit : oui, dès que j'aurai entièrement dompté les Romains.

Othon augmenta les biens des églises de Germanie et d'Italie ; il crut que le meilleur moyen d'enchaîner les peuples étoit d'attirer à soi les prêtres ; ensuite il établit par-tout en Italie des gouverneurs et des juges ou plutôt des inquisiteurs qui vexèrent le peuple. Les mécontens dont le nombre croissait tous les jours, profitèrent de l'éloignement mo-

mentané des troupes, et assiégèrent l'empereur dans son palais. C'eût été son dernier jour, si le peuple trop crédule ne se fut laissé amuser par les propositions que lui firent, au nom de l'empereur, Henri de Bavière et Hugues, marquis de Toscane. Pendant tous ces pourparlers, Othon s'évada, et revint bientôt avec une armée. Il eût mis dans Rome tout à feu et à sang, si l'épouse de Crescence dont il avait abusé, et qui voulait venger son honneur et son époux, ne lui eût envoyé à propos des gants empoisonnés. C'est lui qui le premier prit le titre pompeux d'*Empereur Auguste des Romains*. Il portait ordinairement une robe où l'on voyoit toute l'apocalypse en broderie; et voilà l'homme que de sots historiens n'ont pas rougi d'appeller *la merveille du monde!*

HENRI II,

Quinzème Empereur, mort en 1024.

Othon ne laissait point d'enfans; il fallut donc faire un choix. Parmi les sept concurrens qui se présentaient, trois sur-tout avaient de grands avantages. Mais parmi ceux-ci Henri de Bavière en avait de plus grands aux yeux de son siècle. Il était parent d'Othon;

on le regardait comme un saint: il fut même canonisé après sa mort. Voyons ce qu'en doivent penser, non pas les papes et les moines, mais les hommes sages, mais la vérité même.

Pour lui frayer une route plus facile à l'empire, deux de ses partisans assassinèrent un de ses rivaux. Fut-il l'auteur de ce meurtre? C'est ce que nous ne dirons pas; tout ce que nous pouvons assurer, c'est que le saint n'en témoigna pas de regrets, et ne fit point punir les meurtriers. Il triompha d'autant plus aisément du rival qui lui restait, qu'il leva le premier des troupes; à main armée il se fit proclamer empereur, et couronner deux fois. Le duc Herman, son compétiteur, fut déclaré ennemi de la patrie. Henri entra dans la Suabe qui appartenait au duc, saccagea les campagnes, égorgea les troupeaux, pilla les fermiers, leva d'énormes contributions sur tout le pays, qui cependant n'avait pris aucune part à la révolte; mais il fit grace à Herman lui-même.

Les noces des tyrans sont presque toujours marquées par quelque événement funeste: le ciel semble avertir les hommes de ne regarder qu'avec horreur ces unions monstrueuses que forme l'ambition, et que la nature ré-

prouve. Henri épousa Cunégonde; pendant que l'on consumait le temps en fêtes et en festins, des cavaliers bavarois crurent devoir festoyer leurs chevaux; ils coupèrent les blés pour en faire du fourrage : les habitans de Paderborn se plaignirent, et comme on ne donna aucune attention à leurs plaintes, ils se firent eux-même justice en attaquant les fourrageurs. Les gens de Henri coururent aux armes, il y eut un combat entre eux et les citoyens, après lequel l'empereur eut la scélératesse de faire punir ceux-ci comme des séditieux. Ensuite il paya le dommage causé par ses gens; et malgré cette contradiction si manifeste et si ordinaire dans les gouvernemens despotiques, il s'imagina avoir accompli toute justice.

Les Hongrois qui avaient été jusques-là le fléau de la Germanie, s'adoucirent enfin par la politique de leurs ducs, qui avaient besoin de les civiliser pour les tyranniser mieux. Etienne dont l'église a fait depuis un saint, se crut en conscience obligé de leur livrer bataille pour les réduire ; et les ayant vaincus, il employa tous leurs biens à fonder un monastère , et les força tous d'embrasser la religion chrétienne. Henri pour le recompenser de cette belle action,

usa des droits que les empereurs s'étaient arrogés, de distribuer à leur gré les couronnes, il érigea en royaume le duché d'Etienne. La couronne que lui mit sur la tête l'évêque Anastase est tellement révérée, qu'un roi ne serait point valablement sacré et ne passerait pas pour roi légitime, si elle ne servait à son couronnement.

La fermentation regnait toujours en Italie. L'empereur y avait déjà envoyé des troupes: elles avaient été défaites; lui même y alla avec une nouvelle armée. Rien ne lui résista, et il se fit sacrer roi des Lombards, et empereur. Les habitans de Pavie qui s'attendaient a être traités avec la plus grande rigueur après le couronnement, crurent prévenir leurs maux en se soulevant contre Henri, et en assiégeant tumultuairement son palais. Mais les soldats impériaux qui étaient dans la ville mirent le feu aux maisons; ceux qui étaient dehors escaladérent les murailles, et passèrent tout au fil de l'épée. Henri leur permit ensuite de piller tout ce que le feu avait épargné, et lorsque les malheureux restes de ces habitans vinrent lui demander la vie, il eut la barbare audace de leur répondre que *la clémence était toujours sa vertu favorite.* Scélérat impudent, dans toutes les guerres

que tu as entreprises, on t'a vu livrer peu de batailles; tes plus beaux exploits ceux qui plaisaient le plus à ton cœur étaient d'égorger des paysans sans armes, d'abandonner aux flammes des champs couverts de moissons, d'encourager le soldat au pillage; et voilà ta clémence et ta bonté ! elle ressemble beaucoup à celle d'un de tes successeurs, de François II.

Ce prince ne pouvait avoir les qualités d'un bon roi, il avait trop celles d'un moine; nul ne savait mieux que lui les rubriques du rituel; plusieurs fois même il voulut les réformer. Il n'avait ni vues, ni génie : témoins les loix qu'il a faites; dans l'une il condamne l'homicide à avoir la main coupée s'il est convaincu, et dans la suivante, il condamne celui qui tue son père ou des parens pour avoir leur bien, à perdre seulement leur héritage, et à faire pénitence publique. Son caractère timide et vacillant ne posait sur aucun principe. Cette faiblesse d'esprit lui fit quelquefois faire le bien, mais bien plus souvent le mal. Bernard, duc de la Basse Saxe tyrannisait cette province.; il pillait le trésor public et les églises, et s'emparait des biens des particuliers. Henri se contenta d'abord de menacer Bernard de le punir. Les me-

naces n'ayant eu aucun effet, il entra avec ses troupes dans la Saxe ; mais sollicité par les amis du duc, il lui pardonna toutes ses injustices, le maintint dans sa dignité et lui rendit ses bonnes graces.

Les historiens ont avoué qu'il était ambitieux ; en effet, la manière dont il se fit élire roi de Germanie, la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une guerre cruelle et inutile, pour acquérir la Bourgogne transjurane que Rodolphe III lui avait cédée en survivance, ses fréquens voyages en Italie démontrent qu'il ne songeait qu'à étendre au loin son autorité. Eh bien ! ces mêmes historiens poussent le délire jusqu'à assurer que de bonne foi il étoit dégoûté des grandeurs de ce monde, et qu'il songeait continuellement à abdiquer la couronne. Il se peut, comme on le dit, que deux fois, dans un instant de caprice, comme un enfant qui veut s'amuser à la chapelle, il ait voulu se faire moine et chanoine, et qu'un évêque et qu'un abbé, qui gagnaient beaucoup à avoir un tel prince, l'en aient dissuadé, en lui disant que l'empire était perdu sans lui : mais que Henri ait jamais songé sérieusement à n'être plus roi, c'est ce qu'aucun homme sage ne peut croire. La dévotion est si voisine de l'hypocrisie !

Aucun roi ne fut plus prodigue envers les églises, aucun plus rampant devant les prélats. Ses prédécesseurs avaient ordonné plus d'une fois au clergé de reconnaître pour le siége des évêques les lieux qu'ils leur désignaient. Afin d'ériger en évêché Bamberg, lieu de sa résidence, lui, il se prosterna, en présence de tout un concile, aux pieds de l'archevêque de Mayence, et s'assujettit à une redevance annuelle. Ses prédécesseurs exigeaient le serment de l'évêque de Rome; lui, au contraire, prêta le serment au pape, et promit au pape la fidélité en toutes choses, à lui et à ses successeurs : c'est pour cela sans doute qu'ils l'ont mis au rang des saints.

CONRAD II,

Seizième Empereur, mort en 1039.

On prétend que Henri-le-Boiteux, ou Saint Henri, dont nous venons de dénoncer les crimes, avait vécu avec Cunégonde dans la plus parfaite continence. Si ce n'était point l'exposer à attenter aux mœurs publiques, ce serait la première privation qu'il faudrait exiger d'un roi; car le fils d'un roi est toujours, ou à peu près, pire que son père, et cela de générations en générations. Le droit d'élire un empereur

empereur devint donc un devoir pour les états. Plusieurs princes, pour montrer sans doute qu'ils étaient dignes de l'être, prirent les armes, et se jetèrent sur diverses provinces de l'Empire. Ces guerres qui précèdent l'élection d'un roi sont le triomphe des vils partisans de l'hérédité du trône : ils ne voient point, ces raisonneurs pervers, ou plutôt ils feignent de ne pas voir que si cet abus est inévitable, il prouve, non en faveur de l'hérédité, mais contre la royauté même. Les évêques et des seigneurs, toujours amis du système le plus dangereux, se réunirent pour choisir Conrad duc de Franconie, parce que l'empereur défunt le leur avait recommandé, et que c'était là une sorte d'adoption filiale : du reste, Conrad avait été dès son enfance méprisé dans sa famille et de tous ceux qui l'approchaient ; c'était par conséquent le soliveau qu'il fallait aux évêques.

Un homme accoutumé d'abord au seul mépris, et qui se voit ensuite entouré de respects, se tourne en tous sens pour paraître digne de son nouvel état ; mais le mépris le poursuit toujours ; car s'il avait eu des talens et un caractère, il n'aurait jamais eu à dévorer de dédains : ainsi les efforts mêmes qu'il fait ne servent qu'à constater davantage sa nullité ; la

turpitude de son cœur paraît toujours ; il ne peut jamais être le même ; tantôt doux et bon, tantôt fier et cruel, aujourd'hui avare et demain prodigue ; tel doit être le caractère d'un pareil homme. Tel fut celui de Conrad, qu'on nous représente cependant comme un des plus illustres princes de l'Allemagne. Aussi un grand nombre de seigneurs ne tardèrent pas à prendre les armes contre lui, et à demander qu'il cédât sa place à son frère. Qui souffrit de ces dissentions ? Le peuple, et tous ceux qui avaient raison. Conrad réduisit tous ses adversaires, ôta aux uns leurs biens, aux autres la liberté, aux autres la vie. Il devint plus puissant : mais le peuple en fut plus pauvre.

La cession de la Bourgogne, que Rodolphe avait faite à Henri II, irrita tous les seigneurs de ce pays, qui, tout en vendant et en échangeant les roturiers, ne se croyaient point faits pour être cédés eux-mêmes comme de vils troupeaux. Henri avait renoncé authentiquement à cette donation. Ce désistement déplut à Conrad, qui avait au moins autant d'ambition que son prédécesseur. Il entra avec une armée dans la Bourgogne transjurane, et prit Bâle. En employant la voie des armes, il ne négligea pas celle des négociations ; sa

femme Gizèle, nièce de Rodolphe, séduisit son oncle, qui fit à Conrad la même promesse qu'à Henri II.

La mort de chaque empereur était le signal d'une ou de plusieurs insurrections en Italie. Le Milanais ne voulut point reconnaître Conrad ; les habitans de Pavie démolirent le palais impérial qui était dans leur ville : mais aussi-tôt ils envoyèrent demander pardon à l'empereur. La hauteur avec laquelle il reçut leurs députés, la fureur qui le transporta à leur aspect, les firent rougir de leur démarche. Ils offrirent le royaume d'Italie et le titre d'empereur, à Robert, roi de France, ensuite à son fils, puis à Guillaume, duc de Guienne : le duc seul osa accepter ; mais il fut malheureux. Conrad lui débaucha ses partisans. Robert, qui avait voulu faire une diversion utile pour le duc et pour lui, en entrant dans la Lorraine, éprouva la même inconstance de la part des seigneurs de cette province ; et Conrad, plus heureux que sage, partit lui-même pour l'Italie : mais afin de lier les Allemands pendant son absence, afin d'anéantir l'exercice de leurs droits, il fit couronner roi de Germanie son fils, âgé de huit ans.

Comme c'était son orgueil et sa colère qui lui avaient attiré la haine des Italiens, il se pro-

que jamais il ne récompensa une bonne action.

Pendant ce temps-là, les seigneurs se révoltaient en Germanie : Conrad y courut. Les emprisonnemens, les exils, les confiscations imprimèrent par-tout la terreur, et fortifièrent la haine et le mépris.

Saint Etienne, roi de Hongrie crut avoir des droits sur la Bavière. On voit que si les saints rois travaillaient à acquérir les biens du ciel, ils négligeaient encore moins les biens de la terre : rien ne leur coûtait ; la mort de plusieurs milliers d'hommes ne les arrêtait pas. Etienne prit les armes, et fut contraint de demander la paix.

Nouvelle guerre après la mort de Rodolphe, entre les Germains et les Bourguignons, qui voulaient se donner à Eudes, comte de Champagne ; il fallut bien que Conrad enfin ajoutât cette couronne aux deux autres. Il ne connaissait d'autre volonté que la sienne : sans s'inquiéter du vœu des Bourguignons, il s'appropria leur pays et leurs personnes.

l'Italie se soulève encore ; les peuples veulent se faire des loix ; à cette nouvelle il échappe à Conrad un mot affreux, qui décèle l'ame d'un monstre. Les Italiens, dit-il, sont affamés de loix ; eh bien ! je les en rassasierai. Mais quand il fut en Italie, il affecta

la bonté. Le peuple de Vérone se rassembla autour de lui; et lui demanda, avec cette fierté que devrait avoir tout peuple libre, s'il venait dans la ville en qualité d'ami ou d'ennemi, s'il soutenait ou non le parti de la noblesse. La question était embarrassante ; pour toute réponse Conrad indiqua une assemblée générale à Pavie, et y invita tous ceux qui avaient à se plaindre de la noblesse et du clergé ; là il tâcha de se conduire avec impartialité; car les rois font aussi les impartiaux, suivant les occasions.

On lit dans l'histoire que sa mort répandit une consternation générale dans tout l'empire; qu'à ses funérailles on entendait de tous côtés des soupirs et des sanglots; que jamais on n'a vu répandre plus de larmes. Qu'avait-il donc fait pour le bonheur du peuple? qu'avait-il donc d'aimable ? en quoi pouvait-il exciter des regrets? Serait-ce parce qu'il établit comme loi la succession héréditaire des fiefs? serait-ce parce qu'il n'écouta jamais que son intérêt? Auteur impudent, au lieu de frapper sa mémoire de tous les fouets de la satyre et de la vengeance, tu oses le poursuivre jusque dans la tombe avec tes serviles adulations ! Ah ! si son fils n'eût pas régné, l'histoire n'aurait pas menti; car j'aime mieux croire vil un historien, qu'un peuple entier.

HENRI III,

dix-septième Empereur, mort en 1056.

Henri III prit très-paisiblement possession de l'empire; s'il avait eu des vertus, son règne eût été heureux; il n'avait eu aucun concurrent, jamais on n'avait vu même un consentement si universel pour déférer la couronne à un prince; mais il ne valut pas mieux que ses prédécesseurs. D'abord il engagea l'Allemagne dans des guerres inutiles: comme la Pologne depuis long-temps avait été l'ennemie des Germains, il crut devoir l'attirer à lui, en prenant son parti contre la Bohême, c'est-à-dire qu'au lieu d'entretenir l'union et la paix entre deux de ses vassaux, au lieu de les réconcilier, il prit parti pour l'un contre l'autre; son motif secret était de les écraser tous deux alternativement; mais il y perdit presque toute son armée. Ce ne fut qu'en épuisant la Germanie d'hommes et de soldats que son infernale politique vint à bout de soumettre le duc de Bohême.

Sa manie fut toujours de se mêler des affaires d'autrui. Saint Etienne, roi de Hongrie, était mort; Pierre son neveu lui succédait. Ses qualités extérieures faisaient espérer aux Hon-

grois qu'il serait un bon prince ; car le peuple se laisse aisément tromper par l'extérieur ; mais quand on eut mieux connu le cœur et l'esprit de Pierre, on vit bientôt qu'il n'avait aucune sagesse dans sa conduite, aucun principe de gouvernement, et qu'il était même sans talens pour la guerre. Il avait promis à son oncle, avec serment, de traiter les Hongrois avec douceur : son serment aussitôt fut oublié ; il chassa la reine sa mère, la fit renfermer dans une étroite prison, où, privée de tous les besoins de la vie, elle n'eut pas même la liberté de voir un ami. Qui n'aime pas sa mère, n'a point un cœur. Pierre s'abandonna à tous les crimes, les autorisa tous par ses exemples et par sa négligence. Pour s'entourer de créatures qui lui fussent dévouées, il chassa tous les officiers, tous les gouverneurs, et les remplaça par des étrangers qui vexèrent le peuple. On se plaignit : le roi fut insensible à ces plaintes. Enfin, les seigneurs levèrent des troupes, se saisirent du favori, le massacrèrent, crevèrent les yeux à ses deux fils. Pierre trembla pour ses jours, et prit la fuite. Sa retraite fut regardée comme une désertion. Ce n'était point à lui qu'on en voulait ; car les peuples ont toujours la faiblesse d'aggrandir la nature humaine dans la

personne de leurs rois, de les revêtir d'une inviolable infaillibilité, et de rendre responsables leurs ministres seuls. Mais cette fuite ne pouvait être qu'un crime personnel. On ne s'avisa pas, comme ont fait bassement les Français après la fuite de l'infâme Louis XVI, de dire que le roi avait été enlevé ; on nomma la chose par son nom. On dit tout simplement qu'ayant quitté son poste, il était traître à la patrie, et qu'il fallait lui faire son procès. Le procès fut fait : les Hongrois déclarèrent Pierre déchu de la couronne. Ovon fut proclamé roi à sa place ; l'ordre fut rétabli, et malgré les intrigues et les prédications fanatiques des prêtres, toujours ennemis de la liberté et enthousiastes de la tyrannie, le royaume prit une nouvelle face. Pierre était allé vers l'empereur.

Ovon envoya des ambassadeurs à Henri pour se plaindre de la protection qu'il donnait aux mécontens et au roi rebelle, pour lui annoncer que la Hongrie n'avait que des intentions pacifiques, et qu'elle ne demandait que l'éloignement de Pierre et de sa faction. Henri répondit avec plus de franchise qu'on ne devait en attendre de lui, que si la Hongrie ne revenait à son premier gouvernement, elle devait s'attendre à toutes sortes d'hos-

tilités de la part de l'Empire. C'étoit avoir dans le crime une sorte de bonne foi qu'auraient du imiter au moins les Léopold et les François II dans leur haine contre la France.

Les Hongrois n'eurent donc d'autre parti à prendre que de déclarer la guerre. La fortune ne répondit pas à leur courage ni à la bonté de leur cause; après avoir eu de grands succès, ils furent battus; mais ils ne voulurent jamais recevoir Pierre. Henri n'était pas en état de les y forcer; il crut faire beaucoup de leur donner pour roi un autre neveu d'Etienne.

Celui-ci fut bientôt chassé, Ovon rentra dans tous ses premiers droits; la guerre se ralluma: mais Henri qui ne cherchait que son intérêt, à qui au fond il importait peu que Pierre ou Ovon fût roi, se fit céder une portion de la basse Hongrie, et laissa Ovon tranquille. Les Hongrois eurent bientôt à se plaindre de leur prince: le parti de Pierre en profita; il fut soutenu par Henri, qui ne se fit aucun scrupule de violer le traité. Pierre remonta sur le trône; et n'y resta pas long-temps. Toute la Hongrie le regarda bientôt comme un usurpateur, le déposa, et lui fit crever les yeux. André fut choisi à sa place. Henri crut qu'il allait gagner encore à cette révolution; il feignit de vouloir venger

Pierre: mais séparé de ses différens corps d'armée, battu, affamé, il fut trop heureux d'acheter la paix en donnant sa fille en mariage au fils d'André. Les Allemands avaient sacrifié leurs biens et leurs vies pour le délire de l'empereur : sa fille fut obligée de lui sacrifier son penchant; et les Hongrois, quoique vainqueurs, crurent devoir lui payer un tribut, comme on donne du pain à un chien dont on craint la morsure.

Si quelqu'un doutait encore que les rois n'ont jamais eu d'autre mobile que leur intérêt, et qu'ils cherchent en tout leur avantage particulier, même en faisant le bien, le trait suivant ne suffirait-il pas pour lui ouvrir les yeux?

Cunon, duc de Bavière, surchargeait les Bavarrois d'impôts, et commettait mille injustices à leur égard; car les peuples dépendaient en tout des seigneurs sur le terrain desquels ils étaient parqués. L'évêque seigneur de Ratisbonne lui en fit des reproches. Cunon lui déclara la guerre. L'empereur condamna Cunon a perdre son duché. Le bon peuple admira cet acte de sévérité; il crut que c'était par des principes d'humanité et de justice que l'empereur agissait ainsi. Ce n'était rien de tout cela; il voulait donner la Bavière

à son propre fils. Cette usurpation anima contre lui tous les seigneurs, qui prétendaient d'ailleurs qu'en dépouillant Conon il avait porté atteinte à la liberté de l'Empire, parce que la liberté de l'Empire n'était pour eux que le pouvoir de tout faire impunément. On lui reprocha avec raison de vouloir établir une monarchie absolue, et on se ligua contre lui: mais comme le peuple était pour l'empereur, celui-ci fut le plus fort.

Il était si vrai que Henri III ne cherchait qu'à accumuler de grand biens dans sa maison, et à augmenter sa prérogative, qu'il prétendit l'année d'après, que le roi d'Espagne lui devait hommage pour une partie de ses états. On ne sait point quelle partie de l'Espagne pouvait relever ainsi de l'Empire, à moins que Henri ne voulût réclamer comme fiefs de sa couronne les royaumes de Portugal, de Léon et de Galice, usurpés autrefois par les Suèves, peuples de Germanie, qui avaient été depuis remplacés par les Goths. C'était aller chercher bien loin ses titres, et les fonder sur le vol et le brigandage. Mais ces raisons-là sont bonnes pour l'ambition, et sur tout pour un roi.

Ferdinand, qui était roi aussi, et par conséquent usurpateur et ambitieux, s'arrogeait

de son côté le titre d'empereur. Les peuples s'armèrent pour cette grave querelle. Le pape pacifia tout; il mit les deux partis hors de cour comme ayant l'un et l'autre des prétentions ridicules; et ce jugement le confirma dans une autre prétention qui ne l'était pas moins, c'est qu'il avait le droit de juger tous les rois de la terre.

L'empereur fut ensuite battu par les Saxons: presque toutes les guerres qu'il entreprit furent injustes, presque toutes furent malheureuses. Il mourut peu de temps après, pour avoir mangé avec excès d'un foie de cerf. S'il n'avait pas craint la justice, il craignit du moins la mort; il demanda pardon du mal qu'il avait fait. Cette amende honorable le réparait-elle? Il rendit les terres qu'il avait usurpées : il ne pouvait plus en jouir: c'est un des hommes les plus vils qui se soient assis sur un trône. Toutes les fois qu'il perdait une bataille il tombait dans une sorte de désespoir, il ne songeait point aux malheurs que cette perte pouvait causer à l'état, au sang qu'il avait fait verser, mais à sa réputation, à *son honneur* qui était compromis ; il se livrait à la mélancolie ; et sa mauvaise humeur faisait le tourment des peuples. Il était jaloux de tous les princes, et sur-tout des succès des

rois de France et de Castille. Il fallait bien se garder de les louer devant lui, on aurait encouru toute sa haine : une disgrace complette et la mort même eût été le fruit de cette témérité. Plusieurs en furent victimes.

HENRI IV.

Dix-huitième Empereur, mort en 1106.

Quand vous voyez un roi honoré d'un surnom glorieux, dites qu'il a eu les vices les plus éclatans et les plus funestes. Le surnom même de grand n'atteste que la grandeur de ses crimes, devant qui de méprisables adulateurs et d'indignes historiens ne craignent pas de s'agenouiller. Tel fut le nom donné à Henri IV, et sa vie n'est qu'un tissu de bassesses, de scélératesses et d'horreurs : heureusement que Henri III avait rendu plus fréquentes les assemblées des états de l'Empire ; il croyait par elles dominer toute l'Allemagne en les dominant elles-mêmes ; il voulait en faire les instrumens de son despotisme et de celui de ses successeurs. Mais cette réunion d'hommes leur avait donné une sorte d'esprit public, et si le peuple eût été admis à ces assemblées dans la même proportion que le clergé et la noblesse, l'Allemagne aurait été

bientôt entièrement libre. Sous Henri IV tout se borna à des insurrections de seigneurs et à des excommunicationsdu pape.

On va voir ici aux prises l'un contre l'autre un prêtre et un roi; la cause de l'un n'est pas plus juste que celle de l'autre ; de tels champions n'ont pour armes que l'intrigue, la ruse et la perfidie : on doit s'attendre à tous les crimes.

Henri IV était en bas âge : les Germains avaient le bon esprit de ne se laisser jamais gouverner par une femme; mais l'impératrice Agnès gagna les évêques et quelques seigneurs, s'assura des gens de guerre, et saisie ainsi de toute l'autorité, elle prit la régence; elle commit dans la distribution des places et des grands fiefs des injustices criantes, où elle n'eut pas même le soin de voiler ses motifs de partialité et d'intérêt. En effet, elle avait un commerce criminel avec l'évêque de Bâle, et ayant bu toute honte, elle ne s'en cachait pas, et lui sacrifiait tout sans pudeur. Il se forma des complots contre elle : l'impératrice sentit que son fils seul faisait sa sûreté; elle prenait tous les moyens pour le garder. Les seigneurs tâchaient au contraire de se saisir de sa personne; c'était alors à qui l'aurait; et vingt ans après ce fut à qui ne l'aurait pas.

Annon, rusé comme un archevêque, et connu par son audace et son activité, fut chargé de l'exécution du projet des seigneurs; il proposa au jeune prince une fête dans une île du Rhin : au milieu de la fête l'empereur disparut; on le conduisit à Cologne dont Annon était archevêque. Henri avait une sorte de courage; quand il s'apperçut qu'on le séparait de sa mère, il fit la plus grande résistance, il se jeta dans le Rhin, où il aurait péri si on ne lui avait porté des secours : mais dès qu'il fut à Cologne, qu'il se vit environné d égards, et de respects que lui prodiguait une cour nombreuse, comme ce n'étoit pas l'impératrice qu'il aimait, mais l'empire, il eut bientôt oublié sa mère.

Annon, et Adalbert archevêque de Brême, furent chargés de son éducation. Aux yeux de la servitude ce n'est jamais par leur faute que les rois sont méchans; et les historiens ont accusé ce second archevêque d'avoir corrompu le cœur de son élève. Certes, ni l'un ni l'autre instituteur n'ont contribué à l'épurer; mais tous les vices y étaient déjà, et le rapport de ces mêmes historiens le prouve assez : ils disent qu'Annon lui inculquait des connoissances politiques, qu'il lui inspirait l'amour des sciences et de la vertu, mais qu'Adalbert

qu'Adalbert n'exigeait rien de lui, l'abandonnait à lui-même, et lui laissait toute liberté. Si le cœur de Henri eût été seulement indifférent au bien et au mal, les instructions positives d'Annon auraient dû produire plus d'effet sur lui que le silence complaisant d'Adalbert.

Annon quitta au bout de quelque temps son poste; il crut qu'il serait plus utile à l'état en faisant un pélerinage à Jérusalem, qu'en élevant l'empereur, et il le fit: Adalbert resta seul maître des affaires, irrita tellement la nation, qu'elle somma Henri ou de renoncer à l'empire, ou de chasser l'archevêque de Brême.

Pendant la minorité de l'empereur, Bela, frère d'André, avait usurpé le trône de Hongrie; il était chrétien, et un de ses exploits religieux fut de faire assembler tous les Hongrois payens dans une place publique, et d'ordonner à ses troupes de se jeter sur eux. Un grand nombre fut égorgé, et le reste fait prisonniers; parmi ceux-ci on choisit les chefs pour les précipiter du haut des tours. Salomon, fils d'André, lui succéda par les secours de Henri IV son beau-frère.

Parvenu à la majorité, Henri donna une libre carrière à tous ses vices; il entretenait toujours trois ou quatre concubines à la fois, et ce concubinage honteux ne suffisait point

à son impudicité; dès qu'il entendait parler de la beauté d'une jeune femme ou d'une jeune fille, après avoir tenté quelque temps la séduction, il employait la force et la violence. Les maris étaient obligés de cacher leurs épouses, les pères leurs filles, et souvent toutes ces précautions ne servaient à rien; sa lubricité découvrait tout, et alors malheur aux pères et aux maris qui avaient voulu lui dérober sa proie. Au reste souvent ce n'était pas pour lui qu'il faisait ces recherches criminelles; ne rougissant point du plus infâme métier, il livrait ses victimes aux seigneurs de sa suite, ne se réservant d'autre plaisir que celui de voir succomber la vertu. Il n'épargna ni sa sœur ni sa femme. Sa sœur! il la força de céder à la passion d'un de ses officiers; à l'égard de sa femme, il gagna un des seigneurs de la cour, et l'engagea à mettre tout en œuvre pour la corrompre. La princesse, ennuyée des assiduités et des poursuites de ce seigneur, feignit de se rendre, et lui donna un rendez-vous la nuit: elle arma ses dames de bâtons, et leur prescrivit ce qu'elles avaient à faire. Henri était au comble de sa joie; il vint avec le courtisan, et entra le premier sans être connu. On ferma la porte sur lui; les dames s'acquittèrent avec courage de leur commission, et le rouèrent

Dessiné et Gravé par R. Ranschmann 1798.

Henri IV déguisé pour voir jouir un de ses courtisans avec sa femme, chez qui il l'introduisoit, est rossé à coups de bâton par elle et ses suivantes

de coups. Cette aventure, plus digne d'un conte de La Fontaine que de la majesté de l'histoire, n'est pas la seule de ce genre que nous pussions citer. Heureux encore s'il n'avait aimé que les femmes ! mais... son cœur gangrené était le siége de toutes les corruptions.

Ses maîtresses et ses mignons eurent bientôt absorbé tous les revenus de l'état ; les finances furent épuisées, le domaine engagé. Tout devint vénal, charges, gouvernemens, alliances ; le peuple fut accablé d'impôts ; on trafiqua des évêchés ; les loix tombèrent en désuétude, la plus grande confusion régna dans les affaires, et le désordre fut à son comble : au lieu de s'occuper à réformer l'état et lui-même, il songeait à répudier sa femme ; en vain lui représentait-on qu'un pareil outrage allait révolter les parens de l'impératrice qui étaient puissans en Italie, et entraîner l'empire dans une guerre funeste ; rien ne l'arrêta que la crainte de l'excommunication.

Henri joignait à toutes les turpitudes et à tous les vices de la débauche toutes les passions et tous les crimes du despotisme. Afin de subjuguer plus aisément les Saxons, il fit construire un grand nombre de forts, mit partout des garnisons, et établit encore de nou-

veaux impôts pour subvenir à ces énormes dépenses. La patience du peuple et des seigneurs se lassa; mais au lieu d'aller à la source du mal, on se contenta d'attaquer l'ancien favori ; on pilla les terres et les châteaux d'Adalbert. L'empereur, malgré ses forts et ses troupes nombreuses, se tint tranquille, et les laissa piller et maltraiter. Il crut que l'orage ne viendrait jamais jusqu'à lui.

La ligue eut bientôt un objet plus déterminé: Henri ayant dépouillé du duché de Bavière Othon l'un des conjurés, s'empara de plusieurs de ses châteaux qu'il garda pour lui, et permit à tous ceux qui voudraient envahir les autres, de faire la guerre à Othon. Cette décision de brigand irrita encore davantage la ligue: les pirateries qu'exerçaient les soldats impériaux lui procurèrent aussi de nouveaux adhérens ; mais trop pusillanime pour se faire justice à elle-même, elle s'adressa d'abord au pape Alexandre, et le pria de vouloir bien apporter remède aux maux de l'Empire. Le pape ne demandait pas mieux que d'être établi juge des affaires civiles ; il cita l'empereur à son tribunal, le somma de s'y justifier des crimes dont il était accusé de toutes parts. Si Henri avait cru pouvoir se laver, il n'y a pas de doute qu'avec un caractère aussi superstitieux que le sien, il n'eût couru à Rome.

Mais qu'aurait-il pu répondre ? Alexandre II mourut sur ces entrefaites : on lui donna pour successeur le trop fameux Hildebrand. Ce moine depuis long-temps déjà gouvernait l'église, et cherchait à lui assujettir tous les rois. Comme il avait besoin de faire confirmer son élection par l'empereur, il ménagea d'abord Henri, fit des caresses à ses ambassadeurs, et ne voulut point être sacré avant qu'il eût approuvé le choix des Romains.

Cependant les seigneurs saxons, plus entreprenans que les autres, résolurent, sans plus attendre, de délivrer l'Empire du monstre couronné. Ils se donnèrent des otages de leur fidélité réciproque ; chaque canton fit provision d'armes et de chevaux ; on leva des troupes. Henri savait tous ces préparatifs, il resta tranquille comme un lâche.

Avant de se mettre en marche, ils dressèrent un mémoire digne d'un peuple ami de la liberté. Il renfermait les conditions prescrites à l'empereur, s'il voulait rester sur le trône. On lui demandait qu'il fît démolir tous les forts et les châteaux ; qu'il fît rendre tous les biens que ses soldats avaient enlevés aux seigneurs et aux particuliers ; qu'il eût à conserver aux Saxons leurs loix et leurs statuts ; qu'il chassât

de la cour ses concubines, ses favoris et ses conseillers.

Henri reçut ce mémoire avec dédain. Bientôt se voyant sans force et sans ressources, il eut recours à des négociations. Les confédérés ne se relâchèrent sur aucun article ; assez long-temps ils avaient souffert qu'on leur ôtât leurs biens et leur liberté, et que jusqu'à ses soldats insultassent leurs femmes et leurs filles. L'empereur, ne sachant à quoi se résoudre, remplit une partie des conditions, et commença néanmoins la guerre ; d'abord il tâcha de semer la discorde parmi ses ennemis, et engagea un de ses domestiques, nommé Reginger, à assassiner les ducs de Suabe et de Carinthie, qui étaient les plus puissans. Reginger refusa, et l'empereur furieux l'aurait tué lui-même, s'il n'eût pris la fuite ; il découvrit tout ; et cette abominable perfidie, qu'ont niée en vain tous les partisans de l'empereur, diminua encore son parti : un grand nombre déserta. Henri accepta toutes les conditions qui lui avaient été proposées, fit son serment qu'il viola ; car il ne voulut jamais abattre les forts. Les Saxons furent obligés de les raser eux-mêmes. Il en prit occasion de leur déclarer de nouveau la guerre ; il ravagea la Saxe, remporta une victoire qui couvrit la terre de morts, permit le pillage de plusieurs

villes. Le peuple, qui était toujours la victime, soit que l'empereur, soit que les seigneurs l'emportassent, voulut avoir la paix, et obligea les seigneurs de demander pardon à Henri. Cette humiliation à laquelle ils se soumirent, aurait dû leur montrer que dans tous les temps le peuple est tout, et qu'il peut tout ce qu'il veut.

Alors les chefs de la ligue se tournèrent vers le pape. Le procès de l'empereur était toujours pendant à Rome. Henri, qui avait des espions par-tout, à la manière des lâches tyrans, savait ce qu'on tramait contre lui; il mendia l'amitié de Grégoire VII, et par des bassesses acheta pour un moment son silence.

Il profita de cet intervalle de repos pour marcher au secours de son beau-frère. Salomon, roi de Hongrie, voulut faire égorger ses cousins, fils de Bela; n'ayant pu y réussir, il porta la guerre dans leur duché, et fut le plus faible. Il appela Henri: celui-ci oubliant que les dangers qu'il avait courus, que ses trésors épuisés, que ses troupes fatiguées lui faisaient un devoir de la paix, n'hésita pas un instant. Mais les troubles survenus en Italie et en Germanie le forcèrent à retourner sur ses pas.

Grégoire avait exigé le serment de fidélité

de tous les princes d'Italie qui relevaient de l'Empire; il en extorquait de grandes donations préjudiciables à l'empereur. Donner des provinces au pape, c'était, selon Grégoire, les apporter aux pieds des apôtres. Henri, avec toute la petitesse d'un homme faible et méchant, convoque un concile à Worms, et y fait déposer Grégoire. Celui-ci aurait pu dire comme ce prince dont on n'avait renversé que la statue : Je ne me sens point blessé. Ferme sous le triple diadême, il lança contre l'empereur une excommunication, qui eut plus de pouvoir que la sentence de Worms.

Tous ceux qui abhorraient Henri, c'est-à-dire, l'Allemagne et l'Italie entière, assurèrent le triomphe de Grégoire : l'astucieux moine y avait bien compté. L'empereur eut beau montrer que l'excommunication était illégale et nulle ; ce qu'il y avait de plus légal et de plus réel, c'était le mécontentement et la haine des peuples. Presque tout le monde, au signal de l'excommunication, le fuyait comme un pestiféré. On chassa ses officiers, on fit la guerre aux troupes et aux villes qui tenaient encore pour lui. Et ce qu'il y a de singulier; ce qui montre bien le caractère du onzième siècle, c'est que tout se faisait néanmoins en son nom. C'était au nom de l'empereur qu'on combattait contre l'empereur même ; on priait

pour la prospérité du prince en marchant contre ses armées ; la monnaie se frappait à son coin. Peuples imbéciles ! N'aviez-vous pas un nom plus respectable, celui de souverain ?

Une assemblée générale, convoquée à Tribur, le condamna à mener une vie privée, à ne s'immiscer en rien dans les affaires de l'état, à ne porter aucune marque de la dignité impériale, jusqu'à ce qu'il eût été jugé par le pape. Ainsi dégradé, Henri courut à Rome, pour que Grégoire lui rendît l'Empire avec la communion. Grégoire fit son métier. Voyant un être si vil, il abusa de sa foiblesse, il l'avilit encore. Il l'obligea de se vêtir d'une tunique de laine, de rester trois jours entiers dans une avant-cour, tête et pieds nus, et cela dans la saison la plus rude, au mois de janvier. Au bout de ce temps, après s'être bien fait prier, il l'admit à la communion ; et pour ses droits à l'Empire, le renvoya à une diète d'Allemagne qui le jugerait.

Henri ne gagna donc à cette démarche qu'un accroissement de mépris. Ceux qui lui étaient attachés, du moins par une sorte de commisération, quoique les scélérats n'en méritent point, le honnissaient sur sa route. La diète indiquée par le pape ayant eu lieu, il y fut déposé d'une voix unanime ; et Rodolphe, duc de Suabe, fut mis à sa place.

RODOLPHE,

Dix-neuvième Empereur, mort en 1080, *et*

HENRI IV.

Les historiens ne placent point dans la liste des empereurs Rodolphe, non plus que son successeur. Pour nous, qui croyons que celui-là seul est chef d'un état, qui est choisi par le peuple, nous devons réparer cette omission; d'ailleurs nous sommes bien aises de multiplier le nombre des empereurs et des rois, pour voir si dans la quantité nous en trouverons un de supportable.

Une partie du clergé tenait toujours pour Henri; elle poursuivit Rodolphe avec acharnement, et le fit injurier par le peuple. Grégoire, qui craignait que Henri ne reprît le dessus, se trouva fort embarrassé. Il écrivit que Rodolphe n'avait reçu le royaume ni par sa permission, ni par son ordre, et qu'il jugerait si ceux qui l'avaient choisi avaient dû le faire. C'était au temps seul à décider.

La Bohême et la Bavière, par l'instigation de la minorité du clergé, se déclarèrent pour Henri; il remporta des victoires, qu'il souilla en livrant tout au pillage. Rodolphe sollicita en secret une seconde excommunication contre Henri, et l'obtint: une autre diète

tenue à Ratisbonne ayant confirmé les décisions de la première, Grégoire ne craignit plus de regarder Rodolphe comme roi légitime, et de condamner Henri *à ne gagner de sa vie aucune victoire.* Cette lâche politique du pape servit mieux Henri que sa valeur : il y eut un grand combat entre les deux rivaux ; Rodolphe y fut blessé, et mourut quelques jours après. Henri tourna toute sa fureur contre la Saxe, y conduisit son armée, épuisa cette province d'hommes et d'argent; exigea des impôts excessifs qui furent levés avec beaucoup de rigueur. On mettait en prison, on tourmentoit de mille façons ceux qui étaient dans l'impossibilité de payer, A la manière des foibles et des lâches qui ne sont jamais plus cruels, que lorsque après avoir été plusieurs fois humiliés et battus, ils se trouvent par hasard avoir quelque avantage, Henri goûta à longs traits le plaisir de la tyrannie, tortura les malheureux Allemands, se vautra avec plus d'impudeur encore dans la fange de tous les vices, et fit regretter Rodolphe qui, comme l'on voit, étoit un digne empereur, puisqu'il étoit ambitieux et fourbe. Maître de l'Allemagne, Henri réveilla par-tout la haine et le mépris.

HERMAN,

Vingtième Empereur, mort en 1088, *et*

HENRI IV.

De là il marcha contre le pape, qui l'excommunia une troisième fois. Ces vains foudres ne l'arrêtèrent plus : pendant sa route les Saxons qu'il croyait abattus, et qu'il n'avait qu'étonnés, nommèrent Herman pour successeur de Rodolphe. Herman fit le siége de quelques villes, et fut plus heureux que brave; après cela il se tint tranquille à Eisleben, ce qui le fit nommer le roi des ails, parce qu'il en croissait beaucoup autour de cette ville. Cependant l'ennemi de la patrie se fortifiait, et Herman jouissait tranquillement des prérogatives du trône.

Henri en effet faisait des conquêtes en Italie, prenait Rome, et tenait le pape bloqué dans le château St Ange; réduit aux dernières extrémités, Grégoire l'insulta encore: il lui fit dire que s'il voulait la couronne, il la lui donnerait au bout d'une corde. Henri se fit sacrer par l'anti-pape Guibert.

Grégoire s'échappa du château, et eut recours à ses armes ordinaires; il excommunia Henri pour la quatrième fois, et toujours désormais sans effet; car malgré ses intrigues le

Germain avait partout l'avantage. L'Allemagne était en proie à toutes les horreurs de la guerre civile ; les partisans de Henri persécutaient leurs ennemis et ceux mêmes qui restaient neutres ; ils disaient à tous les princes de l'Allemagne : quiconque n'est pas pour nous, est contre nous. Herman se vengeait des sarcasmes par le meurtre et par l'incendie. Henri retourna dans la Germanie, fit construire de nouvelles forteresses sur le terrain des Saxons, aggrava leurs chaînes, augmenta leurs impôts, et fut enfin chassé ; mais Herman étant retombé dans sa première inertie, parut aussi méprisable que Henri l'avait été d'abord. Les seigneurs l'accusaient d'ingratitude ; accablé d'un fardeau trop lourd pour lui, il se retira dans un château du diocèse de Trèves : il voulut éprouver si la garnison faisait bonne garde ; il vint l'attaquer pendant la nuit avec quelques personnes de sa suite : la garnison, qui ne s'attendait point à ce jeu royal, tira sur lui et le tua. Herman fut inhumé avec pompe ; et comme on disait à Henri que les funérailles d'Herman étaient pour lui une véritable insulte, il répondit avec une joie féroce : Puisse-je voir enterrer tous mes ennemis aussi magnifiquement !

HENRI IV *reste seul empereur.*

Il se trouva donc seul possesseur de l'empire; mais son autorité mal affermie ne se soutint que par des combats multipliés. Le mépris et la haine ne cèdent point à la force; un nouveau crime de Henri rendit même la vigueur à ses ennemis. Plongé toujours dans la plus crapuleuse débauche, il se dégoûta de sa femme, la mit en prison, permit à des gentilshommes de lui faire violence; et engagea son fils, son fils même à en abuser. Conrad frémit d'horreur; alors Henri lui déclara qu'il n'était pas son fils; qu'il devait le jour à un seigneur de Suabe à qui il ressemblait. Le jeune prince irrité chercha à se venger. Secondé d'Adélaïde sa mère, il porta ses plaintes à Urbain II, qui occupait alors la chaire de Rome. Ce pape, suivant les traces de Grégoire, excommunia et déposa l'empereur. Conrad aussi-tôt fut proclamé roi d'Italie; mais Henri avait acquis des forces, sur-tout il avait intrigué; il fit convoquer une assemblée à Mayence, s'y fit reconnaître empereur, et Conrad fut déclaré inhabile à posséder l'empire.

Henri avait un autre fils qui portait le même nom que lui. Les Saxons, toujours jaloux de leur liberté, le préférèrent et à Con-

rad et à Henri. Tout le parti de Rodolphe et d'Herman se réunit autour de sa personne; il soumit presque tous les partisans de son père. Tout lui réussissait, lorsque soudain il se réconcilie avec l'empereur, se jette à ses pieds, s'excuse sur de mauvais conseils qu'il avait reçus, et lui demande pardon ; le scélérat aime mieux devoir à un crime ce qu'il pouvait tenir du souverain même ; il aime mieux trahir. Le vieil Henri avait convoqué une diète à Mayence ; son fils lui persuade de n'y aller qu'avec peu de suite, pour ne pas faire ombrage aux princes de Germanie. L'empereur, sans faire aucune réflexion croit à cet avis : le temps se passe, en fêtes et en divertissemens. Sur la route, le fils persuade encore à son père qu'il a tout à craindre de l'archevêque de Mayence, qui pourrait bien le faire saisir comme un excommunié, et qu'il vaut mieux que l'empereur reste à Bingenheim, pendant que lui ira ouvrir la diète. Dès que le vieil Henri fut entré dans cette forteresse, son fils en ferma lui-même les portes, et l'y tint prisonnier. Aussi-tôt il courut à la diète : elle était composée d'ennemis de l'empereur; Il ne lui fut pas difficile de se faire choisir à sa place. On envoya des députés à Henri dans sa prison, pour lui redemander les ornemens impériaux.

Il pleura et refusa. Alors les députés les lui arrachèrent avec violence, et le dépouillèrent entièrement.

Le vieil Henri parvint à s'échapper de sa prison. A peine put-il trouver un asile; mieux puni encore par le ciel que Denis-le-Tyran, il ne put obtenir une place de chantre, quoique, disoit-il, il sût fort bien le plain-chant, et il mourut dans la plus extrême misère. Les Liégeois, bien différens alors de ceux d'aujourd'hui lui firent de magnifiques funérailles; mais son fils ordonna de l'exhumer, fit transporter son corps à Spire, où il le laissa cinq ans sans sépulture; exemple affreux de toute la rage de l'ambition. Il semble que ces deux hommes aient réuni entre eux toutes les horreurs et tous les crimes dont l'espèce humaine entière est capable. On ne trouve de pareils exemples que sous le diadême. Ce n'est point la nature qui a fait les trônes; elle se venge sur les hommes qui permettent un tel sacrilége, un tel attentat à la liberté, en leur donnant dans la personne des empereurs et des rois le tableau horrible de tous les forfaits réunis.

HENRI V,

HENRI V,

Vingt-unième Empereur, mort en 1125.

Baronius, cardinal, a cependant osé dire que c'était pour Henri V une action de grande piété d'avoir été si cruel à son père, et que la seule faute que ce fils ait commise, c'est de ne l'avoir pas assez bien enchaîné jusqu'à ce qu'il fût revenu à résipiscence : on dirait que ces prêtres historiens sont des Cannibales. Oui, un fils doit aimer sa patrie encore plus que son père; mais dès que la patrie n'est plus en danger, ne doit-il pas sentir renaître dans son cœur toute la tendresse filiale? Mais quoi! ce monstre a-t il jamais aimé la patrie?

Pendant sa jeunesse, l'hypocrisie et l'ambition, sans doute, lui avoient donné quelques simulacres de vertus. Les Allemands, trompés par ces faux dehors, et le trouvant d'autant plus parfait qu'ils le comparoient à son père, crurent avoir trouvé en lui le sauveur et le régénérateur de l'empire. Mais il changea de mœurs en montant sur le trône; depuis ce moment jusqu'à sa mort il fut toujours inférieu à lui-même, ou plutôt à son masque. Songeant bien plus à ravir, à amasser des

trésors qu'à rendre la justice, chaque jour le vit plus cruel et plus avare.

Les premières querelles de Henri IV avec le saint siége avaient eu pour objet *l'investiture* des ecclésiastiques : on appelle ainsi le droit d'investir quelqu'un d'un fief ; mais ces querelles avaient bientôt changé de nature. Le pape avait ensuite porté plus haut encore ses prétentions criminelles, et s'étoit arrogé un droit qui n'appartient qu'à la nation même, celui d'établir et de déposer ses chefs. Il est vrai que, comme le remarque un historien chez qui les vérités sont rares, le pape avait autant droit de se déclarer le souverain des empereurs, que les empereurs avaient celui de se déclarer souverains de l'Allemagne et de l'Italie.

Comme Henri V se montra dès les commencemens très-respectueux et très-soumis envers l'évêque ultramontain, il lui donna l'idée de réveiller la question des investitures. Ce n'était qu'une question de mots ; tout se réduisait à savoir si le prince qui donnoit à l'évêque la crosse et l'anneau, les lui donnoit comme symbole de la puissance spirituelle, ou de l'autorité temporelle. Mais cette question de mots causa à l'Empire et à toute l'Europe un siècle entier de troubles, de schismes et de guerres. Henri qui, à l'exemple de ses

prédécesseurs, s'était arrogé tous les droits du peuple, et qui en conséquence nommoit les évêques, voulut toujours leur donner la crosse et l'anneau. Vives disputes de part et d'autre, ambassades sur ambassades; conciles tenus par le pape, assemblées convoquées par l'empereur, réfutations et répliques, menaces de guerre et enfin la guerre même. Voilà à quoi aboutirent toutes les subtilités des deux opiniâtres rivaux. Henri se met en route avec l'armée la plus nombreuse qu'on eût vu depuis long-temps en Germanie. Il passe au fil de l'épée les habitans des villes qui lui refusent le passage et arrive à Rome, n'ayant d'autre intention, disoit il, que de visiter le tombeau des saints apôtres. Le pape ne se laissa pas tromper par cette insigne fourberie, il fit ses conditions. Les envoyés de l'empereur lui ayant dit que Henri renonçait aux investitures, pourvu que les évêques renonçassent à leurs fiefs, Pascal y consentit avec joie; car si par cet accommodement l'empereur gagnoit d'immenses trésors, le pape avait aussi l'espoir de tenir davantage les évêques germains sous sa dépendance. Le traité fut fait et signé: Henri en entrant dans Rome le jura sur l'évangile, sans restriction. Mais Pascal, au moment où il allait couronner l'empereur,

lui ayant demandé s'il persistait toujours dans la même résolution, Henri, fourbe jusqu'aux pieds de l'autel, répondit qu'il fallait savoir si les évêques y consentaient. Les prélats allemands qui l'accompagnaient, et qui d'ailleurs avaient le mot, n'eurent garde de consentir au traité ; ils protestèrent hautement. Le pape continua la messe, la colère dans le cœur, et ne voulut point couronner Henri. Celui-ci ordonna à ses gardes d'arrêter Pascal et tous les prélats italiens. Il y eut un combat sanglant dans l'église. Les impériaux frappèrent à droite et à gauche sur le peuple. Un grand nombre périt par l'épée : Beaucoup d'autres furent étouffés aux portes en tâchant de s'enfuir pêle-mêle; plusieurs même de ceux qui, le matin, étaient allés chercher l'empereur, en triomphe, avec des palmes et des branches de laurier, furent tués avec ces lauriers et ces palmes à la main ; d'autres furent mis aux fers : toute la ville fut bientôt sous les armes. Jusqu'au lendemain, ce ne fut que combats partiels et qu'escarmouches : les impériaux l'emportèrent par leur nombre et par leur cruauté. Le sang coulait en ruisseaux dans les rues, et les eaux du Tibre en furent teintes. Henri, que n'allais-tu le boire ! Mais son palais féroce n'eût point été désaltéré. Il

ordonne à ses troupes, campées hors de la ville, d'y entrer. Ses soldats qui avaient combattu dans Rome, étaient las du carnage, lui, ne l'était point encore. Les Italiens vinrent les attendre à la tête du pont; ils se défendirent avec un courage au-dessus de tout éloge. Les corps morts dont le pont était chargé, formèrent une barrière qui arrêta les Germains. Ils retournèrent dans la campagne, qu'ils ravagèrent.

Le pape fut très-maltraité dans sa prison, et se vit obligé de souscrire aux conditions de l'empereur; il y souscrivit de nouveau quand il fut en liberté, et couronna Henri.

La nouvelle des horreurs qu'on venoit de commettre à Rome, fit frémir l'Allemagne; elle était outre cela irritée de la guerre malheureuse où Henri l'avait inutilement l'engagée contre la Hongrie, avant son départ. Sans doute Coloman, roi de Hongrie, méritait la haine de tous les hommes. Il était roi; son ame était aussi difforme que son corps: bègue, louche et borgne, à peine fait pour être moine, comme son père l'avait bien senti, il était hypocrite, faux et fier, il ne connaissait ni amitié, ni reconnaissance; le soupçon veilloit toujours dans son cœur. Craignant d'être détrôné par ses deux neveux, il voulut les faire

assassiner; le coup ayant manqué, il ordonna de leur crever les yeux. Ces deux malheureuses victimes du tyran soupçonneux s'étoient jetées entre les bras de l'empereur, qui crut avoir une belle occasion d'envahir la Hongrie; mais il fut battu.

Les seigneurs encouragés par cette défaite, se coalisèrent, et levèrent des troupes. Henri revint, les poursuivit, confisqua leurs biens, prit leurs châteaux; il couroit avec rage pour les chercher de province en province, portant par tout le fer et le feu, et ne s'arrêtant dans les villes et dans les bourgs, qu'autant de temps qu'il fallait pour les piller et pour réduire les maisons en cendre; heureusement qu'il finit par convoquer une diète qui pacifia tout. Il en avoit assemblé une d'abord à Mayence, mais il ne s'y rendit presque personne; tout le monde craignoit sa perfidie. Il s'adoucit ensuite, et vit que le premier mérite de quiconque commande est de se faire aimer.

Les affaires avoient pris une nouvelle face en Italie. Pascal II avait rompu son traité et excommunié Henri. Celui-ci voulut faire lever l'excommunication à main armée. Pendant le voyage Pascal mourut. Gélase lui succéda sur la chaire de Pierre, et dans ses prétentions; il renouvela l'excommunication déjà

lancée, se sauva en France, où il mourut, et où les cardinaux qui l'accompagnaient, choisirent Calixte II à sa place. Celui-ci entra en négociation avec Henri, le convainquit de mauvaise foi, en lui prouvant qu'il nioit des choses qu'il avait écrites de sa propre main, le poursuivit au milieu de ses subterfuges. Tout paroissait arrangé: Henri dit encore qu'il fallait qu'il en conférât avec ses évêques. Calixte, sans ménagement, l'excommunia de nouveau. Les troubles recommençaient en Allemagne; il fallut bien s'accommoder: on convint que l'empereur donnerait aux évêques, non un anneau et une crosse, mais un bâton, signe d'autorité temporelle.

Quoique les troubles de Germanie dussent empêcher Henri de se mêler d'affaires étrangères, il prit parti pour le roi d'Angleterre contre le roi de France: il fut obligé de se retirer, et mourut bientôt de la peste. C'est peut être la première fois que la peste ait rendu service au genre humain.

LOTHAIRE II,

Empereur, mort en 1137.

Les rois ne se contentent pas de régner pendant leur vie, ils veulent encore être rois après leur mort. N'avons-nous pas vu mille fois en France de ces testamens orgueilleux, où un roi poussière prétendait que sa tyrannie survécût à lui-même. Henri V en mourant ordonna de nommer empereur l'un de ses deux neveux. Les états s'assemblèrent, ils furent plus nombreux que jamais, en noblesse et en clergé. Un historien porte à soixante mille hommes le nombre de ceux qui vinrent y prendre place. Les malheurs des deux derniers règnes engageaient tous les nobles à mettre la main au timon ; ils se croyaient seuls faits pour le gouverner. Ce nombre excessif les obligea de choisir dix d'entre eux, à qui ils donnèrent plein pouvoir pour élire un roi.

Le comité sentit qu'il fallait mettre fin à ce gouvernement despotique, ainsi qu'à cette succession héréditaire qui faisait la plus grande force du pouvoir royal, et qui privait les nobles du *droit* d'élire et d'être élus. Il choisit donc Lothaire : on crut qu'il haïrait la tyrannie, parce qu'il en avait été plusieurs

fois la victime. Les deux derniers Henris l'avaient dépouillé de son duché de Saxe ; Henri V l'avait même fait mettre en prison au moment où il venait implorer ses bontés.

Mais Lothaire fut roi tout comme un autre. A peine élu, il voulut dépouiller à son tour les deux neveux de Henri, sous prétexte qu'ils s'étaient opposés à son élection ; et sur-le-champ, voilà l'empire replongé dans la guerre civile, par l'ambition, la vengeance et la cupidité de ce monstre. Il s'était déjà emparé de l'Alsace, qu'il avait volée sans peine à Frédéric ; c'est le nom de l'un des neveux. Mais Conrad, l'autre neveu, ne se laissa pas ainsi dépouiller. Il vint attaquer l'empereur, déconcerta toutes ses entreprises, se forma un parti qui le nomma roi, de là passa en Italie, pour s'y faire couronner, et laissa à Frédéric le soin de tenir tête à Lothaire en Allemagne.

Conrad vint à bout de son dessein : la nature, dit un moine, semblait l'avoir formé à plaisir pour porter une couronne. Pour ceux qui savent ce que c'est que l'animal roi, c'est tout dire ; aussi les Italiens ne tardèrent pas à s'en lasser, ils firent la paix avec Lothaire, et se soumirent à lui.

Le pape Innocent II vient en Allemagne : Lothaire s'avilit jusqu'à tenir l'étrier du prêtre,

lorsqu'il montait à cheval, et à marcher à pied en tenant d'une main sa haquenée par la bride, et de l'autre en écartant le peuple avec un bâton. Il avait son but; il voulait être couronné, et encore plus, recouvrer les investitures telles qu'on les donnait avant son prédécesseur. Le pape plus sage y avait consenti; il jugeait qu'après tout, une crosse n'étoit qu'un bâton; mais un saint trouva la chose bien différente, il s'y opposa avec toute la chaleur d'un inspiré: Lothaire céda; ce saint est le prédicateur des croisades, le fanatique Bernard.

Le parti de Frédéric et de Conrad ne faisait plus de progrès, ainsi il déclinait. Lothaire profita de ce moment pour citer à une diète leurs adhérens, qu'il fit dépouiller de leurs biens. Il alla ensuite raser les châteaux de Frédéric.

L'assassinat d'un seigneur Danois commis par le fils de Nicolas roi de Dannemarck, et le parjure de ce même roi qui avait promis avec serment d'exiler à jamais son fils, fit passer toute l'autorité à Eric, frère du seigneur assassiné: Eric demanda du secours à l'Italie; l'empereur trouva l'occasion assez belle pour se mêler des affaires du Dannemarck. Depuis long-temps il voulait rendre ce

royaume dépendant de l'empire; et pour exécuter ce projet il résolut d'affoiblir les deux partis, en les embrassant tour-à-tour. En effet après avoir pris d'abord la défense d'Eric, tout à coup il fit alliance avec Nicolas, et créa chevalier de l'empire, son fils l'assassin Magnus.

Nicolas comprit bien où tout ce manége tendait: en dépit de l'alliance, il tomba sur l'arrière-garde de Lothaire et en fit un grand carnage. L'empereur sans hésiter, sans rougir, revint au parti d'Eric. Voyant qu'il ne serait pas d'humeur à lui faire hommage, il ne lui laissa que peu de troupes, et revint en germanie se reconcilier avec Conrad et Frédéric: il leur rendit tous leurs biens, mais il ne paraît pas qu'il ait rendu ceux de leurs partisans.

Il passa aussitôt en Italie; le pape l'y appelait, et réclamait son appui contre Roger roi de Sicile. Lothaire marcha avec une armée formidable; vendit chèrement sa protection à toutes les villes qui en eurent besoin; prit, pilla, rasa beaucoup d'autres, passa au fil de l'épée une foule de braves guerriers, qu'il nommait brigands, se fit donner toutes les conquêtes que les Pisans avaient faites sur Roger; en même temps il tombe malade, et meurt.

Voici comment cet hypocrite employait sa journée: tous les matins, il entendait trois messes, une pour les morts, une pour l'armée, et enfin celle du jour. Ensuite il lavait les pieds des veuves et orphelins, honneur qui leur faisait grand bien ainsi qu'à l'état. Il leur distribuait lui-même à boire et à manger, puis il écoutait les plaintes des églises, les affaires de l'empire étaient la dernière chose dont il s'occupait.

CONRAD III,

Vingt-deuxième Empereur mort en 1152.

Deux rivaux se mirent sur les rangs, et briguèrent l'honneur de régner, comme si c'en était un. On voyait d'un côté, Henri, le superbe duc de Bavière, homme altier, farouche, inhumain. Ses richesses immenses, la recommandation de l'empereur défunt dont il était le gendre, lui promettaient de nombreux suffrages. De l'autre était ce Conrad qui avait déplu aux Italiens, et qui depuis surtout qu'il était déchu de la couronne, affectait des manières affables et populaires; il caressait pour dévorer.

L'Allemagne attendait le jugement de la diète convoquée à Mayence, mais Conrad

avec ses partisans prévint l'ouverture de la diète; ils s'assemblèrent à Coblentz. Depuis l'origine de l'empire c'est le lieu où se sont constamment réunis ceux qui ont voulu tramer contre les droits sacrés des peuples. Pas un représentant du tiers-état n'y fut admis, Conrad fut élu; ce choix illégal et attentatoire à la majesté de la nation, irrita le plus grand nombre des seigneurs. Mais Conrad avec sa fausse popularité, sa feinte douceur, captiva cette tourbe d'hommes que le regard d'un roi rend heureux; il attira à lui Henri même, lui fit mille belles promesses et n'en tint pas une.

Henri vit qu'il était dupe: il quitte la cour la rage dans le cœur, léve une armée; et marche contre l'empereur. Celui ci dans une diète le fait déclarer ennemi de l'empire, et après avoir coloré son ambitieuse entreprise du prétexte du bien public, il confisqua les biens du duc. Henri qui avait toute la hauteur de l'orgueil, mais qui n'avait point de grandeur d'ame, mourut de chagrin, lorsqu'il était sur le point d'y rentrer à main armée, car l'empereur lui avait déjà demandé la paix. Il laissait un fils en bas âge, nommé Henri-le-Lion; Welf, ou Guelphe, oncle de cet enfant, prit en main ses intérêts, non point

par amitié pour son neveu, mais parce que le roi de Sicile voulant être tranquille en Italie, lui promit mille marcs d'argent par année, tant qu'il ferait la guerre à l'empereur, et lui envoya des troupes. La guerre civile s'éleva de tous côtés, dans la Saxe, en Bavière, en Lorraine : la masse du peuple fut assez simple pour prendre parti en faveur de l'usurpateur.

Guelphe se vit assiégé dans la ville de Weinsberg, il résolut de faire une sortie, et donna pour mot de ralliement à ses soldats son nom même. Frédéric frère de Conrad, et qui commandait les Impériaux, avait donné aux siens celui de Hiegibelin, nom du village où il avait été élevé. Depuis, ces deux mots firent, pendant des siècles, couler des torrens de sang, sur-tout en Italie, parce qu'on donna le nom de Gibelin à tout partisan de l'empereur, et celui de Guelphe à ses ennemis. Les assiégés furent malheureux, ils se retirèrent en désordre après avoir perdu beaucoup de monde ; bientôt Guelphe fut obligé de capituler, Conrad lui permit de sortir de la ville avec tous ses gens. Mais on connoissait Conrad ; cette permission ne présageait rien que de funeste. Comment, en examinant sa vie passée, pouvait-on croire

à une parole aussi vague? les femmes eurent recours à un moyen sublime, elle demandèrent à sortir les premières et à emporter ce qu'elles avaient de plus précieux. L'empereur leur donna un sauf conduit, et alors, ô spectacle digne du ciel même, spectacle que n'offrit jamais aucun peuple de l'antiquité ! on vit ces femmes portant sur leurs épaules leurs maris, et pliant sous ce noble fardeau. L'empereur qui voyait ses plus grands ennemis échapper sous ses yeux à sa vengence, frémit en lui-même, et versa des larmes de rage qu'on prit pour des pleurs d'admiration et de sensibilité. Ses infâmes généraux, ses courtisans féroces, tous ces hommes à cœur de rocher voulaient qu'il suivît son premier projet, qu'il se vengeât. Cette ruse, selon eux, était une nouvelle insulte: mais Conrad lui-même n'osa se couvrir d'un tel opprobre; et généreux malgré son cœur, il leur permit à tous de rentrer dans leurs foyers.

Dans ce même tems le pape Eugène III écrivit à tous les princes de la chrétienté des lettres circulaires, où il se lamentait beaucoup de ce que les chrétiens allaient être chassés de la Palestine, où ils avaient été voler aux Turcs des terres et un royaume. Rodolphe, moine enthousiaste, sans avoir reçu de mission

du pape ni des évêques, ne suit que son délire, prêche la croisade contre les ennemis du christianisme ; il assure au nom de Dieu qu'il faut avant que d'aller dans les terres lointaines, égorger ceux qui sont voisins : sur-le-champ, on égorge les juifs répandus dans l'empire. Conrad n'arrête point le massacre, ne punit point le scélérat prédicant ; les juifs fuyaient : il savait qu'il pourrait leur vendre à haut prix la liberté de rentrer.

Bernard trouvait fort bon qu'on allât égorger les infidèles sur le tombeau du Christ, mais il eut horreur de la persécution des juifs ; il tonna contre Rodolphe, qui en fut quitte néanmoins pour se renfermer dans un cloître ; et il engagea en même temps Conrad à partir pour la terre sainte.

O scélérat ! est-ce le bonheur de l'Allemagne que tu vas chercher dans ces contrées ? pourquoi traîner avec toi cette foule d'hommes que la fatigue et la guerre moissonneront ? Tu veux délivrer les chrétiens ; mais qu'allaient-ils faire dans ces climats ? L'ambition les y poussa ; l'ambition te conduit sur leurs traces. Oui, tous ces princes européens qui ont fondé l'empire de Jérusalem, qui se sont apitoyés sur le malheur de leurs frères, sur la profanation des lieux saints, étaient agités d'une autre frénésie

frénésie; ils voulaient occuper des vassaux turbulens, se débarrasser d'une population dont ils avaient tout à craindre: et sous le masque de la dévotion, scélérat, tu caches les mêmes desseins!

Pour gouverner en son absence, Conrad fixa son conseil à Rotweils; et ce tribunal ambulant par sa nature, qui était d'abord obligé de parcourir toutes les provinces, et de se transporter suivant le besoin des justiciables, trompa ainsi l'attente des peuples. On fut obligé de se déplacer à grands frais, de quitter sa famille, ses affaires, et de venir du bout de l'Allemagne, chercher la justice qui, dans tout état bien réglé, devrait venir d'elle-même au devant des hommes. Ce seul changement coûta des peines incalculables, et la mort même aux épouses et à leurs époux voyageurs; il ruina mille familles. Les historiens n'y ont pas seulement songé; ils avaient assez à faire de louer la croisade.

Henri-le-Lion prévint le départ de l'empereur, et accourut pour lui redemander le duché de Bavière. Si le duc mon père, dit-il, a mérité de perdre ce duché, il est injuste d'étendre la punition de cette faute sur son fils; et l'empereur n'a pu disposer de la Bavière à mon préjudice. Celui-ci en effet n'avait

rien à répondre à un discours si ferme et si sage ; la chose était évidente. Il prétendit pourtant qu'il fallait du temps pour examiner cette affaire, en renvoya la décision après le retour de la croisade ; et le jeune Henri resta dépouillé.

L'armée qui partit pour la terre sainte était composée de soixante et dix mille chevaux, et d'autant d'infanterie. Le luxe et la magnificence accompagnoient partout l'empereur ; il emportait en Asie le fruit des sueurs de vingt années de travail des malheureux Allemands. Son camp paroissait une grande et superbe ville, composée de riches tentes de toutes sortes de couleurs ; au dessous brilloient l'or et l'argent ; les tables étaient servies avec une insolente prodigalité. Ce n'était que fêtes et rejouissances, tandis qu'en Allemagne on éprouvait presque toutes les horreurs de la famine. En passant, et pour se défrayer sans doute, Conrad exigea un tribut des Hongrois : c'est-à dire qu'il les vola à main armée. Pouvait-on mieux commencer une guerre de brigands ?

A l'embouchure du fleuve Mélas un orage épouvantable déchira, renversa les tentes, fit déborder le fleuve, chassa les eaux de la mer dans le camp ; hommes, animaux, meubles,

tout était entraîné par la tempête ; les fantassins étaient obligés de s'attacher à la queue des chevaux montés par deux ou trois cavaliers, et de les suivre en courant. Un grand nombre y périt. Manuel Comnène, empereur de Constantinople, était beau frère de Conrad, mais il était traître comme un roi; il fit tomber les Allemands dans des embuscades, leur donna de mauvais guides, avertit les Turcs de leur route. La guerre, les naufrages firent périr cent trente neuf mille hommes : l'empereur revint avec beaucoup de peine et presque seul. Tout l'empire fut dans la consternation ; l'on ne vit jamais tant de veuves et tant d'orphelins : il n'y eut point de famille qui ne pleurât ses biens, ses enfans ou ses chefs. L'empereur ne pleura point; Le destin souvent aveugle l'avait épargné, et il se voyait débarrassé de ses turbulens seigneurs. L'état était épuisé; il ordonna néanmoins des taxes considérables pour payer ses dettes et les frais de son retour.

Si un roi était corrigible, les malheurs de Conrad auraient dû le corriger, mais se trouvant plus à son aise par le désastre universel, il en devint plus insolent. Henri-le-Lion vint le sommer de tenir sa parole. Conrad daigna à peine lui répondre. Henri et Con-

rad, sans pitié pour la situation de l'empire, levèrent des troupes, firent en divers lieux de grands dégâts jusqu'à l'approche de l'hyver. Mais la mort de Conrad arrêta la guerre, ainsi que les projets qu'il formait contre Roger. Ce monstre dépopulateur voulait porter en Sicile une autre croisade.

FRÉDÉRIC Ier, dit BARBEROUSSE,

vingt-troisième empereur, mort en 1190.

La nature a distingué par des marques frappantes et des signes repoussans les animaux féroces et carnassiers. Une couleur triste et sombre, une bigarurre dure et heurtée fait connoître au loin les lions, les léopards, les tigres et jusqu'au vil frelon : elle eût bien dû charger aussi de traits hideux l'animal-Roi, et certes, elle l'eût fait, si les rois étaient dans la nature. Frédéric, qui même sans régner eût été un homme affreux, portait sur sa figure l'empreinte de son caractère : œil féroce, nez épaté, barbe rousse ; c'était un de ces hommes, dont rien ne peut abattre l'audace ; il n'imaginait pas qu'on pût refuser de lui obéir, et il croyait ne voir que des sujets partout où il voyait des hommes. Voilà le portrait qu'en fait l'historien qui l'admire.

C'était le neveu de Conrad ; et le système de l'hérédité triompha encor dans cette occasion. Mais les seigneurs, qui apparemment eurent aussitôt honte de leur foiblesse, lui firent dire par les évêques après le couronnement, qu'il songeât bien qu'il ne tenait point la couronne du droit de succession, mais des suffrages *des seigneurs* : l'essentiel pour lui était de la tenir, n'importe comment.

Son règne commença par une double trahison. Deux concurrens se disputaient, les armes à la main, le trône de Dannemarck, Canut se réfugie auprès de Frédéric qui lui assure la conquête de *ses* provinces, mais qui en même temps écrit au rival de Canut, à Suenon, dont il avait été jadis l'ami, et le prie de venir le joindre à Mersbourg pour affaires importantes.

Suenon vint et fut reçu en ami, mais bientôt il vit que l'empereur ne l'avait fait venir que pour être maître de sa personne et pour lui dicter des loix. Elles n'étaient point favorables à Canut, qui perdait toujours la couronne, elles ne l'étaient qu'à Frédéric, qui exigea que le Dannemarck relevât de l'empire, et que Suenon lui en fît hommage. Celui-ci, pour conserver sa liberté et sa vie, qui étaient entre les mains de Frédéric, fut

obligé de se soumettre. Frédéric appelait cela faire valoir ses droits.

Pour les faire valoir encor mieux en Hongrie, il propose aux seigneurs allemands d'y porter la guerre, afin, disait-il, de détruire l'esprit républicain qui régnait parmi les Hongrois, et d'y établir une véritable monarchie. Les Allemands, alors plus prudens que ceux d'aujourd'hui, comprirent qu'en allant établir ailleurs le despotisme, ils le doubleraient chez eux, et refusèrent.

Lorsque nous voyons aujourd'hui la Russie, la Prusse et l'Autriche se coaliser pour déchirer en de nouveaux lambeaux la malheureuse Pologne ; lorsque nous les entendons dire dans leurs manifestes qu'elle a besoin d'être ainsi saignée et mutilée pour diminuer la violence de sa fièvre républicaine ; lorsque par la trahison d'un scélérat français, les Belges sont replacés sous leur premier joug ; lorsque la France enfin, la France qui ne veut que la liberté et le bonheur du genre humain, se voit assiégée, investie par quatre cent mille brigands de toutes nations, on ne conçoit rien à l'aveuglement des peuples. L'Europe est-elle donc aujourd'hui moins éclairée qu'au douzième siècle ! Prussiens, Anglais, Hollandais, Allemands, Espagnols, quand ou-

vrirez-vous donc les yeux ! quoi ! ne voyez-vous pas que chaque conquête faite sur vos voisins est un anneau de plus ajouté à votre servitude ; que vos tyrans, après s'être servis de vous pour écraser les autres peuples, se serviront d'eux pour vous écraser à votre tour ?

N'ayant pu réussir de ce côté, Frédéric se tourne d'un autre, toujours pour attaquer la liberté. L'Italie avait fait des progrès dans la politique, et dans l'indépendance. Les Peuples se choisissaient des consuls annuels qui ne ressemblaient en rien à un monarque. Les artisans, ceux que la noblesse et la bourgeoisie appellent la lie du peuple, étaient souvent promus aux places, qui n'en étaient que mieux remplies. Frédéric, qui croyait que l'Italie lui appartenait, réveilla l'antique jalousie de l'Allemagne contre l'Italie, et engagea ainsi ses Allemands à marcher contre elle : partout il pilla, démantela, brûla. La ville de Tortone oppose une grande résistance ; le scélérat lui fait la guerre en brigand, employe pour se venger d'elle les crimes les plus infâmes que peut inventer un esprit de la trempe du sien, jette dans les fontaines des cadavres d'hommes et d'animaux, du soufre et de la poix brûlante. Les malheureux habitans vont le vendredi

saint implorer sa pieuse commisération. Mais les princes ont-ils quelque pitié ! cet homme qui faisait le dévot, ne daigna ni les regarder, ni les entendre ; il voulait absolument prendre leur ville de force, pour l'abandonner au pillage, et la brûler. il livra ensuite au pape, Arnaud de Bresse. Ce citoyen, pénétré des droits d'un homme libre et d'une nation souveraine, avait montré au peuple combien il était absurde d'obéir à un tyran mitré, ouvrage des seuls cardinaux. Le pape féroce fit brûler publiquement ce vénérable patriote, et jeter ses cendres dans le Tibre, de peur que l'on n'honorât ses reliques comme celles d'un martyr. Quel homme en effet mourut jamais pour une plus belle cause ? Si l'on avait à choisir d'être, le pape, Frédéric, ou ce généreux Arnaud, quelle ame assez atroce pour balancer ?

Comme Frédéric voulait être couronné empereur, il ny eut point de bassesses auxquelles il ne se résolut. Il baisa les pieds du pape, lui tint l'étrier, et crut se disculper suffisamment, en se plaçant d'abord au côté droit du cheval, en affectant beaucoup de maladresse, et en disant qu'il n'avait de la vie fait un pareil métier.

Les Romains instruits de son approche,

lui offrirent la couronne en lui prescrivant des conditions. Mais l'impudent empereur leur répondit: vous êtes à moi, je suis votre maître; et quant aux sermens que vous me demandez, ce n'est pas aux sujets à faire la loi aux souverains. Les Romains après cette réponse s'attendirent à être mal-traités, et ils le furent.

Bientôt il marche contre les Milanais, qu'il regardait comme les plus séditieux. Sur la route, il tient une assemblée à Roncals: là il y eut un trafic des droits du peuple entre les nobles, les prêtres et l'empereur; là on ne connut d'autres droits que les régaliens et les seigneuriaux. La liberté des villes fut anéantie, on défendit aux particuliers de s'assembler, aux citoyens de faire des loix, de prétendre répartir entre eux des impôts. L'empereur fut tout et le peuple rien. Aussi à la fin de cette diète, une dispute s'étant élevée entre deux jurisconsultes, Martin prétendant que les *sujets* avaient seuls la propriété de leurs biens, et Bulgare soutenant au contraire que l'empereur était maître de tous les biens de ses *sujets*, Frédéric comme de raison fêta beaucoup celui-ci, et lui fit présent de son cheval: il ne manquait plus, pour completter l'outrage, que de

punir Martin. Je suis étonné qu'il ne l'ait pas fait.

Il ne respirait que vengeance contre les Milanais. Ceux ci connaissant toute la férocité du tyran, tâchèrent trois fois d'en purger la terre par un meurtre, et trois fois eurent le tort de ne pas réussir. Frédéric s'empara de la ville de Créme et la livra au pillage. Les premiers qui y entrèrent se saisirent de ce qu'il y avait de plus précieux ; les autres ne trouvant plus rien qui puisse assouvir leur rapacité, veulent du moins satisfaire leur fureur, mettent le feu à la ville et la détruisent de fond en comble. Un sort plus cruel encore attendait Milan. Frédéric s'en rendit maître, la pilla, en fit ensuite sortir tous les habitans: on vit pendant long-temps de malheureux citoyens qui ne pouvaient s'arracher de leur patrie, errer autour d'elle, implorer à genoux la grâce d'y être reçus, chercher à y rentrer, même en bravant la mort, pleurer de désespoir, et mourir à la fois de douleur, de fatigue et de disette. Ce spectacle affreux était une jouissance délicieuse pour le barbare cœur de Frédéric. Il voulut se venger même des êtres inanimés ; il fit démolir sous ses yeux les murailles, les portes, les bains, les arcs de triomphe, les amphithéâtres, et

les plus beaux édifices; il laissa quelques tours, mais à regret, et après avoir fait d'inutiles efforts pour les détruire. Aussi-tôt il fit labourer la terre en croix, et y sema du sel : ame féroce ! ces excès de rage montrent assez ton impuissance. Va, l'on ne détruit pas les principes par de telles atrocités, on leur donne au contraire une nouvelle force, on les sème sur une plus grande surface; et je crains bien plus pour le malheur du monde un hypocrite doucereux, qu'un tyran barbare. Les anti-papes que tu soutiens, les prétentions que tu as formées périront, mais la liberté peut renaître du milieu des cendres enflammées et des flots de sang qui inondent ces belles campagnes.

Après cette cruelle expédition, Frédéric retourne dans ses états : à l'occasion des troubles de l'église, il indique une diète à Metz, et invite Waldemar, roi de Dannemarck, à s'y rendre. Celui-ci arrive. L'empereur lui demanda avec arrogance, pourquoi il avait tant tardé à lui faire hommage; le ministre de Waldemar répondit que de tels discours auraient dû au moins être tenus avant de l'engager par de belles paroles à sortir de ses états. Et quelles paroles ai-je données? dit l'impudent empereur. Quelles paroles! reprit Absa-

lon ; ce sont des lettres signées de votre main. L'empereur fut d'autant plus furieux qu'il n'avait rien à répondre. Waldemar s'étant livré à son ennemi, est obligé de prêter le serment entre ses mains. Et Frédéric, après avoir ainsi extorqué deux fois l'hommage, crut avoir acquis de véritables droits sur le Danne-marck ; il les revendiqua dans la suite.

Mais il voulut se venger des refus de Waldemar, et il viola bientôt toutes les loix de l'hospitalité. Waldemar se plaignit de ce que personne ne voulait lui vendre de fourrages. Un maréchal des logis reçoit de l'empereur l'ordre de reconduire les Danois dans un village ; là il leur montre du foin et leur dit de s'en emparer. Les Danois, qui avaient défense de rien prendre par force, voulurent entrer en marché, et aussi-tôt ils se virent assaillis d'une grêle de traits. Attaqués, ils se défendent, mettent les villageois en fuite. Waldemar va se plaindre à l'empereur de cette perfide aggression. Pourquoi, dit l'empereur, acheter ce qui ne coûte que la peine de le prendre ? on voit qu'il n'avait pas oublié la décision de Bulgare. Mais Waldemar n'était pas si avancé, ce roi prétendait n'être pas un voleur.

Victor l'anti-pape mourut, et Frédéric fit

élever Paschal III à sa place : les Veronais ne voulurent pas le reconnaître, et Frédéric courut ravager leur territoire, détruisit tous les bourgs et tous les châteaux pour un prêtre. Ce n'était qu'un prétexte: il voulait faire trembler toute l'Italie, et en exiger de fortes contributions. Par-tout il doubla, tripla les impôts, les fit percevoir avec la dureté la plus arrogante et la plus vexatoire. On outrageait, on frappait, on mettait en prison et on déchirait par mille tortures les artisans, les meûniers, les pêcheurs, enfin tous les pauvres qui n'étaient pas en état de payer. Outre cela il rançonnait les villes; si elles voulaient marchander avec ce bourreau, il parlait de fer, de flammes, de tout mettre à feu et à sang. Non content de cet or et de ces tourmens, il pilla les églises, parce qu'il savait que c'était un nouveau moyen de supplicier les superstitieux habitans de l'Italie.

Alors une ligue se forma secretement contre lui: il le sut. Mais pour avoir plus de victimes, il aima mieux la laisser s'accroître. Les Romains se joignirent aux Crémonais et aux Milanais. Ces peuples deshonoraient la cause de la liberté en y mêlant celle du pape; et sans ce mélange impur la liberté triomphoit: le ciel lui même avait presque détruit

l'armée du tyran. Les maladies y avaient fait de grands ravages; il se trouvait bloqué, et allait tomber sous la main vengeresse des peuples, lorsqu'un moine, un chartreux l'engagea à se remettre à la discrétion du pape; l'empereur le promit, eut le moyen de s'échapper; mais aussi-tôt il oublia sa promesse, et fut excommunié. De l'Allemagne où il s'enfuit, il fait demander la paix au Pape Alexandre, pour gagner du temps, et reparaît en Italie avec de nouveaux soldats arrachés à l'agriculture et à leurs foyers; on le suit à la trace du sang. Il menace les Alexandrins, si on lui oppose de la résistance, de détruire tout de fond en comble, de massacrer tout ce qui a vie, jusqu'à l'enfant dans le sein de sa mère, et il l'eût fait s'il n'eût été battu plusieurs fois par les armées de la liberté: force lui fût donc de songer à la paix. Ce fut encore au pape qu'il s'adressa: un roi et un homme libre ne peuvent s'entendre; ils ont une ame et un langage tout différent; mais un roi et un prêtre s'entendent aisément pour le malheur des peuples. Il alla donc baiser les pieds d'Alexandre, qui lui marcha fièrement sur la tête. Ce vil empereur aima mieux s'humilier sous la sandale d'un prêtre, que devant la souveraineté des peuples.

Pendant que l'Italie étoit en feu, de grands troubles avaient agité la Bohême. Ladislas, qui en était le roi, ne se mêlait point d'affaires; c'était le cas de lui dire comme cette femme à Philippe : cesse donc d'être roi. Mais Vogislas, son cousin germain, s'en mêlait pour lui, et elles n'en allaient pas mieux. Il gouvernait avec un pouvoir absolu, commettait mille exactions, qui révoltèrent les seigneurs. Il eut l'impolitique de poursuivre et de faire emprisonner le ministre son prédécesseur. Alors on fit dire à Ladislas qu'il eût à abdiquer la couronne, ou à chasser son favori. Mais le roi ne voulait ni l'un ni l'autre. L'empereur, au lieu de laisser les Bohèmiens arranger eux-mêmes leurs affaires, voulut faire le maître hors de ses états, et ordonna de relâcher le prisonnier. Ladislas n'osa refuser. L'empereur lui prescrivit encore de chasser Vogislas; il fallut bien obéir, car Frédéric approchoit avec une puissante armée; et profitant de ses avantages, il ne laissa à Lodislas que les honneurs du trône, donna à sa créature Sobieslas, tout le pouvoir avec la régence. Pourquoi un autre roi, ou plutôt pourquoi les Allemands eux-mêmes ne rendaient-ils pas un pareil service à l'Allemagne?

L'Empire saignait encore de la plaie que

les croisades lui avaient faites ; les guerres nombreuses et absurdes de Frédéric ne lui avaient pas donné le temps de se cicatriser. Eh bien ! ce monstre ne craignit pas de marcher lui-même à une nouvelle croisade : il est vrai que cette entreprise l'obligea de réparer une injustice. Henri-le-Lion n'avait pas voulu prendre part à l'asservissement de l'Italie, et Frédéric, pour le punir, lui avait ôté tous ses biens ; craignant que Henri ne se vengeât pendant son absence, il les lui rendit, et aussi-tôt il imposa une taxe sur tous les fonds de terre, rentes ou meubles de ceux qui ne se croisaient pas : elle était du dixième de toutes les propriétés. Il partit avec ce butin, à la tête de soixante et dix mille hommes, les exposa aux mêmes revers qu'ils avaient éprouvés la dernière fois. La famine se mit dans le camp ; on fut réduit à manger les mulets et les chevaux. Une partie de l'armée, par un mouvement de rage famélique, se jetta sur le camp des Sarrasins pour en emporter des vivres, et tomba toute entière dans une embuscade. Heureusement Frédéric mourut en se baignant dans le Cydnus, et les débris de l'armée revinrent, quoique avec beaucoup de peine, en Allemagne.

HENRI

HENRI VI,

vingt-quatrième empereur, mort en 1197.

Henri VI eut le surnom de sévère, ce qui, dans le dictionnaire de l'adulation, signifie barbare. Et il le fut du vivant de son père, avant de régner, c'est-à-dire, dès qu'il fut sacré roi des Romains; c'était le titre que le pape donnait aux rois d'Allemagne, qui n'étaient pas couronnés empereurs, titre que l'Europe eut la stupidité de confirmer. Entre autres faits, Henri étant chez les Lombards rencontra un domestique du pape qui portait une somme d'argent, il la lui arracha de ses mains royales, et fit couper le nez à ce malheureux, uniquement parce qu'il servait Urbain III, dont Henri n'était point aimé. De tels préludes annonçaient un régne désastreux.

Sa femme Constance était fille de Guillaume-le-Bon, roi de Sicile, qui, bon sans contredit jusqu'à la mort, donna par un testament ses biens, ses états, ses peuples à sa niéce. Malgré les précautions que Guillaume avait prises, le plus grand nombre des Siciliens rejeta le testament et Henri. Tancrède fut nommé roi. Henri marcha en Italie, et se fit

couronner par Célestin III, qui de son autorité suprême lui donne la Sicile pour un tribut; et pour lui faire sentir qu'il serait sous sa dépendance, et comme roi de Sicile, et comme empereur, il prend entre ses pieds la couronne, la pose sur la tête de Henri, qui était à genoux devant lui, et tout aussitôt d'un coup de pied la jette à terre.

Le caractère des ambitieux est de ramper pour dominer: l'empereur avili par le pape, se promit de se venger sur les Siciliens. Il prit et pilla la plupart des villes de la Campanie, de la Pouille, et de la Calabre, et près de cent soixante châteaux, mit le siége devant Naples, et commença par brûler et ravager tous les environs. Mais ses victoires n'eurent point un long effet; la maladie ravagea son camp, et il fut obligé de retourner dans l'Allemagne.

Là au lieu de songer à réparer les malheurs du peuple, les pertes de son armée, par une renonciation formelle à toute conquête, par de bonnes loix et par de l'économie, il fit de nouveaux préparatifs de guerre, il enrichit aux dépens de l'état, des religieux nobles nouvellement créés, sous le nom de chevaliers Teutoniques; ces religieux dignes protégés d'un roi ont été depuis des conquérans; puis il cassa

l'élection d'un nommé Albert à l'évêché de Liége, y plaça une de ses créatures ; et comme Albert se plaignait de cette injustice par toute la France, il lui envoya trois chevaliers et quatre écuyers qui se dirent chassés de la cour. Albert les accueillit comme des compagnons d'infortune, leur fit amitié ; et un jour ces sept hommes se jetèrent sur lui avec des épées et des couteaux, le laissèrent mort et tout couvert de plaies, et se retirèrent dans les états de l'empereur.

Richard Roi d'Angleterre revenait de la croisade, une tempête le jeta entre Venise et Aquilée ; il se trouva engagé dans les terres de Léopold duc d'Autriche son ennemi, qui le retint prisonnier. Henri comme suzerain revendiqua cette proie : avait-il à se plaindre de Richard ? non. Mais il savait que son père avait toujours tiré bon parti des rois de Dannemarck quand il les avoit eus en sa possession ; il voulut profiter d'un si bel exemple, et ne consentit en effet à le relâcher qu'à condition qu'il lui ferait hommage de la couronne d'Angleterre, et qu'il lui paierait cent vingt mille marcs d'argent pour sa rançon.

Mais Jean frère de Richard, qui voulait être roi à sa place, et Philippe Roi de France font à Frédéric des offres plus avantageuses

encore. L'empereur alors retient Richard malgré sa parole donnée, il ose déclarer à la diète de Spire qu'il regarde comme nul l'accord fait avec ce prince. Les seigneurs rougirent de sa mauvaise foi, et le forcèrent à tenir sa parole malgré lui : il se conduisit à-peu-près de même à l'égard du duc de Bohême. Mais laissons tous ces détails qui ne sont rien en comparaison de ce qui suit.

Je ne dirai point qu'ayant promis aux Génois ses alliés de leur rendre quelques villes, il les amusa tant qu'il eut besoin d'eux, et qu'enfin il leur dit : le traité que j'ai fait avec vous suppose une souveraineté que je ne reconnais pas. Prouvez-moi que votre république soit souveraine. Ce fait-ci n'est encore qu'une plaisanterie de roi : mais dès qu'il eut pris Salerne, qui quelque temps auparavant avait retenu Constance prisonnière, il fit souffrir mille indignités aux habitans, rasa leur ville de fond en comble; il assouvit sa rage jusque sur les morts; il déterra le corps du malheureux Tancrède, et lui coupa la tête, emprisonna et dépouilla sa veuve, fit mutiler son fils, et crever les yeux au Baron Margarit et au comte Richard.

Pendant son absence les Siciliens se soulèvent de nouveau; il retourne en Italie, prend

Dessiné et Gravé par N. Randonville

Henri VI, fait attacher Jourdan sur une chaise rouge avec une couronne de cuivre brulant sur la tête et insultoit lui même à ses tourmens

Digitized by Google

Naples, fait exécuter un grand nombre d'habitans, exile ceux-ci, laisse ceux-là pourrir dans les prisons. Le comte Jourdan, à la tête des Siciliens, se fortifie dans l'île Delipan; mais par la trahison d'un scélérat, l'île est livrée à l'empereur, et les malheureux Siciliens périssent dans les tourmens les plus affreux. Jourdan fut attaché nu sur une chaise de fer rouge, on lui mit sur la tête une couronne de cuivre brûlant, où l'on avait pratiqué quatre trous. Pendant qu'on la lui clouait sur la tête, cet exécrable empereur lui criait: pourquoi te plaindre? n'as-tu pas la couronne que tu désires? Jourdan était le dernier rejeton de la famille des rois de Sicile. Constance irritée de la mort de tous ses proches, excita elle-même les Siciliens à la révolte, et empoisonna ce monstre, plus abominable encore que Néron.

PHILIPPE ET OTHON IV,

tous deux empereurs, jusqu'en 1208.

Deux empereurs sont nommés à la fois: l'un est frère de Henri, c'est Philippe; l'autre est neveu du roi d'Angleterre, c'est Othon: quatorze années de guerres et de massacres ne peuvent décider la querelle

entre ces deux rivaux ; ils ne s'entendent que pour une seule chose, pour piller, brûler, ravager. Le pauvre peuple est tour-à-tour victime de l'un et l'autre. Suivant les chances de la guerre, ou le caprice des seigneurs, il change de maître, et ne fait que changer de tyrannie. On croit lire les haines sanguinaires, les combats féroces d'Othon et de Vitellius. l'Allemagne ne respira qu'à la mort de Philippe. Un comte de Witelspach demande à celui ci une recommandation pour le roi de Pologne, et voit écrire devant lui une lettre favorable ; mais aussi-tôt après l'empereur y fait des changemens et des ratures. Le comte savait combien Philippe avait peu de probité, et n'en avait pas plus que lui ; sur la route il ouvre sa lettre, reconnaît la perfidie, retourne, et poignarde le traître.

OTHON IV,

vingt-sixième empereur, jusqu'en 1214.

Après la mort de son rival, Othon, qui nageait dans le sang avec délices, voulait continuer la guerre ; on lui fit remarquer que ce serait aller contre ses intérets : ainsi son plaisir céda à son utilité. Il affecta la popularité et la douceur ; il fit plus, il poussa l'hy-

pocrisie jusqu'à plaindre le sort de Philippe : il se chargea du soin de venger sa mort. Il mit le comte de Witelspach au ban de l'empire, le priva de ses fiefs, de ses dignités ; bientôt il rendit la justice en grand prevôt, et fit pendre arbitrairement tous ceux qu'on accusait d'avoir troublé la paix, sans observer dans ces exécutions terribles ni loix, ni règles, ni formes.

Le pape, qui l'avait toujours favorisé, l'engagea à venir se faire couronner empereur. Othon se hâta d'aller en Italie : tous les peuples, je ne sais pourquoi, étaient ses amis. Cela ne l'empêcha pas de marcher avec une puissante armée. Les tyrans ne s'imaginent point qu'il puisse y avoir de fêtes sans armes, sans soldats : des peuples libres ont encore aujourd'hui ces préjugés odieux ; ils oublient qu'on ne s'arme que contre des ennemis. Pourquoi au milieu des témoignages réciproques de l'union sage, de la joie fraternelle de tous les citoyens, apperçoit-on toujours des instrumens de guerre ? il me semble voir encore ces gentillâtres, au sein de la paix, rendre visite à leurs amis, l'épée au côté.

Ces troupes étaient si nombreuses qu'elles eurent de la peine à trouver des vivres ; elles voulurent en prendre de force : les Romains coururent aux armes et tuèrent mille Alle-

mands. Othon ne fait semblant de rien, il part tranquillement comme pour retourner en Allemagne; tout-à coup il revient sur ses pas, fond sur toutes les villes du pape, et une guerre cruelle s'engage, parce que cet imbécille Claude a voulu faire à Rome une belle parade militaire.

Le pape employe ses deux armes favorites, l'excommunication et l'intrigue. L'excommunication fut suivie de la sentence de déposition prononcée en vertu du pouvoir papal. Ensuite il ranima les cendres encor tiédes du parti ennemi d'Othon, et fit élire par un petit nombre de seigneurs assemblés à Coblentz le jeune Frédéric fils d'Henri VI; il arma Philippe Auguste contre Othon qui fut battu par-tout, et mourut simple particulier, comme il aurait dû toujours vivre pour l'intérêt de deux grands peuples.

FRÉDÉRIC II,

vingt-septième empereur, mort en 1250.

Frédéric nous est réprésenté par les faussaires historiens comme bon et juste: Voici quelques traits de cette bonté et de cette justice. Thibault duc de Lorraine prend les armes contre lui, est battu; rentre en grace, mange long-temps à sa table, et retourne

enfin dans la Lorraine, content d'en être quitte à si bon marché. Mais Frédéric le fait accompagner par une courtisanne, qui s'empare de son cœur, et le tue par un poison. Frédéric croyait ainsi lui avoir rendu justice en le trahissant comme un lâche scélérat. Voici un autre fait de la même noirceur. Henri son fils, qu'il avait fait couronner roi des Romains, engagé par Louis de Bavière, se révolte contre lui. Le jeune roi effrayé des suites de son entreprise demande la grâce de tout son parti. Frédéric assure qu'il pardonne; mais l'année d'après il fait assassiner le duc, et songe si peu à cacher ce crime, qu'il ne poursuit pas même le meurtrier.

Frédéric ajouta à toutes ces horreurs celle des croisades. Il y invite tous les Allemands; mais se rappelant que son ayeul y était mort, il se garde bien d'y aller, et malgré ses promesses et les invitations du pape, il reste long-temps en Europe sous mille prétextes divers. La véritable raison c'est qu'il voulait subjuguer les peuples d'Italie, que sa perfidie et sa mauvaise foi révoltaient contre lui: mais le pape, qui était bien aise de l'éloigner de Rome, et qui avait son intérêt au succès de la croisade, lui fit promettre d'aller en terre sainte sous peine d'excommunication.

Frédéric partit; mais à peine eut-il fait quelques lieues sur la mer, qu'il feignit d'être malade et qu'il revint. Le pape furieux lança l'excommunication: les villes d'Italie, plusieurs contrées d'Allemagne qui se plaignaient qu'il violait les traités, qu'il opprimait la liberté des citoyens, profitèrent de la circonstance pour appaiser le pape; il fallut bien se résoudre à faire réellement le voyage de Jérusalem; ce fut alors qu'il consomma le crime qu'il avait commencé et médité depuis si long-temps.

Frédéric avait épousé la fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et ce beau-père trop facile lui avait fait de son royaume une cession pure et simple, comptant bien, sur-tout d'après les promesses de l'empereur, le garder toute sa vie. Mais à peine le mariage était accompli que Frédéric dépouilla son beau-père par des commissaires qu'il y envoya; et ce voyage lui servit à prendre possession d'une manière authentique, c'est-à-dire, à donner plus d'authenticité à son vol.

Mais son départ cachait encore une bien plus grande perfidie: Rainald lieutenant de l'empereur entra aussi-tôt après sur les terres du pape, mit tout à feu et à sang, et y exerça mille cruautés, principalement sur les ecclésiastiques. Pour donner une idée des excès

qui se commirent, il suffit de dire que Rainald n'ayant pas d'argent pour payer ses troupes, leur permettait de se payer sur le peuple.

Une telle perfidie ranima tous les partis : alors on vit paraître avec plus d'acharnement que jamais les Guelfes et les Gibelins. Toute l'Italie, qui aurait dû n'avoir que la haine de l'ennemi commun, se trouva divisée. Les villes voisines, les seigneurs, les plus proches parens, se faisaient réciproquement une guerre cruelle, brûlant les forteresses, les châteaux, les maisons, et pillant les vassaux les uns des autres. Rainald au milieu de ces horreurs l'emportait même sur tous les nobles par un raffinement de scélératesse.

Frédéric, qui n'avait entrepris son voyage que par peur, se hâta de revenir, et son retour fut signalé par de nouvelles atrocités. On parla de la paix avec le pape; le traité fut facile : mais il n'en était pas de même avec les Lombards. Frédéric, qui savait son métier de tyran, voulut diminuer ce qu'il appellait leurs priviléges, parce que, disait-il, des peuples trop puissans sont toujours formidables à *leurs maîtres*. Les Lombards voulurent conserver leurs droits : la guerre recommença avec fureur.

Les Lombards qui craignaient d'être subju-

gués, s'adressent enfin au pape pour l'engager à appaiser l'empereur; celui ci ouvrit l'oreille à des propositions de paix: la négociation etait entamée, on jouissoit de la trève, tout-à-coup il fond sur Mantoue, et y fait le dégât, il marche ensuite contre Vicence, et la livre au pillage, remporte plusieurs victoires, d'autant plus agréables pour lui qu'elles étaient plus sanglantes et plus contraires au droit des gens. La cause de la liberté fut abattue par ce monstre pour quelques années.

Mais le réveil de la liberté est toujours terrible pour les rois. On vit alors, chose étonnante! le pape et l'Angleterre en prendre la défense; c'est qu'ils y trouvaient leurs intérêts. Célestin IV meurt, et Innocent IV le remplace; il était l'ami de Frédéric avant son élévation: les princes ne connaissent plus d'amis; il renouvela contre lui la sentence d'excommunication et de déposition. L'empereur entra dans une fureur qui tenait de la démence, les mots les plus grossiers et les plus horribles s'échappaient de sa bouche; tantôt il se faisait apporter la cassette ou étaient les ornemens impériaux, et mettant la couronne sur sa tête, là voilà, disait-il, Innocent ne me l'a pas encore ôtée, ni ne me l'ôtera qu'il n'en coûte encore bien du sang; tantôt il savait

gré au pape de l'avoir délivré du respect qu'il avait pour sa personne : nous verrons, ajoutait il, comment ses amis et lui s'en trouveront. Cette rage n'aboutit à rien. On prêche une croisade contre le tyran d'Allemagne ; de telles croisades conviennent à des peuples libres, mais celle ci fut prêchée par un pape.

HENRI RASPON, (*)

vingt-huitième empereur, règne et meurt en 1246.

Des seigneurs d'Allemagne, excités par Innocent, s'assemblent et nomment empereur Henri Landgrave de Thuringe. On l'appela le *roi des prêtres*, parce que les prêtres faisaient la majorité dans cette assemblée, et parce qu'ils se rendirent seuls ensuite à la diète de Francfort qu'il convoqua. Il avait déjà eu de grands avantages par ses cruautés, lorsque la mort l'enleva : Guillaume II, comte de Hollande, est choisi à sa place, peu après cette élection, Frédéric meurt. Ce barbare s'était avisé d'être auteur : il composa entre autres

(*) Cet empereur éphémere qui ne fit que paſſer ſur le trône, n'a point de rang dans l'hiſtoire parmi les Henri qui ont régné. On aurait dû l'appeler Henri VII.

un livre sur la nature des animaux et sur la manière de les gouverner : en considérant d'un côté son ouvrage qui donne de très bons conseils sur la manière de soigner les animaux domestiques, et de l'autre sa conduite inhumaine, on pourrait dire à peu près de lui ce qu'Auguste disait d'Hérode : il valait mieux être le porc de Frédéric que son concitoyen.

GUILLAUME ET CONRAD IV,

tous deux empereurs jusqu'en 1254.

L'ignorance et l'esprit de parti étaient portés à un tel excès, que ni la mort de Frédéric ni les maux qu'il avait causés ne purent éclairer l'Empire. Les nobles dominaient ; et les nobles ont-ils eu jamais des lumières, si ce n'est pour faire le mal ! leurs passions étaient animées de l'amour du brigandage. S'il n'y avait eu qu'un empereur, on n'aurait point su qui piller ni qui combattre. Une partie s'attacha donc à Conrad IV, fils du dernier tyran ; l'autre resta du côté de Guillaume : celui ci s'appellait aussi le roi des prêtres, parce que les prêtres du parti de Henri embrassèrent le sien. Aussi de son côté se trouvent les plus grands crimes. Par le moyen de l'évêque de Ratisbonne, il tenta de faire assassiner Conrad. Les assas-

sins, de peur de se tromper, massacrèrent deux hommes qu'ils trouvèrent dans la chambre du roi, mais Conrad était absent, et le coup fut manqué. Guillaume accorda aux seigneurs de son parti tous les droits qui appartiennent au peuple, le pouvoir de battre monnoie, d'imposer des tributs et des péages, d'établir des foires, des marchés, et mille autres prérogatives; mais l'un et l'autre, Conrad et Guillaume, se montraient également dignes d'être empereurs, par les actes de férocité auxquels ils se livraient. Loin de réprimer leurs partisans, ils autorisaient, ils approuvaient toutes leurs violences pour se les attacher davantage. Conrad commençait à devenir le plus fort, lorsqu'il mourut à l'âge de vingt-six ans.

GUILLAUME,

vingt-neuvième empereur, mort en 1256.

Guillaume ne lui survécut pas longtemps. L'année même de la mort de Conrad un Allemand qui voulait en délivrer sa patrie, l'avait atteint d'un coup de pierre, sans le tuer. Mais cet usurpateur ayant voulu combattre les Frisons et détruire leurs priviléges, tenta de passer sur des marais glacés: la glace se rompit sous son cheval, il se trouva pris: les Frisons vinrent l'achever: ainsi finit ce règne de sang.

Sous ce prince une soixantaine de villes d'Allemagne, et quelques nobles moins absurdes que les autres, entr'ouvrirent les yeux. Il se forma une confédération imposante, et qui, sans ce mélange de ducs, de comtes, de barons, eût été générale et de longue durée : c'est la ligue du Rhin. On convint de détruire un grand nombre de droits seigneuriaux, de s'assembler par représentans quatre fois chaque année, pour délibérer sur les intérêts de la confédération, et de déclarer la guerre à ceux qui oseraient troubler la tranquillité publique. Si les nobles n'y eussent pas été les plus forts, l'Allemagne aurait eu à Guillaume les mêmes obligations que la France a aujourd'hui à Louis-le-traître : mais ces seigneurs, ces fléaux publics, convinrent entre eux de se faire une donation réciproque de leurs biens et de leurs états, d'agir ensemble comme frères contre leurs vassaux, qui n'étaient pas des frères à leurs yeux, de s'entre-donner tout secours dans la guerre et dans la paix. Quelle horrible confraternité ! quelle monstrueuse alliance que celle qui n'a pour but que d'asservir les peuples !

RICHARD

RICHARD ET ALPHONSE,

tous deux empereurs jusqu'en 1271.

Si l'on ajoutait foi aux historiens, et sur-tout aux bulles du pape, ces deux personnages seraient également et conjointement empereurs: mais aux yeux de la raison, ils ne le furent ni l'un ni l'autre, ils n'ont point réuni les suffrages de la nation ; ce sont deux brigands qui ont usurpé le pouvoir. Cependant Richard avait un parti plus nombreux ; Alphonse, roi de Castille, n'osa sortir de ses états, où il était abhorré ; Richard de Cornouailles vint d'Angleterre en Allemagne, et fortifia son parti avec de l'argent. Mais ses trésors ayant été aussi-tôt épuisés, il ne put rien achever ; tout se borna pour lui à des voyages d'Angleterre en Allemagne et d'Allemagne en Angleterre : il fit peu de mal par lui-même, car il n'eut point de grands moyens de corruption. Grande leçon aux peuples qui veulent être libres ! s'ils osent l'être avec des rois, qu'ils réforment du moins leur liste civile. Mais comme il y avait des seigneurs et des nobles, son nom fit presque autant de mal que son argent ; ces tigres se servirent de l'un et de l'autre pour autoriser toutes leurs scélératesses.

RODOLPHE Ier,

trente-troisième empereur, mort en 1291.

Après un interrègne de deux ans, qui fut le régne de la confraternité, c'est-à-dire de l'oligarchie, les seigneurs et le pape voulurent un empereur : le peuple lui-même le demandait, il espérait du moins n'avoir qu'un tyran; et les voix se réunirent sur Rodolphe, comte de Habsbourg, homme, dit un historien, aussi vertueux qu'on peut l'être avec une ambition effrénée. Après le sacre, comme il était fort pressé de jouir de la plénitude de sa prérogative, il exigea le serment des seigneurs et des évêques; mais ceux-ci s'en excusaient sous prétexte qu'on n'avait pas apporté le sceptre impérial. Rodolphe, qui n'avait pas le temps d'attendre, prit un crucifix sur l'autel et dit: en voici un. Tous jurèrent alors ; et ces hommes, qui trouvaient une si grande impiété à ce que l'empereur les investît avec la crosse et l'anneau, approuvèrent un serment où le crucifix tenoit lieu de bâton royal.

L'anarchie avait multiplié à l'excès le nombre des brigands, qui n'épargnaient personne, de quelque rang, de quelque condition que ce fût: ils avaient pour chef un comte. Rodolphe le fait venir, lui promet qu'il ne

lui fera point de mal, l'admet à sa table, lui parle avec bonté : le brigand s'étonne de manger avec un empereur, comme s'il y avait là quelque chose d'étonnant ; il reconnaît ses crimes, jure de bonne foi qu'il renonce à sa vie passée: ses sermens étaient inutiles; Rodolphe le fit assassiner au sortir de son palais.

Henri, duc de Bavière, et Ottocare roi de Bohéme ne voulaient point le reconnaître pour empereur. Il fit l'essai de ses forces militaires en pillant tout dans leur pays, et il les obligea à prêter le serment de fidélité. Ottocare convint de le prêter à huis clos dans la tente de l'empereur, et il se conformoit à sa promesse : mais au moment où il prononçait le serment convenu, les courtines de la tente tombèrent tout-à-coup, et firent voir aux deux armées, Ottocare à genoux et dans la posture la plus humiliante devant l'empereur. le roi de Bohéme vit bien que par cette perfidie Rodolphe, qui avoit été autrefois son domestique, vouloit insulter à son malheur, et il résolut de s'en venger.

Sans sa femme Cunégonde, Ottocare aurait peut-être été un prince supportable : mais cette femme était orgueilleuse, despote et prodigue ; les trésors de la Bohéme ne lui

suffisaient pas : il fallut néanmoins que les peuples trouvassent de l'or pour laver l'affront de leur roi. Il se mit en campagne, et fut pris ; et dans le même moment un chevalier dont ce prince avoit fait mourir le frère, se jetta sur lui et le tua.

Tranquille de ce côté, l'empereur s'embarrassa fort peu du reste ; il ne se donna de mouvement qu'autant qu'il en fallait pour avoir l'air de vouloir faire le bien. La discorde régnait par-tout. Il n'y avait pas jusqu'aux paroisses qui n'en vinssent aux mains : les processions se battaient les unes contre les autres pour l'honneur de leurs bannières. On voyait souvent les chapitres aux prises avec leurs évêques. Les bourgeois comme les nobles, pour le moindre différent, respiraient la fureur du duel ; et depuis trente-trois années, il était mort plus d'Allemands par les mains des Allemands mêmes que par celles des ennemis du dehors.

La destruction d'un abus si contraire à la raison et à l'humanité eût été digne d'un prince juste et sage. Mais les rois ont pour principe qu'il faut craindre une trop grande population, et que des saignées purgatives sont nécessaires. D'ailleurs en combattant cette fureur, il se serait fait des ennemis,

et comme il voulait augmenter ses richesses et son pouvoir, il sentit qu'il ne pouvait y réussir qu'en affectant un amour de la justice, mêlé de beaucoup de douceur. Quelques peuples y furent pris. Les Autrichiens voulurent appartenir à sa maison, et il leur donna pour duc son fils Albert.

Honorius IV l'engageait à venir se faire couronner empereur; mais Rodolphe voyait son autorité encore mal affermie, c'est ce qui l'empêcha de commettre de plus grands crimes et d'aller ravager l'Italie : il redoutait d'ailleurs la cour du pape, et il était, disait-il, comme le renard qui craint d'entrer dans la caverne du lion; il aima mieux vendre aux peuples et aux villes les droits qu'ils tenaient de la nature, et s'enrichir lui et sa maison des deniers qu'il gagnait à cet affreux commerce. Ainsi s'établirent des villes libres en Italie : ainsi en Allemagne il y eut des villes impériales, franches, mixtes, sujètes: car il leur en donnait pour leur argent; il leur vendait le quart, le tiers, la moitié, le tout de ce qu'on appelait alors liberté, et qui n'était souvent qu'un esclavage mitigé. Mais c'était un bonheur pour les peuples qui s'accoutumaient ainsi à ne pas se comparer tout à fait aux troupeaux des seigneurs.

ADOLPHE,

trente quatrième empereur, mort en 1298.

Un interrègne de neuf mois fut rempli par des guerres partielles et sanglantes ; tous les seigneurs se trouvaient rois : tous les crimes se commettaient à la fois : mais enfin on songea à choisir un empereur. On en désirait un faible par lui-même, qui ne pût faire la loi. L'archevêque de Mayence qui voulait gouverner, nomma son parent Adolphe, seigneur pauvre, naturellement fier, orgueilleux, peu fidèle à sa parole, mais dont le caractère faible se tournait à volonté : ce fripon à mitre fait d'abord accroire en secret aux électeurs qu'on se réunissoit à donner les voix à celui que chacun d'eux haïssait le plus. Ils le conjurèrent tous en particulier de choisir qui il voudrait, lui promettant leurs suffrages. Adolphe les eut tous.

Il commença par se vendre au roi d'Angleterre, qui, pendant la guerre contre la France, donna à l'empereur trente mille marcs d'argent pour qu'il y fît une diversion en sa faveur. Adolphe reçut les trente mille marcs, les garda pour lui, ce qui mécontenta tous les nobles qui en vouloient leur part, leva des

troupes, et les employa d'abord contre Albert, fils de Rodolphe, son propre rival; mais craignant le roi d'Angleterre, il changea de dessein, et, pour gagner du moins son argent, attaqua la France.

Outre cet Albert duc d'Autriche, dont nous avons parlé, existait un autre Albert, marquis de Misnie et Landgrave de Thuringe: à cause de sa férocité et de ses mauvaises mœurs, on le nommait même alors le dénaturé. Ce monstre avait voulu empoisonner sa femme, l'avait chassée pour vivre avec une concubine, en avait eu un fils en faveur duquel il résolut de déshériter ses trois enfans légitimes. Mais sachant que tous ses vassaux et tous les seigneurs de l'empire s'opposeraient à une telle injustice, il mit ses fiefs en vente afin de pouvoir disposer du produit à son gré. On vit son dessein: personne ne mit l'enchère; l'empereur seul eut le front de se présenter pour les acheter; il s'unit avec joie à ce père forcené pour accabler des enfans qui n'avaient d'autres défauts que d'être légitimes. Tous les grands furent indignés. On prit les armes de part et d'autre. Adolphe ravagea tous les lieux où il trouva de la résistance. Mais comme les peuples alors étaient d'accord

avec les seigneurs, à peine avait-il vaincu dans un lieu, qu'il voyait les ennemis paraître dans un autre. Cette cruelle guerre dura près de trois ans, elle finit par la ruine du tyran. Les seigneurs s'assemblèrent, le déposèrent, mirent le duc d'Autriche à sa place.

Citons ici un passage curieux d'un écrivain. Il nous montrera que toutes les fois que l'histoire n'est pas intitulée Crimes des Rois, il faut l'intituler : Crimes des Historiens. A la vue des lignes suivantes, lecteur, ton sang va bouillonner d'une sainte colère. » Cependant à juger des choses sans partialité, dit le commentateur de Heiss, on » ne peut guère s'empêcher de regarder » cette déposition comme injuste. Les motifs » qu'on alléguait consistaient à dire : qu'il » n'était d'aucune utilité à l'empire, qu'il » ne travaillait point à en procurer le bien » ni l'avantage, qu'il pillait les églises, qu'il » corrompait les filles, qu'il avait reçu des » subsides du roi d'Angleterre, qu'il avait » établi le long du Rhin des gouverneurs in- » justes et cruels, qu'il avait commis des » hostilités dans la Thuringe et dans la Mis- » nie. Mais outre qu'il y avait de l'injustice » à le rendre responsable des violences de

» ses gouverneurs et des excès de ses gens
» de guerre, pouvait-on lui faire un crime
» d'avoir reçu de l'argent du roi d'Angle-
» terre, puisqu'on savait qu'il l'avait em-
» ployé à acheter la Thuringe afin de la
» réunir à l'Empire « ?

Si l'on obligeait jadis un auteur d'effacer avec sa langue les pages où le goût était offensé, que ferons-nous donc à ces vils libellistes qui outragent, qui foulent aux pieds la vérité, l'humanité, la vertu ? O le plus scélérat des hommes, plus scélérat que les rois mêmes ! quoi ! cet Adolphe n'était pas responsable des atrocités de ses gouverneurs et de ses gens ? Pourquoi donc les avoit-il choisis tels ? Pourquoi ne les punissoit-il pas ? Ce sont ces vils écrivains qui les premiers ont environné des monstres de l'inviolabilité, qui, déifiant tous leurs caprices, leur ont donné pour rempart une irresponsabilité insultante.

ALBERT Ier,

trente-cinquième empereur, mort en 1308.

Albert, nommé à la place d'Adolphe, tua son rival dans une bataille; il voulait faire subir le même sort à l'archevêque de Trèves qui contestait la validité de son élection; le lâche n'osa. Un accident terrible sembla présager les malheurs de son règne. Le jour de son couronnement, il y eut si peu d'ordre, et un tel concours de peuple, qu'une multitude de personnes fut étouffée dans la foule. C'est ainsi qu'au jour de l'union désastreuse de Louis XVI et de la moderne Médicis, la providence annonça aux peuples français tous les maux de leur règne futur, lorsque plus de douze cents personnes furent, à ce prétendu jour de fête, écrasées sur cette même place où la mort du tyran a satisfait leurs manes, et ceux de tant d'autres milliers de victimes qui demandoient vengeance.

Les passions dominantes d'Albert I étaient l'avarice et la cupidité. Il sacrifia tout pour s'enrichir lui et sa famille. Il n'avait aucun droit sur la Hollande, mais il voulut s'en emparer, et fut battu. Il déclara la guerre aux seigneurs ecclésiastiques, parce que,

disait-il, ils percevaient des droits et des péages qui lui étaient dus. Il n'avait pas la raison pour lui, mais cette fois-ci il eut la force et l'avantage. Enhardi par ses succès, il desira donner la Bohême à un de ses fils. Winceslas, roi de Pologne, avait, par le choix des Bohémiens, uni cette couronne à la sienne; il attaqua Winceslas, qui, doublement roi, fit empoisonner les eaux voisines du camp d'Albert. Les troupes impériales, et sur-tout la cavalerie, périrent d'une douleur d'entrailles. L'empereur fut obligé de se retirer en Autriche avec les débris de son armée.

Winceslas mourut et son fils Winceslas III lui succéda. Albert n'osa point attaquer celui-ci à force ouverte ; il le fit assassiner. On crut d'abord en Bohême qu'il avait été tué par quelques seigneurs dont il avoit déshonoré les femmes. Le temps découvrit tout: l'empereur fit proposer son fils Rodolphe pour roi ; mais un Bohémien s'écria : comment osez-vous penser aux Allemands, les assassins de nos rois ? et en même-temps il déchargea un coup de sabre sur la tête du proposant : Henri de Carinthie est nommé. Mais le fils de l'empereur, Rodolphe, avec les armes de son père s'empare du trône et

n'en jouit pas : la mort l'enlève presque aussitôt. Albert arme de nouveau pour y placer Frédéric son second fils : Henri triomphe de celui-ci.

Ce fils d'Adolphe voulait s'emparer des biens achetés par son père à Albert le dénaturé. Les seigneurs lui opposèrent la même résistance ; mais l'empereur espérait avoir toujours quelque portion de la Thuringe ou de la Misnie. Il fit citer les deux fils du duc Albert pour rendre compte de leur conduite, et exposer devant lui leurs prétentions. Ils comparurent, et comme ils refusèrent les conditions qu'on leur imposait, ils furent mis au ban de l'empire par cet homme qui étoit juge et partie.

L'impolitique Albert ne vit pas que c'était armer contre lui tous les seigneurs ; il eut bientôt à soutenir à ce sujet une guerre désavantageuse à l'état ; et encore plus à lui-même. La Misnie et la Thuringe retournèrent à leurs légitimes possesseurs.

Ces échecs ne le corrigeaient point : il voulut ensuite asservir la Suisse. La plupart des villes de ce pays avaient acheté leur liberté. Mais Albert, s'inquiétant peu de ces marchés, les gouvernait en souverain absolu, leur ôtait leurs priviléges et leurs franchises, leur faisait insinuer de se livrer

entiérement à lui, s'ils voulaient être heureux. Les Suisses, qui avant d'acheter leurs franchises avaient chassé les seigneurs, étaient trop mûrs pour se laisser prendre à de telles insinuations. Dès-lors on tint à leur égard la conduite la plus féroce. On enleva les biens des uns par des sentences arbitraires, à d'autres, pour des fautes communes, on imposa des amendes au-dessus de leurs moyens. Sur de simples soupçons on condamnait ceux-ci à la torture, ceux-là à la mort. Les villes et les campagnes retentissaient des cris des malheureuses victimes qu'Albert immolait. C'était une consternation générale; chaque lieu, chaque jour était signalé par quelque massacre.

Les Suisses ne trouvèrent plus de salut que dans leur courage. Trois hommes généreux, unis par une longue amitié, que cimentait encore le malheur, résolurent d'affranchir leur patrie au prix de leur sang; et comme s'il y avait des jours particuliérement destinés au triomphe de la liberté, ils fixèrent au 14 octobre l'insurrection générale. C'était en 1307. Il faut configner ici les noms de ces trois hommes bien faits pour l'immortalité, et pour jouir de l'éternelle vénération des hommes. Ils consoleront nos

lecteurs de tant de noms de rois et de tyrans dont nous sommes obligés de salir nos pages. Ces trois héros de l'humanité furent *Wernier Stouffacher*, du canton de Schwitz; *Gautier Furst*, de celui d'Uri, et *Arnoult de Melchtal*, d'Unter-walden.

Tell n'avait pas encore paru. Un ordre bizarre et digne en même-temps d'un Caligula ou d'un Phalaris, le mit en action. Grisler, gouverneur d'Ury, fit dresser dans le marché une perche avec un chapeau, et ordonna qu'on rendît à ce chapeau tous les honneurs dus à Albert lui-même, c'était une cérémonie digne des peuples sauvages et demi brutes. Guillaume Tell indigné refuse de s'avilir. Alors l'infâme Grisler lui ordonne d'abattre avec une flèche, une pomme placée sur la tête de son fils. Le père eût préféré la mort; mais Grisler lui dit que s'il refuse, tous deux mourront. Tell lâche sa flèche en tremblant. Un Dieu qui veut la liberté des hommes, sans doute la conduit et la dirige lui-même. La pomme est enlevée sans toucher à l'enfant. Lorsque Grisler, appercevant une autre flèche, cachée sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en voulait faire : t'en percer, si j'eusse blessé mon fils, répondit le généreux

Suisse. Pourquoi cependant n'avait-il pas commencé par là ? Grisler le fit saisir ; mais Tell s'évada.

Au jour marqué les insurgens parcourent les différens cantons, s'emparent des gouverneurs, des commandans, de tous les gens de cour, les jettent hors des frontières, leur défendent de rentrer jamais, et reviennent démolir les forts et les châteaux ; trois cantons réunis donnent ainsi l'éveil à la liberté, et jettent les fondemens de la confédération helvétique. Les despotes les appelaient rebelles et factieux. Ces rebelles et ces factieux ont depuis sauvé toute la Suisse.

Albert s'était déclaré tuteur de son neveu, pour jouir de ses biens pendant sa première jeunesse. Jean devenu majeur demanda en vain à rentrer dans son patrimoine. L'empereur, sous différens prétextes, différait toujours. Les entreprises d'Albert sur le comte de Ferrète, sur la Bohême, sur la Misnie, la Thuringe, la Suisse, prouvèrent au jeune homme que son oncle avait envie de s'approprier ses domaines. Il sollicite de nouveau : mais l'empereur remet cette affaire après une nouvelle expédition contre la Bohême, à laquelle il veut, dit-il, employer son

neveu. Jean comprit qu'on voulait le faire périr dans les combats ; il prévint son ennemi, et le tua.

HENRI VII,

Trente-sixième empereur mort en 1313.

Henri, comte de Luxembourg, lui succéda. On prétend qu'il ne s'attendait pas à être nommé ; mais il ne fit pas comme Abdolonyme, il ne refusa pas, il ne se fit pas même prier : et afin de rendre dès le premier moment sa personne inviolable et plus sacrée, il punit Jean pour avoir voulu recouvrer son bien et pour avoir tué le voleur couronné. Rodolphe de Warth, son complice, fut traîné vers l'échafaud, attaché à la queue d'un cheval. Il fut ensuite rompu vif et exposé sur une roue, où on le laissa souffrir trois jours sous les yeux de sa femme ; c'était dire assez : je protége les tyrans, parce que je serai tyran moi-même.

Il fit à peu-près comme son prédécesseur, il n'oublia ni lui ni les siens. Luxembourg fut érigé en duché ; son frère, l'archevêque de Trèves, reçut de lui plusieurs droits, tous onéreux au peuple : enfin il intrigua en Bohême pour faire entrer dans sa famille la couronne

couronne de ce pays. Henri, duc de Corinthie, déplaisait aux Bohémiens. C'était un de ces hommes qui ne sont rois que pour eux, et qui s'imaginent n'avoir d'autres devoirs que leurs plaisirs. Il fallait être toujours en armes pour l'obliger à suivre les loix et les coutumes de l'état. Henri, pour soutenir son pouvoir, gardait auprès de lui un corps de soldats Misniens, gens demi-sauvages et barbares. Ils tuaient, ils massacraient jusqu'aux paysans. Pendant sept années, il ne fut pas possible d'ensemencer les terres. Les Bohémiens se levèrent enfin, et chassèrent ces vils satellites du despotisme, songèrent à déposer ce roi et à lui en substituer un autre. On dirigea leurs vues sur le fils de l'empereur. Henri fit quelques difficultés pour la forme. Mais son armée était déjà toute prête, et après avoir répandu le sang de tous les dissidens, son fils fut roi de Bohême.

Afin d'avoir des biens à confisquer et en grand nombre, Henri chassa les Juifs de toute l'Allemagne : il eut bien soin alors d'être l'écho du peuple : car les despotes prennent le langage de la multitude, quand la multitude n'a que des préjugés, et ils la frondent le plus qu'ils peuvent quand son langage est celui de la vérité. Ainsi les Juifs

furent des ennemis de la foi, des usuriers, des malfaiteurs, des factieux, des conspirateurs, parce que leurs richesses se trouvaient à la bienséance de Henri.

Depuis soixante ans aucun empereur n'était allé en Italie. Elle n'en était guère plus tranquille. Les empereurs qui l'avaient souillée de leur présence y avaient laissé un tel levain de corruption, que les têtes fermentaient toujours. Les fureurs des Guelphes et des Gibelins étaient à leur comble. Les factions ressemblent aux flots de la mer qui s'agite et gronde encore long temps après la tempête. Henri voulut mettre les circonstances à profit : les villes où son parti dominait le reçurent à bras ouverts. Bientôt, cependant, des conjurations éclatèrent; Guy-de-la-Tour se mit à la tête de la première, il fut trahi; et lorsqu'il allait avec les siens investir à Milan le palais de l'empereur, des troupes mises en embuscade tombèrent sur eux, et en firent un carnage horrible. Dès que Henri eût goûté du sang des Milanais, il en eut une soif ardente, car par son ordre les Allemands n'épargnèrent personne, ni parmi les conjurés, ni parmi même les indifférens. Il avait pour principe cette devise de l'évangile : *celui qui n'est pas pour moi est contre moi.*

Guy-de-la-Tour échappa néanmoins à leur rage. L'empereur en devint plus furieux, et se vengea comme il put sur sa maison qu'il rasa, sur ses biens qu'il confisqua.

Il sentait assez que tant que Guy-de-la-Tour vivait, il avait en lui un ennemi terrible. Il apprend une nouvelle conspiration ourdie par Guy-de-la-Tour et par le chancelier de l'état; il se venge sur celui ci qu'il tenait sous sa main, et se venge en tigre. De là il assiége toutes les villes qui lui étaient contraires; mais la prise de ces villes ne le dédommagea pas de ses pertes: son armée, florissante lorsqu'il était entré en Italie, était réduite au tiers; les maladies inséparables du climat menaçaient de l'anéantir. Avec un peu d'humanité et même seulement de raison, Henri aurait dû ne pas aller plus loin et renoncer au couronnement, mais ce n'était pas la première fois qu'il sacrifiait des milliers d'hommes à son ambition.

Les Romains et beaucoup de peuples d'Italie, pour lui faire tête, s'unirent à Robert roi de Naples. Henri le trahit et en est trahi tour-à-tour. Il ne se possédait pas en songeant à cet ennemi; son nom seul le faisait entrer dans des accès de fureur. Il le cita devant lui comme son vassal, quoi-

qu'il ne le fût pas, le condamna par contumace, et le traitant d'enfant de perdition, il le déclara déchu de sa couronne, que l'autre n'en garda pas moins. Par la même occasion, il priva Padoue et quelques autres villes qu'il appelait rebelles, de leurs privilèges, droits et prérogatives, mit ses habitans au ban de l'empire, permit à toutes personnes de courir sus et de les assassiner impunément. Toute l'Europe eut horreur de ces mesures; cependant aucun prince ne s'arma pour les villes libres ni pour Robert qui les défendait. Plusieurs au contraire prirent le parti de Henri; ce n'était point qu'ils s'attendissent à quelque amitié ou reconnaissance de sa part, mais ils voulaient soutenir le despotisme, idole chérie des rois. La mort de l'empereur délivra Robert des dangers qu'il courait. On assure qu'il fut empoisonné en communiant; ce qui prouve que ce scélérat couvrait tous ses crimes du voile de la dévotion et de l'hypocrisie, et que le Dominicain qui le communia se faisait, comme tant d'autres, un jeu de son métier de prêtre.

LOUIS V,

trente septième empereur, mort en 1347.

La peste qui régna en Allemagne, et qui anéantit un grand nombre de villes, empêcha les électeurs de s'assembler. Un auteur anglais a dit que si la peste avait une liste civile, des emplois et des places à donner on la regarderait comme le meilleur roi du monde, et en effet il n'y aurait alors aucune différence. Comme il restait aux empereurs des domaines, quoique bien diminués de valeur et d'étendue par toutes les profusions auxquels ils s'étaient livrés, on se décida enfin à en choisir un. Les seigneurs paraissaient seuls à la diète électorale, c'est dire assez qu'il n'y avait ni ordre ni principe: la force décidait depuis long-temps des élections ; la pluralité des suffrages était un vain titre; aucune loi n'en faisait la règle des décisions ; on ne comptait point les voix, on les pesait; l'électeur qui avait le plus de puissance, de richesses et de domaines, l'emportait nécessairement. Ils y venaient tous ordinairement avec des troupes. Ainsi la nature se vengeait, et ces nobles qui ne daignaient pas se croire les égaux des roturiers, ne pouvaient pas non plus

se dire égaux les uns des autres, quoiqu'ils cherchassent à le paraître.

La division des seigneurs donna deux empereurs, Frédéric duc d'Autriche, et Louis duc de Bavière. Ils étaient cousins germains ; l'ambition étouffa sans peine chez eux tous les sentimens de la nature.

Du temps des Antonins et dans d'autres siècles on a vu régner deux empereurs à la fois : les liens du sang qui unissaient Louis et Frédéric semblaient leur en faire un devoir ; cela aurait peut être mieux valu, et pour eux et pour le peuple que de se battre. Leur haine et leur jalousie réciproque ne leur rendirent possible que ce dernier parti : Frédéric eut d'abord plus de troupes et de grands avantages, mais sa dureté et sa hauteur les fit passer à son rival ; il fut vaincu dans une bataille et fait prisonnier. Louis le relâcha sous condition qu'il ne reprendrait plus le titre d'empereur ni de roi des Romains. L'autre n'eut rien de plus pressé que de manquer à sa parole : mais ses efforts furent tous inutiles.

Louis ne s'occupa point du bonheur du peuple ; sa vie se passa en querelles misérables avec le pape qu'il déposa et qui le déposa à son tour, à qui il donna un

successeur, et qui lui en donna un pareillement. Il marcha vers l'Italie pour fortifier le parti des Gibelins : on s'y échauffait les uns pour le pape, les autres pour l'empereur. Tout le monde criait pour la liberté et la justice, mais on ne savait point ce que c'est que d'être libre et juste : peut-on l'être jamais dès qu'on s'attache à un homme exclusivement, et surtout dès qu'on se passionne pour un pape et un empereur? Louis envoie ensuite, pour tenir sa place en Italie, le roi de Bohême avec une armée, se montre jaloux de ses succès, le rappelle, et l'aigrit pour toujours. Tous les papes furent successivement ses ennemis, et lui lancèrent des excommunications.

Louis, tout aussi taquin qu'un pape, convoquait des diètes, des assemblées de jurisconsultes, il leur faisait soutenir qu'en dépit du pape il était et serait empereur. Le temps se perdait à ces graves niaiseries, du reste il témoignait beaucoup de respect pour la tiare, tout en montrant beaucoup de mépris pour le pape. Il voulait à toute force paraître bon chrétien. Dans l'Alsace et dans la Franconie on égorgea une foule de Juifs. Son premier mouvement fut de les protéger ; mais un jour de jeûne et d'abstinen-

ce, sa femme lui fit servir du gras sur la table, louis cria à l'impiété : allez, lui dit l'impératrice, puisque vos sentimens s'accordent avec ceux des Juifs, vous ne devez pas faire difficulté de manger des viandes dont ils usent. Ce terrible argument étonna la logique de Louis ; il résolut de ne point se mêler de cette affaire, et sans s'inquiéter davantage, il abandonna ces malheureux à leurs bourreaux et laissa couler leur sang.

Il lui arriva même de demander humblement pardon aux papes. Mais ceux-ci ne l'estimaient pas assez pour lui pardonner, et les querelles recommençaient. Enfin Clément VI vint à bout de le faire déposer par les électeurs de l'Empire, et de faire mettre à sa place Charles, roi de Bohême, qui fut nommé Charles IV. Louis V ne fit aucun mouvement ; il savait qu'une conspiration était prête à éclater dans les états du pape. Rienzi était un de ces hommes qui, feignant de travailler pour le bonheur et la liberté du peuple, ne s'occupent réellement que de leur intérêt propre, et de l'intérêt de celui qui les paye. Puissent tous ses semblables être traités comme lui ! le peuple vit bientôt qu'il avait été trompé, il mit le feu à son palais, et le tua lorsqu'il se sauvait de

Rome déguisé en mendiant. Louis mourut peu de temps après, n'ayant eu pour protecteur que ce scélérat hypocrite.

CHARLES IV,

trente-huitième empereur, mort en 1378.

Charles venait de ruiner sa maison pour acquérir l'Empire; il ruina l'Empire pour rétablir sa maison. Un de ses successeurs, Maximilien Ier, convenait que jamais l'Allemagne n'avait eu de peste plus dangereuse que lui, et qu'il aurait vendu l'empire Romain s'il eut trouvé un acheteur qui pût le payer. Pendant tout son régne il ne chercha qu'à s'enrichir, et vendit également la liberté et l'esclavage, rendit pour de l'argent les princes beaucoup plus grands, plus absolus, plus indépendans qu'ils n'avaient été sous ses prédécesseurs; s'appropria le trésor public; aliéna les péages et les revenus de l'état, fit acheter à des peuples, naturellement libres, même d'après les idées d'alors, leur propre liberté. Il revendait, et engageait à son profit tous les droits de l'Empire, du reste il se mêlait peu des affaires. Si dans les commencemens il s'en occupa, c'est qu'un parti

qui lui était absolument contraire, lui donna coup sur coup trois rivaux. Le premier fut Edouard III, roi d'Angleterre. Il aurait bien voulu accepter, mais il aimait mieux s'emparer de la France; et il refusa. Le second fut Frédéric marquis de Misnie. Comme il avait à-peu-près les mêmes inclinations que Charles, il s'entendit avec lui, et pour dix mille marcs d'argent il abdiqua la couronne impériale.

Mais Gunther, Comte de Schwartzbourg, n'abdiqua ni ne refusa. Il méprisait Charles, connaissait son peu de talens pour la guerre, et était bien persuadé d'ailleurs que l'or et les jouissances ne peuvent rendre brave; Charles n'osa lui tenir tête. Mais les scélérats ont des moyens de se défaire de leurs ennemis, sans s'exposer, il les employa. Gunther fut empoisonné; il n'en mourut pas sur-le-champ, il languit long temps; son esprit s'aliéna, et alors on lui persuada aisément de céder à Charles l'empire pour de l'argent.

Charles, seul maître de l'Allemagne, établit de nouveaux impôts, de nouveaux péages, abolit les priviléges de plusieurs villes qu'il avait affranchies, vendit les domaines impériaux, vendit à certaines villes le droit de n'être pas vendues, tourna à son profit les

confiscations des biens et des fiefs des seigneurs, abolit les anciennes dignités, en créa de nouvelles, en un mot sacrifia tout à son intérêt sordide.

La ville de Zug, qui dépendait d'un marquis Albert, conquit sa liberté, et fit une alliance étroite avec les villes de la Suisse. Albert en porta ses plaintes à l'empereur, lui montra le danger auquel s'exposait l'Empire, si on tolérait la révolte d'un peuple quelconque, qui voulait désormais se passer de maître. Cette liberté, disait-il, est une véritable conjuration contre les princes, et son seul nom donnera le signal d'une insurrection générale.

Albert savait bien à qui il s'adressait; Charles crut déjà sentir chanceler sur sa tête la couronne impériale: que seraient alors devenues les richesses de l'Empire? il craignait qu'on ne le fît bientôt égorger. D'ailleurs c'était une occasion de faire rentrer dans le devoir tous ces Suisses rebelles. Sans calculer les forces d'un peuple libre et la faiblesse d'un roi d'esclaves, il marche avec une nuée de barons, de ducs, de marquis, tous gens qu'un peuple libre méprise encore plus qu'il ne les hait. Les Suisses ne restèrent pas enfermés dans leurs murs, ils vinrent d'eux-mêmes présenter la bataille.

Une cause assez plaisante et digne d'une armée de nobles, délivra bientôt les Suisses de la présence de leurs ennemis. L'évêque de Constance, car alors les évêques avaient plus de franchise dans leur scélératesse; ils ne se contentaient pas d'agir en dessous, ils payaient de leurs personnes; ils s'exposaient, ils allaient à la guerre: l'évêque de Constance prétendait avoir de temps immémorial le droit de charger le premier ; Albert croyait que puisqu'il s'agissait d'attaquer ses sujets rebelles, c'était à lui seul à commencer l'attaque; Charles pensait que tout devait céder à son autorité et que cet avantage appartenait à ses Bohémiens. Par point d'honneur on ne se battit pas : il paraît que tous ces valeureux chevaliers au fond ne s'en souciaient guère; car Charles voyant grossir de jour en jour l'armée des Suisses, se retira, non, il est vrai, sans commettre, à la manière royale, beaucoup de meurtres, de pillages, et d'incendies.

Charles, qui n'était pas brave, voulut pourtant se faire couronner en Italie; mais il fit le contraire de ses prédécesseurs. Il partit sans bruit et presque sans escorte; il ne voulait point être précédé par la nou-

velle de sa marche, de peur qu'on ne lui fermât le passage des Alpes. Il en avait secrètement averti le pape qui lui avait fait sa leçon, aussi à peine fut-il couronné qu'il s'enfuit de Rome le jour même, et ne parut nulle part : on eût dit qu'il n'avait été là que pour voler la couronne. Les Gibelins furent indignés de la conduite du chef de l'Empire. Pour les punir d'être mécontens, Charles, après en avoir demandé la permission au pape qui triomphait, les persécuta, leur ôta leurs charges, et les bannit. Les Gibelins avaient cependant été de tout temps les plus fidèles amis de l'empereur. Mais les princes ont-ils de la reconnaissance ?

Après cela il se replonge tout-à-fait dans l'indolence, se retire dans ses états de Bohême, et y vit en pourceau d'Épicure. Les seigneurs veulent l'arracher à cet assoupissement, et l'engager enfin à tenir des diètes, à visiter les provinces d'Allemagne, à rendre la justice, et à entretenir le bon ordre dont il ne restait plus de vestiges. Charles n'eût pas voulu être empereur à ce prix; il leur dit que si les Allemands voulaient l'avoir, il falloit qu'au moins ils lui donnassent assez d'argent pour vivre. Quel gouffre qu'un ventre royal !

Des brigands couraient dans toute l'étendue de l'Empire; les seigneurs guerroyaient continuellement entre eux; le peuple était la victime des uns et des autres; les Turcs menaçaient la Hongrie: Charles laissait tout aller, et mangeait tranquillement en Bohéme ses revenus et le produit de ses ventes. Tout ce qu'il sut faire, ce fut d'établir la soixantaine, c'est-à-dire, de ne permettre aux seigneurs de se venger par les armes que deux mois après l'offense reçue. Cette loi immorale montre assez son impuissance et son incapacité: il ne veilla pas même à son exécution.

Mais de tous les faits qui doivent salir sa mémoire, le plus infâme de tous est sans doute cette fameuse constitution ou bulle d'or qui a anéanti les droits du peuple. Jusques là ce n'était que par usurpation et par abus que le peuple avait été exclus des diètes; un nouvel usage, amené par d'heureuses circonstances, aurait pu s'établir. Charles consacra ces abus et ces usurpations par un réglement soi-disant constitutionnel. Le plus grand malheur qui puisse arriver dans un état est de sanctionner un préjugé par des loix; car la multitude qui réfléchit peu, qui se laisse aisément séduire, s'imagine que des loix émanées de têtes plus savantes et mieux organisées

que la sienne, ne renferment que la vérité seule, et il s'attache plus à elles encore qu'à ses goûts et à ses usages. Charles, après avoir parlé des sept péchés capitaux, passe tout naturellement aux sept électeurs, car c'est à ce nombre qu'il fixe ceux qui ont le droit d'élire l'empereur ; il en fait les premiers pages du chef de l'Empire : l'un est son échanson, l'autre son palefrenier ou maréchal, l'autre son chambellan, toutes places dignes de pareils valets, et qui chatouillaient bien agréablement leur vil amour-propre.

WINCESLAS,

trente-neuvième empereur jusqu'en 1400.

De tous les maux que Charles IV fit à l'Empire, le plus grand de tous fut de se faire donner pour successeur son fils Winceslas, en dépit de la bulle d'or, et moyennant cent mille ducats qu'il promit à chacun des électeurs : ce Winceslas fut à la fois Sardanapale et Néron. Comme ce dernier, étant mort à la fleur de l'âge, il fit du bien dans les premières années de son régne, soit pour accaparer la confiance, soit parce que son caractère n'avait point encore eu le temps ni l'occasion de se développer. Il en est des jeunes princes

comme des louveteaux qu'on apprivoise. Ils semblent doux d'abord, mais ont ils une fois gouté du sang, les voilà rendus à leur férocité naturelle. Winceslas unit en sa personne deux vices qui semblent incompatibles, la mollesse et la barbarie. Il commença par se livrer aux plaisirs, au faste, à la magnificence; s'entoura de vils favoris, et oubli les affaires de l'état, ou plutôt il n'y songeait que pour remplir son trésor, vrai tonneau des Danaïdes. Il mettait impôts sur impôts, et outre cela, il empruntait: plongé dans la crapule la plus dégoûtante, vautré dans les plaisirs les plus infâmes, on ne parlait à sa cour que de festins, de musique et de bals, pendant que la famine menaçait la Bohême. Le luxe le plus effréné y régnait au milieu de la misère publique. Les seigneurs se révoltaient contre lui, se battaient les uns contre les autres; les Polonais faisaient des courses dans la Silésie; personne ne s'en inquiétait à la cour: on craignait trop de s'exposer même à l'ardeur du soleil.

Un grand nombre de citoyens était dépouillé par des confiscations injustes que Winceslas s'appropriait; nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins venaient faire retentir le palais de leurs plaintes et de leurs cris. Winceslas

ceslas faisait le sourd. Sa femme qui voyait bien où ses injustices allaient le conduire, se jeta à ses pieds, lui fit avec tendresse des remontrances sur sa conduite. Winceslas furieux la combla d'outrages, manda le confesseur de la princesse, et pour voir s'il ne pourrait pas se dédommager, et faire aussi à sa femme des reproches amers, lui ordonna de découvrir la confession de Jeanne. Nepomucène, quoique prêtre, eut horreur d'une pareille proposition. Winceslas revint à la charge, et ne pouvant le vaincre, il le fit noyer dans le Moldaw.

Des milliers de victimes avaient été déjà sacrifiées ainsi à la fureur de ce monstre. Au château de Visigrade, dans une salle de bains, se trouvait un pavé uni, ferme en apparence, mais qu'un seul coup de pied faisait rouler, et qui précipitait l'homme sans défiance dans un gouffre d'eau. Winceslas invitait amicalement ses ennemis à lui rendre visite dans le château, les recevait dans cette salle, et s'en débarrassait ainsi.

Les Juifs devenaient de plus en plus odieux, et le peuple, d'autant plus fanatique qu'il était plus esclave, s'était porté à mille excès à leur égard. Winceslas crut avoir trouvé une belle occasion de se rendre agréable; au lieu de

protéger l'innocent, il aggrava encore ses malheurs, et déchargea la noblesse et les villes impériales de ce qu'elles devaient aux Juifs. Cet arrêt fit croire que l'on pouvait tout oser contre cette nation, et aussi-tôt les habitans de Spire passèrent au fil de l'épée tous les juifs que contenait leur ville. Bientôt Winceslas crut devoir les bannir tous, et par tout le peuple enchérissant encore sur l'empereur, se jetta sur eux, et en égorgea un grand nombre.

Les fureurs de Winceslas ne furent pas assouvies par le carnage de ces étrangers, il les exerça sur-tout sur la Bohême. Ce tigre altéré de sang ne marchait jamais sans être accompagné du bourreau qu'il appelait son compère, parce qu'en reconnaissance de ses services, ce prince en avait tenu le fils sur les fonds de baptême. Souvent Winceslas lui ordonnait, sans autre forme de procès, de pendre le premier venu, et il se repaissait avec délices des terreurs, des cris, des tourmens et des convulsions de cette malheureuse victime de son atrocité.

Ces faits dignes d'un monstre ouvrirent enfin les yeux aux Bohémiens. Les magistrats de Prague à la tête du peuple se saisirent de lui et l'enfermèrent dans la prison publique, où

Dessiné et gravé par N. Ransonnette 1793

[illegible] marchait jamais sans être accompagné du Bourreau [illegible] fait passer au fil de l'épée tous les juifs [illegible]

certes il n'y avoit point de plus infâme scélérat. Mais Winceslas, à qui on eut la foiblesse de permettre les bains, s'échappa par le secours d'une femme nommée Suzanne. Peuples, quand vous tiendrez ainsi vos rois aux fers, et ce temps n'est pas loin, point de graces, point d'indulgence, point de compassion, ou attendez-vous à tous les maux qui vont fondre sur l'Allemagne, après la fuite de Winceslas.

Délivré du danger, ce monstre viole sa bienfaitrice. Le souvenir de sa prison le rend encore plus cruel qu'auparavant. C'est le léopard qui a brisé les barreaux de sa cage. Dans ses accès de fureur, personne ne pouvoit lui parler ni l'approcher; Suzanne seule était capable de l'adoucir un peu. Qui croirait que cette brute trouva un grand nombre de protecteurs et de partisans? Mais que ne peut un tyran dans un pays où les nobles sont tout, et le peuple rien? Il fallut implorer contre lui l'assistance du roi de Hongrie: celui-ci envisagea la chose en frère et en roi. Il prit les armes avec un grand appareil, mais il s'aboucha avec Winceslas, et l'assura qu'il voulait affermir son autorité en l'obligeant de changer de conduite; grande leçon pour tous ceux qui défireraient que les rois fussent

bons et justes ; car cette bonté et cette prétendue justice ne serait qu'un moyen de plus pour asservir les peuples.

Les Allemands aveugles comblaient Sigismond de louanges, et le déclarèrent régent du royaume. Winceslas, toujours rébelle aux conseils de son frère, fut enfermé dans une tour, et se sauva encore par le secours d'un pécheur. Il semblait qu'il devait cette fois renoncer pour jamais à régner. Mais on perd difficilement le goût d'une couronne. Winceslas rassemble encore quelques seigneurs, entre par trahison dans la forteresse de Visigrade, et déclare au gouverneur qu'il faut ou être égorgé, ou attirer auprés de lui les magistrats de Prague ; ces magistrats viennent sans défiance : on les arrête. Trente soldats se révêtent de leurs habits, vont à Prague, donnent des ordres, font égorger les bourgeois, rétablissent Winceslas dans la plénitude de sa tyrannie. Sigismond ne put s'y opposer ; car la Hongrie était menacée par les Turcs. Le moindre des maux innombrables qui résultèrent du rétablissement de Winceslas, fut la vénalité des charges, des dignités, et des magistraturesdans tout l'empire.

Tout cet argent fut aussi-tôt épuisé par les impudentes prodigalités de l'empereur,

mais son esprit fécond en scélératesses trouva bientôt d'autres moyens d'y suppléer. Il n'avait point accordé d'amnistie aux Bohémiens qui l'avaient livré à Sigismond : au bout de trois ans, il reprit cette affaire, condamna les villes comme rebelles, s'adjugea les biens de tous les habitans, et crut leur faire ensuite une grande grace que de les leur laisser en les taxant à sa volonté.

Ces nouveaux excès firent sortir enfin les électeurs de leur sommeil. On le cita à la diète, on l'y déposa, et l'on mit à sa place Frédéric duc de Brunswick qui fut assassiné quelques jours après; il ne resta plus à Winceslas que les états de Bohême.

ROBERT Ier,

quarantième empereur, mort en 1410.

Que dirons-nous de son successeur, ou plutôt du successeur de ce Frédéric ? Un seul mot suffit à son histoire, il fut empereur. De tels êtres, quand ils ne marquent pas leur existence par de grands crimes, sont entiérement nuls, ou forcés de l'être par les circonstances impérieuses. Avec eux, les ministres, les courtisans, les favoris sont tout, et le crime règne également, quoique

souvent couvert d'un voile. Robert était électeur lorsqu'il fut question de remplacer Winceslas, et il n'eut pas honte de se donner sa voix à lui même. Pour n'être pas abhorré, il fallait bien tenir une conduite différente que son prédécesseur déposé pour ses forfaits. Celui-ci avait surchargé le peuple d'impôts; Robert le soulagea un peu. Winceslas avait été cruel, Robert tâcha de paraître doux. Il espérait bientôt se dédommager; déjà il était même allé en Italie pour détruire tous les privilèges vendus par Charles IV, et pour ranger tous les peuples sous sa loi; mais il fut battu. Cette entreprise, contraire à la foi sacrée des traités, à toutes les loix divines et humaines, annonçait assez ce dont il serait capable un jour, lorsqu'il croirait son autorité suffisamment affermie : il affectait une magnificence qui devait absorber bientôt tous ses revenus, lorsque la mort l'enleva après dix années de regne.

JOSSE, *Empereur, mort en* 1411.

SIGISMOND, *Emp. mort en* 1437.

L'Allemagne pendant plus d'un an eut trois empereurs. Winceslas qui se faisait appeler *toujours auguste.* Josse, marquis de Mo-

ravie, et Sigismond, roi de Hongrie. L'église avait aussi trois papes. Josse mourut avant d'avoir pu se mesurer avec ses rivaux. L'empire ne fit pas en lui une grande perte, c'était un homme faible, lâche, infidèle et intéressé. Sa mort épargna bien des crimes et des malheurs.

SIGISMOND, *seul régnant.*

Sigismond avait déjà fait ses preuves en Hongrie. Comme un parti considérable y refusait de le reconnaître pour roi, il fit trancher la tête à tous les chefs. Mis en prison et déposé, il vint à bout, par le secours de deux nobles de s'échapper et de chasser du trône Ladislas qui avait été nommé son successeur. Alors il eut soin de cacher ses vices; naturellement prodigue, il parut avare. Autant il avait usé sans frein d'une autorité arbitraire, autant il se plut à s'entourer de formes légales pour couvrir ses injustices.

Par cette hypocrisie il se montrait depuis long-temps bien supérieur à Winceslas, qui, trop abruti par le crime pour tirer parti de ses malheurs, ne gardait dans la débauche ni mesure ni bienséance. Cet ex empereur retiré dans la Bohême, entretenait des concubines qui abusaient de leur crédit pour faire périr

des personnes vertueuses. Sa vie se passait dans les festins ; ne s'occupant que de bonne chère et de parties de plaisirs , il s'inquiétait peu du reste. L'espèce humaine toute entière ne valait pas à ses yeux un bon repas; et un jour qu'on vint lui apprendre que son château de Visigrade avait été brûlé avec beaucoup de personnes, ce second Caligula demanda froidement si le feu avait pénétré jusqu'à la cave. On lui dit que non : eh bien ! répliqua-t-il, la perte n'est donc pas grande, puisque mon vin du rhin subsiste encore : et pourvu qu'il ne soit pas gâté, je suis content.

Pour arrêter les maux causés à l'église par les trois papes, un concile s'assemble à Bâle et les casse tous. Ce fut à ce concile que Sigismond se couvrit d'un éternel opprobre. Jean Hus y fut cité pour répondre sur quelques opinions que l'on regardait comme hérétiques. Jean Hus était de Bohême et nullement dans la dépendance de l'empereur. Celui-ci lui donna donc un sauf conduit, par lequel il le prenait sous sa protection, lui assurait une pleine et entière liberté, le laissait maître de toutes ses actions. Mais à peine arrivé à Constance, Jean Hus est arrêté et constitué prisonnier du concile; l'empereur feint de s'y opposer ; mais au fond de l'ame il se croyait

dispensé de tenir parole à un hérétique. Les seigneurs de Bohême écrivent en sa faveur, car Vinceslas ne s'y mêlait de rien : tout fut inutile. On voulut d'abord le condamner sans l'entendre ; des protestations fortement motivées arrêtent l'empereur et le concile, et Jean Hus paraît dans l'assemblée. On traite d'hérétiques plusieurs articles de ses ouvrages, sans lui prouver qu'ils le sont, et l'on exige qu'il les rétracte tous, comme si chacun n'était pas libre de se créer une religion suivant son cœur, et de se peindre la divinité comme il lui plait. Sur son refus le concile s'indigne ; Sigismond oubliant qu'il parle d'un étranger, d'un homme, dit que si Jean Hus ne se rétracte, il ira lui-même allumer de sa main le bûcher qu'on lui destine. Fort de sa conscience, Jean tint bon contre l'orage ; il entendit sa sentence et la subit avec fermeté. On jetta ses cendres dans le Rhin ; et des décrets terribles furent lancés contre ses sectateurs. C'est ainsi qu'un empereur, qu'un concile imbécille et fanatique allumèrent dans la Bohême une guerre sanglante qui dura près de vingt années. Dès lors les Hussites persécutés, et animés par toutes les idées religieuses qui fermentent dans des têtes ardentes, firent des prodiges de courage et

de vertus. Leur zèle leur créa des talens : à leur tête parurent tout à coup des généraux faits pour jeter la terreur dans l'Europe. Vinceslas était moins que personne en état de les arrêter. Les Hussites sont bientôt maîtres de la Bohême, delà ils se jettent dans l'Allemagne, première cause de tous leurs maux, et se vengent avec fureur. Lâche Sigismond, toi qui étais si jaloux de tes droits impériaux, pourquoi laissais-tu à des prêtres le droit de vie et de mort ? pourquoi ta jalousie si irascible s'est-elle tue à leurs voix? il semble que tous ces porte-couronnes n'aiment leur autorité qu'autant qu'elle peut être contraire à l'humanité et à la justice, et que dès qu'elle peut être utile, ils l'abandonnent avec joie.

Cette guerre trouva l'empire absolument épuisé d'argent. Sigismond en jouant l'avarice au dehors, se dédommageait en secret: il empruntait de tous côtés des sommes que le peuple devait payer; car pour lui il tenait peu ses engagemens, et les villes qui lui prétaient, le connaissaient assez pour exiger qu'il leur livrât des hommes riches en caution. L'ambition de l'empereur rendit encore cette guerre plus dispendieuse et plus terrible. Winceslas venait de mourir, et sa

dernière action couronnait celles de toute sa vie. Comme on parlait à sa cour de l'insurrection des Hussites, son grand échanson dit avoir prévu tout cela, et que si l'on avait suivi ses conseils, on n'aurait pas à pleurer tant de malheurs. A ces mots Winceslas le prend par les cheveux, le jette à terre, et saisit un poignard pour le tuer. L'excès de sa rage lui cause une attaque d'apoplexie qui l'enlève cinquante jours après.

Sigismond intrigua pour réunir sur sa tête cette couronne aux deux autres: on le choisit: et les Hussites irrités n'en devinrent que plus actifs et plus belliqueux.

Il redoutait les fatigues des camps, et comptait plus sur sa prudence et son argent que sur sa bravoure. Mais les Hussites n'étaient pas gens à se vendre, ils le forcèrent bientôt d'en venir aux mains, et le battirent complettement. On prêcha une croisade contre eux. Leur troupe était mal disciplinée, mais l'amour de la liberté leur tenait lieu de tout. Cette première victoire fut suivie de plusieurs autres. Alors développant les principes dans toute leur étendue, ils soutinrent qu'un peuple libre n'a pas besoin de rois, ou plutôt ne peut pas rester libre avec des rois, et ils ne voulurent ni de Sigismond, ni de

Coribut qu'on lui opposait. Malheureusement leur secte se trouvait partagée en trois partis pour des opinions religieuses. Cette diversité de sentimens chez des hommes trop peu éclairés pour être tolérans, s'étendit à tout : les esprits s'aigrissent ; le reste des Bohémiens prend sur ces partis divisés un grand avantage dont Sigismond profite. Dans de pareilles circonstances nul homme n'a plus d'art qu'un roi. Une victoire remportée sur les Hussites mit fin à toutes les intrigues, et d'un seul coup Sigismond voulut se débarrasser des plus braves. Il proposa à la foule des prisonniers qu'il avait faits, de s'enrôler dans ses armées, où il leur donnerait une paye considérable. Les Hussites y consentirent, on introduisit les meilleurs soldats dans une grange, comme pour les y inscrire les premiers, et quand elle fut pleine, on y mit le feu : tous périrent au milieu des flammes. Par ce crime il fut roi comme il le désiroit. Sentant sa fin approcher, il fit nommer Albert son gendre pour lui succéder, et mourut à soixante dix ans.

ALBERT II,

quarante-troisième empereur mort en 1439.

Armons-nous de courage pour entreprendre l'histoire d'une nouvelle famille d'Atrée. C'est ici le commencement du règne fatal de la maison d'Autriche. Dans cette famille nous trouverons toutes les horreurs; et si le soleil ne recula pas à leur vue, à leur récit du moins le cœur se brise et se déchire.

Albert n'eut pas le temps de commettre beaucoup de crimes. Comme son beau-père il fut roi de trois royaumes: mais les Hussites, dont les forces n'étaient pas éteintes, lui opposèrent Casimir, frère du roi de Pologne. Ce fut encore une source de fléaux pour la malheureuse Bohême. Deux rois dans un pays sont deux brigands qui, tout en pillant à qui mieux mieux, cherchent à se détruire par jalousie de métier. Les Autrichiens et les Hongrois massacraient tous les ennemis d'Albert; les Polonais ruinaient presque également amis et ennemis; on ne voyait que des villes en cendres et des troupes errantes de Bohémiens dépouillés de tout. Albert, au lieu de remédier à ces malheurs, crut devoir diviser l'Empire en quatre, et ensuite en

six cercles, avec chacun un duc, ce qui était établir quatre et six tyrans de plus, et multiplier les haines. Il voulut ensuite rectifier les procédures criminelles, et ne songea pas même à détruire celle qu'on suivoit à Clagenfurt, capitale de Carinthie, et qu on aura peine à croire; car ce serait un chef-d'œuvre de démence, si ce n'en était un de barbarie. Un homme accusé, ou seulement soupçonné de vol, y était sur-le-champ pendu; le lendemain on informait contre lui, on instruisait son procès et on le jugeait. S'il était convaincu, on laissait le corps pourrir à la potence. Si l'innocence était reconnue, on enterrait son corps honorablement, et ses funérailles se faisaient aux dépens du public. Peut on avoir une législation qui se joue ainsi de la vie des hommes? Croirait-on qu'un pareil usage existât ailleurs que chez des Cannibales? Eh bien! Albert ni ses lâches jurisconsultes n'y firent seulement pas attention. Long-temps après elle subsistait encore. L'infâme Albert est responsable aux yeux de la postérité de toutes les victimes que cette coutume barbare a immolées; et ce crime négatif n'est pas moindre que tous les crimes positifs qu'ont commis lui et ses semblables. Il mourut la seconde année de son règne.

FREDERIC III,

quarante-quatrième empereur, mort en 1493.

Voici le seul empereur romain qui depuis Auguste ait régné plus de cinquante ans; c'est annoncer d'avance un long tissu de forfaits. Frédéric était un homme extrêmement dissimulé, et les Italiens, bons connoisseurs sur cet article, disaient qu'il enfermait une ame morte dans un corps vivant. Indolent, inactif, et par conséquent ami du repos, il ne fit rien pour le bonheur public. Jamais l'Allemagne ne fut si cruellement déchirée par les guerres civiles et par les armes étrangères que pendant son régne. Les Français ravagent la Suisse et l'Alsace, prennent la Franche-Comté, et plusieurs villes de Lorraine. Les Polonais s'emparent de la Prusse, les Hongrois de la Basse Autriche: des brigands nommés *diables*, à cause de la couleur de leurs visages, de leurs habits et de leurs enseignes, désolent la Basse Allemagne: les évêques de Cologne, de Mayence, de Metz et de Liége se disputent la possession de leur siége, l'épée à la main. Albert de Brandebourg, les ducs de Bavière, les comtes Palatins, les ducs de Holstein, et

les gouverneurs des Pays bas ont de sanglantes querelles entre eux, ou avec les villes impériales et les princes étrangers ; l'empereur les laisse faire. Il ne s'agissait que du sang des peuples. Malgré son inactivité et sa froide apathie, il eut même quelque part à ces divisions, et se servit des uns pour réprimer les autres, et augmenter son pouvoir. L'ambition donne quelque esprit ; car d'ailleurs Frédéric était aussi incapable de penser que d'agir, il ne pouvait guères songer qu'à amasser de l'argent.

Long temps avant son élection il avait manifesté l'esprit qui a toujours régné dans l'ambitieuse maison d'Autriche, en prenant ces mots pour devise : *l'Autriche doit commander à tout l'univers.* Plusieurs griefs lui furent reprochés pour l'éloigner de la couronne impériale. Sa devise fut de ce nombre, mais son parti l'emporta. Que ne fait-on pas avec une énorme liste civile ? On peut souvent même alors ne payer qu'en espérance.

Albert II avait laissé sa femme enceinte, elle accoucha d'un fils. Les sages d'entre les Bohémiens ne vouloient point d'un roi enfant: mais Frédéric était bien aise d'accoutumer l'Europe à regarder les couronnes comme les propriétés d'un petit nombre de familles. On lui

lui proposa de gouverner la Bohême, et d'en être roi; par paresse et par politique en même temps, il refusa, sous prétexte qu'il fallait trop d'argent pour faire obéir les seigneurs de ce pays.

La veuve d'Albert vint en Allemagne avec son fils: il s'en servit comme d'un double ôtage, et oublia en même temps qu'il avait pris le jeune prince sous sa protection; car le roi de Pologne s'étant fait déclarer roi de Bohême et de Hongrie, Frédéric, qui aimait le repos, abandonna les intérêts de Ladislas. Le nouveau roi fut tué bientôt après dans un combat, et les Polonais envoyèrent alors demander le fils d'Albert. Frédéric sans s'émouvoir davantage répondit que Ladislas était encore trop jeune: deux autres députations, trois ans et six ans après, n'obtinrent que la même réponse. La Hongrie se voyait cependant avoir besoin d'un chef; les Turcs la menaçaient, tout l'Empire était intéressé non seulement à ce que la Hongrie fût satisfaite, et à ce qu'on n'y laissât point naître de divisions, mais encore à la secourir; car l'orage pouvait s'étendre dans toute l'Allemagne, et le fameux Huniade avait été déjà battu par les Musulmans. Eisinger, seigneur riche et intrigant, profite de cette perfide

nonchalance de l'empereur, forme un parti, se rend maître de Vienne, désole les bourgs, les villages, met à contribution les habitans, pille les maisons, et laisse commettre tous les crimes dont est capable une soldatesque effrénée. Déjà l'autorité de l'empereur n'était plus reconnue en Autriche. Cependant que faisait ce lâche Claude ? il parlementait, et laissant son pays en proye à tous les ravages, il partait pour l'Italie, afin de s'y faire couronner; et il menait avec lui Ladislas en ôtage. L'Italie ne le voyait pas de meilleur œil que l'Allemagne: mais ce fut à proprement parler sa nullité qui le sauva. Il n'accourait avec tant d'or que pour réclamer le simple titre d'empereur; il n'était pas redoutable, on se décida à le recevoir. Le pape l'aida dans ses desseins ambitieux, et quoique le parti d'Eisinger se fut fortifié pendant son absence, quoiqu'il ne revînt pour ainsi dire en Allemagne que pour voir battre ses troupes sous ses yeux, Frédéric rendit Ladislas; et tout s'appaisa. Les nobles avaient fait un riche butin pendant la guerre: c'était ce qu'ils demandaient. Des nobles ont-ils jamais pensé à la liberté de leur pays ? Quand Ils ont les mains pleines, ils tombent aux genoux du tyran; s'ils lui rés stent quelquefois, ce n'est que pour s'enrichir.

Les Turcs avaient entamé la Hongrie. Huniade, il est vrai, remportait sur eux quelques avantages, il leur avait fait lever le siège de Belgrade; mais Ladislas formé à la cour de Frédéric, s'endormait au sein des plaisirs, et ne se mêlait point des affaires; toute la gloire rejaillissait sur Huniade: jaloux des honneurs qu'on lui rendait, il fit tuer d'abord un des fils de ce fameux général; heureusement une indigestion délivra la Bohême de ce monstre.

On proposa dans ces tristes circonstances une ligue, ou, comme on disait alors, une croisade contre les Turcs; soit paresse, soit entêtement, Frédéric s'y opposa. Tous les princes en furent irrités, et se réunirent de nouveau contre lui. Il n'avait pas voulu lever d'armée contre l'ennemi commun, il se crut obligé d'en lever une contre son propre frère et son propre pays; mais par avarice il soldait mal ses troupes, elles se révoltèrent. Frédéric forcé à la paix, convient de payer une somme à son frère Albert, et ne la paye pas: la guerre recommence avec une nouvelle fureur. Mathias, nouveau roi de Hongrie, se joint aux mécontens; il était animé par un ressentiment particulier. Quand Frédéric avait laissé partir Ladislas, il avait gardé la couronne et les ornemens royaux. Car la mauvaise foi

perçait dans toutes ses actions. L'Empereur commence par satisfaire ce nouvel ennemi, en lui rendant son sceptre et sa couronne, ensuite il convoque une diète pour rémédier aux maux dont lui seul était cause, et mettant de l'avarice en tout, il consentit à envoyer dix mille hommes contre les Turcs, on lui prouva qu'il pouvait en mettre cent mille sur pied. Mais c'eût été pour lui trop d'argent à donner et trop d'ouvrage à faire : aussi disait-on de cet être méprisable : *S'il combat un jour aussi bien qu'il ronfle à présent, nous vaincrons nos ennemis.*

Le duc de Bourgogne attaquait de son côté l'empire, parce qu'il voulait devenir roi; et les Turcs s'approchaient. Pour Frédéric, il passait le temps à consulter, à négocier, et même à régler des disputes sur le pas. Le duc fut vaincu par les Suisses et les Lorrains sans que l'empereur s'en mêlât. Car il restait dans son palais où il amassait et comptait ses trésors, il ne faisait d'autre acte d'empereur que d'accorder quelquefois des audiences, donner des investitures ou recevoir des sermens de fidélité ; du reste il était fort indifférent sur tout ce qui se passait. Son fils Maximilien commençait à prendre les rênes des affaires, et luttait seul contre le duc de Bourgogne,

contre Louis XI qui voulait à son tour la Bourgogne et la Flandre, contre les menaces des Turcs, et contre Mathias irrité de nouveau de n'avoir pas obtenu en mariage Cunégonde, fille de l'empereur, qu'il avait demandée. Maximilien ne put néanmoins empêcher celui-ci de s'emparer de toute la Basse Autriche. Frédéric fut bientôt consolé de cette perte, il disait à son fils que l'oubli est le seul remède des choses perdues, quand la perte est irréparable, et elle paraissait telle à sa pusillanimité; Maximilien resta enfin par la mort de son père seul au timon de l'état.

MAXIMILIEN Ier,

quarante-cinquième empereur, mort en 1519.

Les peuples s'éclairaient, et malheureusement les princes aussi; car les lumières des rois sont toujours au détriment des peuples. Les mœurs se poliçaient à proportion, et l'on ne verra plus dans l'histoire des empereurs ces meurtres féroces, ces crimes barbares, qui signalèrent les siècles précédens. Plus adroits désormais, se conformant extérieurement aux idées politiques qui commençaient à se répandre dans l'Allemagne, se pliant avec souplesse aux habitudes de leur

nation, ils vont tâcher de donner à leur puissance une sorte de légitimité, et de la motiver sur le bonheur des peuples, comme si un esclave pouvait être heureux. Toutes leurs actions seront étudiées, combinées; rarement les verra-t-on lâcher ouvertement la bride à leurs passions et à leur fureur. Ce n'est qu'en France, chez une nation qui daignait descendre jusqu'à idolâtrer des rois, que ces mêmes rois, en dépit de ce fol amour, en dépit des lumières qui se propageaient, osèrent longtemps encore après l'époque dont nous nous occupons, se porter aux excès les plus affreux et s'enyvrer du sang de leurs débonnaires sujets. Maximilien dès le commencement de son règne feignit de vouloir travailler au bien général, il convoqua à Vorms la grande diète, qui fut appelée ainsi à cause du grand nombre de princes et de députés des grandes villes qui s'y trouvèrent. Il fit ensorte d'y exciter l'enthousiasme en sa faveur avec quelques lieux communs de morale, et sur-tout avec de l'argent, la chose ne fut pas difficile. Jusqu'alors les ordonnances pour le maintien de la paix publique n'avaient été portées que pour un temps limité. On croyait avoir beaucoup gagné quand on avait pu les faire observer quelques années

de suite. Maximilien voulait établir un ordre fixe, tous les esprits y étaient préparés : ils éprouvaient la lassitude de l'anarchie, et l'empereur y trouvait son intérêt. Mais il prouva bien qu'il se jouait des droits du peuple. La chambre impériale qu'il institua pour juger de tous les différens des états et des provinces, ne fut composée que de nobles, de comtes, et de barons ; pas un juge ne fut élu par le peuple, ni parmi le peuple : les dix-sept membres étaient choisis par l'empereur, par les électeurs, par les nobles. Le peuple qui est la force des empires, le peuple qui a toujours à se plaindre de mille sangsues publiques, le peuple qui est tout, fut mis à l'écart; et si l'on voulait compter jusqu'à nos jours, toutes les décisions de cette chambre aujourd'hui fixée à Vetzlar, on verrait que ce sont autant d'outrages et d'attentats, je ne dis pas seulement contre la souveraineté du peuple, mais contre l'humanité. Dans cette chambre a toujours régné l'esprit de Maximilien, c'est à-dire l'esprit d'un tyran ; et lorsqu'une année avant l'époque où nous arrivons, cette même chambre repoussa sous le joug d'un tyran à mitre les malheureux liégeois, il nous a semblé voir l'ombre de cet affreux Maximilien siéger au milieu d'elle, et lui dicter l'infâme

décision qu'elle s'est chargée d'écrire en caractères de sang.

Maximilien alla en Italie et s'y fit mépriser. Il proposa un traité aux Suisses qui répondirent comme devrait faire tout peuple libre : *point d'alliance avec l'empereur.* Comptant les en punir, il commence la guerre, mais cette *vile populace*, c'est ainsi qu'il appelait un peuple souverain, battit, chassa, dissipa ses armées La fortune ne fut pas une seule fois aveugle : elle se déclara toujours pour les Suisses. Maximilien s'humilia enfin devant eux, reconnut solennellement leur indépendance, trop heureux d'acheter la paix à ce prix.

De si tristes succès ne purent cependant lui ôter l'envie de guerroyer. La guerre n'est qu'un grand assassinat : elle plait à un roi. Maximilien en fit une extrêmement lâche et honteuse. Ce fut encore contre une république ; il la fit en s'environnant de toutes les puissances de l'Europe pour en attaquer une seule. C'est la fameuse ligue de Cambray. Le roi de France, l'empereur, le roi d'Arragon, le pape en furent les premiers auteurs. Tous ces êtres vils voyaient avec peine un pays où il n'y avait pas de roi, nager dans l'abondance et la richesse. Venise renfermait une foule de

citoyens plus opulens que des monarques. Ces fortunes monstrueuses qui ont de tout temps entretenu et éternisé l'aristocratie dans les états, devaient entraîner Venise dans de grands malheurs. C'est à ses richesses énormes qu'elle dut l'orgueil qui l'empêcha de voir et de craindre la conjuration qui se formait : nulle précaution ne fut prise, nulle troupe levée, Venise croyait avoir assez de son nom pour résister à ces brigands. Elle se vit bientôt dépouillée et lacerée. Mais les brigands ne tardèrent pas à se brouiller entr'eux à l'occasion du partage des dépouilles. Maximilien qui, n'étant pas obéi de ses troupes, s'était vu obligé de demander honteusement une trève aux Vénitiens, Maximilien qui n'avait qu'une petite armée, parce qu'il aimait mieux que les états lui fournissent de l'argent que des hommes, fut le plus mal partagé et le plus mécontent.

Méprisé de tous côtés, et ne sachant comment occuper plus long-temps le trône impérial, il songea à convoquer un concile pour y faire déposer Jules II, pour se faire nommer pape lui-même ; certes il l'eût dignement remplacé. N'ayant pu réussir, il se borna à demander la coadjutorerie de Rome, il ne l'obtint pas davantage.

Il avait fait part de ce projet, sur-tout au roi de France, dont l'intérêt était que l'empereur fut un être nul, et qui n'y donna pas les mains. Dès-lors Maximilien devint son ennemi, et tourna la ligue contre la France. Louis XII fut chassé de toutes les villes qu'il avait prises ; l'empereur s'empara d'un grand nombre d'entr'elles, et devint par ses intrigues et par le caprice de la fortune, presqu'aussi puissant en Italie que les Français l'avaient été. Les mêmes succès l'accompagnèrent dans la Bourgogne qu'il attaqua. Mais cette brillante fortune ne fut pas de longue durée. Comme il manquait d'argent, ou peut-être qu'il feignait d'en manquer, et que ses troupes étoient dans la plus grande disette, elles se débandèrent, et l'empereur se vit encore obligé de faire des trèves, quoique victorieux.

Pour engager le roi d'Angleterre dans la ligue contre la France, et sans doute encore par un dégoût momentané de sa place, il lui avait promis de lui céder la couronne impériale. Henri VIII le somma de tenir sa parole : mais on n'abdique pas ainsi la royauté ; Maximilien réfléchissant mieux trouva l'empire bon à garder, il songea même à l'assurer à son petit-fils Charles.

Maximilien se flattait, malgré les malheurs et la foiblesse de son esprit, de rendre sa maison la plus considérable de l'europe, en la divisant en deux branches capables de résister ensemble à tout aggresseur, et en même-temps de subsister indépendamment l'une de l'autre, afin que si l'une des deux venait à tomber, elle n'entraînât pas l'autre dans sa chute. Par ce moyen il croyoit rendre éternelle la maison d'Autriche, et espérait laisser à Ferdinand toute l'Autriche et les Pays-Bas, et à son frere l'Empire. Imbécilles rois, vous voulez, quand vous n'êtes que poussière, quand vous êtes tout entiers en proie à la vengeance divine, commander encore sur cette terre esclave, dans la personne de vos enfans; mais vos enfans seront punis des vices et des crimes que vous leur avez laissés en héritage; et vos noms traînés dans la fange de l'ignominie, vos cendres abhorrées seront, ainsi que les leurs, livrés à toute l'exécration des peuples devenus libres.

Qu'est ce que ce Maximilien? qu'était-il de son temps? qu'est-il à nos yeux? un tyran qui n'eut pas même l'avantage de couvrir ses énormes défauts par de grands talens. Incertain dans ses projets, il entreprenait la guerre par fantaisie et par caprice. Timide

dans le danger, il demandait des conseils à tout le monde et n'en suivait aucun : il éludait les traités, les faisait, les défaisait à son gré et selon ses intérêts du moment. Il aimait l'argent par-dessus tout, il en recevait avec bassesse de ses amis et de ses ennemis indifféremment, et sous toutes sortes de conditions; ensuite il le prodiguait en dépenses absurdes, dans le temps que ses armées et les besoins du peuple prescrivaient la plus sévère économie. Il divisa de nouveau toute l'Allemagne, et en composa dix cercles, c'est-à-dire qu'il ajouta quatre nouveaux tyrans à ceux qui existaient déjà.

CHARLES V,

quarante-sixième empereur, mort en 1558.

Si tous les peuples qui composaient l'Europe s'étaient trouvés, comme sous les empereurs Romains, dans un égal état d'ignorance et d'asservissement, sans doute il eut été plus utile pour toute l'Europe de n'avoir qu'un seul maître. Plus l'Empire est étendu, plus on échappe à l'œil du tyran, ses injustices répandues sur une grande surface de terrein, deviennent alors moins sensibles à chaque individu; au lieu qu'un roi, maître

d'un pays plus resserré, appesantit en quelque sorte son bras sur chaque tête. Mais lorsque les peuples ont des connoissances et des habitudes diverses, lorsque les uns n'ont aucune idée de la liberté, que d'autres marchent vers elle avec une sorte de fermeté et d'énergie; que quelques-uns même commencent à en jouir, il est très dangereux pour eux tous de se réunir sous la main d'un seul; car le despote couronné emploie les peuples esclaves à subjuguer non-seulement par la force, mais même par l'exemple, ceux qui ne sont pas étrangers à la liberté; tous se mettent bientôt de niveau sous le joug; ceux-ci perdent toute espèce d'indépendance, ceux-là ne perdent rien en liberté, mais leur sang est sacrifié, mais l'on abuse exprès de leur docilité pour présenter de grandes leçons aux esprits inquiets. Le système adopté en Europe de mélanger, de croiser les races royales, la précipitoit vers l'abîme en la précipitant vers le despotisme d'un seul; et si aucun prince n'a pu obtenir la monarchie universelle, nous ne devons cet avantage qu'au hasard.

Charles V, le plus dissimulé et le plus puissant de tous les empereurs depuis Tibère, fut sur le point de l'établir, et certes

depuis long-temps son ambition dévoroit d'avance toute l'Europe. Les circonstances les plus favorables lui donnèrent en héritage les plus beaux pays de cette partie du monde, et peu s'en fallut que la guerre ne lui livrât le reste. Déjà roi d'Espagne par ce droit impie qu'on appele de succession aux trônes, il désiroit que Maximilien son grand-père le fit nommer empereur : c'était également le vœu de Maximilien ; mais comme lui-même, n'ayant point été sacré empereur à Rome, n'était proprement que roi des Romains, il ne pouvait assurer à son petit fils la couronne impériale qu'il n'avait pas. Il mourut et laissa une libre carrière aux intrigues de Charles. François I, roi de France, prétendait aussi à l'Empire. Charles l'emporta sur lui à force d'argent, il acheta tous ceux qui voulurent se vendre, et rien n'est plus vénal que des nobles. D'abord cependant les électeurs sentirent qu'il ne fallait pas donner à l'Allemagne un chef trop puissant, ils nommèrent Frédéric, duc de Saxe. Mais celui-ci comprit qu'il aurait à combattre seul les deux rois mécontens. Il refusa, et proposa Charles qui fut élu. Dès ce moment Charles et François devinrent ennemis irréconciliables, quoiqu'auparavant ils se fussent juré une amitié à toute épreuve.

Charles avait des talens : mais petit comme tous les rois, et sachant le pouvoir des mots, il commença par s'arroger le titre de majesté, titre inconnu jusqu'alors, et qui chatouille si agréablement l'oreille même des rois qu'on appelle constitutionnels. Les espagnols accoutumés depuis des siècles à l'esprit de liberté que leur séjour sur les montagnes, leurs guerres continuelles avec les Maures nourrissaient et fortifiaient, ne se laissaient point entièrement maitriser par leurs monarques. Charles se servit contre eux de ses flamands qu'il employa seuls dans les camps et dans les affeires, et de tout le poids que lui donnait sa qualité d'empereur (1). Sous lui les Espagnols perdirent la plupart de leurs droits. Charles enfin va en Allemagne. Comme Sigismond, il se déshonore en persécutant des opinions nouvelles. Comme lui il veut d'abord protéger Luther ; heureusement pour ce réformateur qu'il n'y avait pas là de concile, car Charles n'eut pas rougi de le lui livrer aussi par une trahison. Il se contenta, chose horrible ! de

(1) Nous renvoyons aux *Crimes des rois d'Espagne* qui ne tarderont pas à paroître, tous ces détails qui ne sont pas du ressort de l'histoire d'Allemagne.

le dépouiller de sa qualité de citoyen, de défendre à tous les princes de lui accorder asile, et de leur ordonner de se saisir de sa personne. Les flatteurs applaudirent Charles, parce qu'il n'avait pas fait exécuter cet édit intolérant et barbare : mais il ne faut louer que les circonstances qui l'en empêchèrent.

Son absence ranima le courage des Espagnols ; un tyran a toujours tort dès qu'il s'éloigne des lieux qu'il veut le plus opprimer. Une ligue se forme ; le peuple lassé voulut secouer le joug. L'Empereur occupé dans une guerre insensée contre la France, où il sacrifiait *ses* Allemands et *ses* Flamands, ne pouvait les employer encore contre les Espagnols. Il fut obligé de céder et d'accorder tout. C'est ce que feraient, du moins pour un tems, tous les despotes, si les peuples savoient user de leurs forces.

Si l'on eut demandé à Charles-Quint et à François I, pourquoi ils se faisaient une guerre à toute outrance, de bonne foi ils n'auraient su que répondre, ou du moins ils n'auraient osé. François ne pouvait pardonner à Charles d'avoir été nommé empereur, et Charles ne pouvait pardonner à François de trouver sa nomination mauvaise : voilà tout le secret de leur haine continuelle ; voilà

la

la cause de la mort de plus de six cents mille hommes, et du pillage des plus belles provinces de l'Italie et de la France. Peuples stupides, il fallait les mettre d'accord, en les détrônant, en les égorgeant l'un et l'autre.

François, bouillant et impétueux, devait donner sur lui de grands avantages à un rival, profondément réfléchi et dissimulé, qui le premier parmi les modernes fit une science de la perfidie, sous le nom de politique. Charles fut presque toujours vainqueur, et c'était aussi presque toujours au sein de la victoire, que caché sous le voile de l'hypocrisie, renfermé dans lui-même, il tâchait de se laisser moins pénétrer, parce que c'était alors sur-tout, qu'enorgueilli de la fortune, il méditait d'asservir toute l'Europe. François est fait prisonnier à Pavie. Charles qui n'avait pourtant d'autre dieu que l'ambition, court à sa chapelle, il y reste une heure prosterné. Au sortir de-là il semble gémir de sa victoire, plaint le sort d'un ennemi qu'il déteste, et le cite comme un de ces exemples frappans de l'inconstance de la fortune que la providence présente aux monarques. Il défend toutes réjouissances publiques, comme indécentes dans une guerre entre des chrétiens. Mais au milieu de tout ce patelinage,

il n'oubliait rien de ce qui pouvait flatter son orgueil et servir à ses intérêts. Trompés par ses dehors hypocrites, quelques-uns de ses conseillers l'exhortaient à renvoyer son prisonnier sans rançon, et à s'en faire ainsi un ami. Mais il y avait là un sentiment trop délicat pour un prince tel que lui. Charles au contraire fit venir son prisonnier à Madrid, pour avoir le barbare plaisir de jouir de son humiliation, et pour le donner en spectacle aux Espagnols. Il l'y retint dans la plus dure contrainte, ne lui laissant aucune consolation, aucun délassement, lui remettant toujours sous les yeux l'idée de sa défaite, de sa captivité, de sa faiblesse, par les propositions dures et orgueilleuses qu'il lui faisait : l'ame de François s'irritait de pareilles conditions, et le vil empereur cherchait alors à la dompter tout-à-fait par des traitemens plus inhumains encore, par les dégoûts amers dont il l'abreuvait. Charles, en férocité, le disputait au geolier : c'était à qui inventerait les moyens les plus propres à aliéner l'esprit de François, et à déchirer son cœur. Il se conduisait comme un avide corsaire, qui, en maltraitant ses prisonniers, espère les forcer à payer une meilleure rançon. Bientôt François tomba malade, les médecins désespérèrent

de sa vie. Charles craignant de voir une telle proie lui échapper, prodigua dès-lors au roi de France toutes sortes de caresses et de bons traitemens qui rendirent au prisonnier l'espoir avec la santé. Enfin il se borna, car il crut montrer un grand désintéressement en n'exigeant pas toute la France pour dédommagement; il se borna à lui demander pour rançon des provinces entières d'Italie, des provinces entières de France avec des sommes considérables; sa cupidité ne pouvait plus se cacher, elle était telle que François, qui, comme tous les rois, s'embarrassait peu de *ses sujets*, n'eut pas l'audace de consentir à ses propositions. Néanmoins les deux contractans se rapprochèrent, le traité se fit, et tous deux également perfides se trompèrent encore l'un l'autre. François, acceptant le traité, dictait en secret une protestation; et Charles, rendant la liberté à son prisonnier, le faisait encore garder à vue.

Cependant les troupes impériales vivaient à discrétion dans le Milanais; elles y levaient d'énormes contributions et jusqu'à cinq mille ducats par jour. Les princes Italiens ayant le pape à leur tête, avaient fait une ligue entr'eux pour maintenir ce qu'ils appellaient la liberté de leur pays. Charles

s'adressa au Pape qu'il savait très-avide des biens de ce monde, l'intimida, le caressa tour-à tour, lui promit de nouvelles terres et de nouvelles prérogatives; en reçut d'abord, en échange de ces promesses, une somme considérable, le détacha de la ligue; et quand il l'eut ainsi détaché, lorsque l'argent fut compté, il se moqua de lui et ne tint aucune parole.

Le pape furieux renoua ses intrigues, fit entrer dans la confédération italienne les rois de France et d'Angleterre. Mais cette confédération ne le sauva pas, car Charles-Quint crut devoir punir le pape de n'avoir pas mieux observé que lui ses promesses; une armée entra dans Rome et fit Clément VII prisonnier. Charles enchérit encore sur toutes les pieuses farces qu'il avait faites au moment de la prise de François. Il prit le deuil et le fit prendre à sa cour, ordonna des prières et des processions pour la liberté du pape; il eut le front (un roi ne rougit jamais) il eut le front d'assurer à toute l'Europe, que Rome, que le pape avaient été pris sans ses ordres. Mais ce qu'il affirmait d'une façon, il le niait d'une autre; car en même-temps il confiait le pape au geolier de François, et publiait contre lui un manifeste.

Personne ne fut sa dupe : on vit qu'il voulait régner sur toute l'Europe, sur tous les rois : toute l'Europe, tous les rois se liguèrent contre lui. Charles commença à connaître la crainte : pourquoi n'habite-t elle pas toujours le cœur des tyrans ? Il avoit outre cela besoin d'argent ; il rendit donc la liberté à Clément VII pour trois cents cinquante mille écus.

Ces querelles, ces guerres sanglantes entre le pape et l'empereur, eurent du moins cet avantage pour l'Allemagne, qu'elles favorisèrent les opinions de Luther. Luther portait la hache sur un grand nombre d'abus de l'église, et le plus grand, sans doute, était cette idolâtrie avec laquelle on révérait un pape : tous les vices découlaient de celui-là. Charles, pour deux raisons, n'osait pourtant prendre le parti des protestans, quoiqu'au fond il le crût assez juste, parce qu'il abhorrait la cour de Rome, sa rivale en perfidie. Il craignait, qu'après avoir renversé l'idole papale, ils ne renversassent l'idole impériale ; et voyant que les autres pays n'étaient point à beaucoup près aussi fortement imbus que l'Allemagne des opinions de Luther, il crut trop dangereux de se déclarer pour lui. Il aima mieux agir contre sa conscience, per-

sécuter les réformateurs, et flatter les catholiques. Il chercha à désunir le parti protestant pour l'affaiblir, à corrompre les grands qui le soutenaient. Et quand il crut le parti catholique plus fort, il ne ménagea plus rien; il défendit à toutes personnes de protéger ou tolérer les nouveaux sectaires, fit établir contre eux des peines sévères, les priva des droits, places et avantages dont ils jouissaient. Ils semblaient devoir être bientôt anéantis; mais le grand courage de Luther, l'ambition trop peu déguisée de Charles, donnèrent naissance à la ligue de Smalkalde, qui de jour en jour devint plus puissante et plus redoutable.

Pendant que le plaisir de Charles était de faire la guerre aux principaux princes de l'Europe, et de l'inonder du sang de ses habitans, croiroit-on que le Turc, de son côté, dévastait la Hongrie et y faisait de rapides conquêtes, sans que cet homme, toujours altéré de combats, cherchât à lui résister ? Si l'empereur eût véritablement aimé la gloire, ou au moins l'humanité, il eût tourné ses armes contre cet agresseur, il se fût déclaré le champion de l'Europe entière au lieu d'en être le bourreau; mais cette ame féroce calculait bien différemment. Elle voyait avec

joie qu'un ennemi étranger occupât et affaiblît le roi de Hongrie. Toute l'Europe et l'Allemagne, sur-tout, murmurait de cette conduite. Pour étouffer ces plaintes, et pour avoir l'air de n'avoir en vue que l'intérêt général, sans toutefois nuire à ses desseins, il alla porter la guerre chez les pirates d'Afrique : cette expédition ne valait pas l'appareil qu'il y mit : elle présentait une victoire assez facile, mais Charles voulait en imposer à l'Europe : il marcha donc lui-même en personne contre Barberousse, chef des pirates, et le vainquit ; il ramena avec pompe plus de vingt mille chrétiens que les Barbaresques avaient faits esclaves, et n'oublia rien dans cette chétive expédition de ce qui pouvait contribuer à faire célébrer son nom dans tout l'univers.

Après un tel succès il crut que rien ne lui était impossible, et il s'imagina qu'il s'emparerait aisément de la France en profitant de l'état de délâbrement où elle était. En vain ses ministres lui détaillaient les ressources inépuisables de ce beau pays, sur tout pour une guerre défensive. En vain le marquis du Guast tomba à ses genoux pour le détourner de ce dessein téméraire. Charles était aveuglé par la victoire ; il pénétra en

France. Bientôt la famine assiégea son camp, des milliers d'hommes périrent sans tirer l'épée. Imbécilles, votre ennemi était tout près de vous, il fallait égorger Charles, et vous retirer libres. Ne savez vous point que la mort attend tôt ou tard les téméraires qui osent avancer dans l'intérieur de la France à main armée. Nous voyons aujourd'hui une nuée de brigands, affamés de servitude, s'élancer au sein de nos départemens. Plus ils s'avancent, plus ils s'approchent de la mort. Leurs progrès sont les plus sûrs garans de leur ruine. Et le courage des Français, leur patriotisme, fût-il mille fois moins énergique, les satellites des despotes périront. J'en atteste les plaines de la Champagne, j'en atteste Frédéric-Guillaume, Philippe II et Charles Quint.

Honteux de sa disgrace, il s'en venge sur le dauphin qu'il fait empoisonner par ses émissaires ; du moins c'était l'opinion du temps : elle prouve qu'on l'en croyait capable ; il s'en venge sur le tiers-état espagnol, il abolit son droit d'entrée aux états-généraux, et met, sans aucune pudeur, sa volonté seule à la place de celle de la nation. Il veut ensuite faire payer les frais de la guerre aux Flamands. Gand s'y refuse, Gand in-

surge ; Charles se hâte d'aller le réduire. On vante beaucoup la bonne foi de François, qui, maître de la personne de Charles, le laissa librement passer dans ses états. Moi, dans cette prétendue bonne foi, je ne vois que perfidie. Combien est vil et odieux, ce roi qui donne un libre passage à un ennemi de vingt ans, uniquement pour qu'il aille plus vîte réduire des peuples en servitude ! ce roi qui, oubliant que ces peuples ne combattent que pour lui, qu'ils n'ont refusé l'impôt, que parce qu'il devait être employé contre lui, trafique de leur ruine. Oui, ce François si vanté, n'est, comme tous les autres, qu'un ingrat et qu'un traître. Les rois les plus ennemis entr'eux s'unissent toujours, les scélérats, quand il s'agit du malheur des peuples.

François en fut recompensé comme il le méritoit. Il espérait qu'en vertu de ce service Charles se hâterait d'accorder à la France, l'investiture du duché de Milan, promise par les traités. Une fois hors de France, Charles se rit de ce traité, et ne songea qu'à assouvir sa fureur sur les malheureux Gantois. Vingt-six des principaux citoyens furent mis à mort ; un grand nombre banni, la ville déchue de ses privilèges et immunités ; ses revenus confisqués, l'ancienne forme de gou-

vernement abolie ; la nomination des magistrats réservée pour toujours aux empereurs. On bâtit une citadelle pour contenir les habitans ; on leur en fit payer les frais qui montaient à quinze mille florins, et de plus on leur imposa une taxe annuelle de mille florins de plus, pour l'entretien de la garnison.

L'expédition de l'Afrique lui avait réussi ; Charles voulut en tenter une seconde plus brillante encore, contre Alger qui était devenu un nouveau repaire de pirates. Mais son ambitieuse folie lui coûta cher. Deux tempêtes terribles assaillirent la flotte qui l'y conduisit. Il perdit la moitié de la plus belle armée de l'univers, et fut obligé de fuir devant ces misérables ennemis.

La mauvaise foi de Charles avait irrité François, qui lui déclara la guerre. Charles s'y attendait et s'y était préparé. Il la commença par une barbarie, et la continua par une trahison. Il entra d'abord dans les terres du duc de Clèves, qui s'était allié avec les Français, investit et prit Duren, passa tous les habitans au fil de l'épée, et réduisit toutes les maisons en cendres. De là il marcha vers la France, attaqua Saint-Dizier; et ayant découvert la clef du chiffre du duc de Guise,

fabriqua une lettre au nom de ce duc, par laquelle il était ordonné au commandant Sancerre de livrer la place. Sancerre, digne soldat d'un tyran, et qui ne connaissait qu'une obéissance aveugle et passive, ne réfléchit point, et, machinalement, remit Saint-Dizier aux Impériaux. Malgré ces succès honteux, Charles fut obligé de faire la paix, et de rendre tout ce qu'il avait conquis. Il ne donna pas le Milanais, parce que le duc d'Orléans à qui il devait le remettre mourut sur ces entrefaites. Il se crut par cette mort dégagé de sa parole.

Une des raisons qui l'avait porté à terminer la guerre, était le mécontentement du pape. Le fanatique évêque de Rome voyait avec une douleur scélérate que l'empereur ne persécutait pas assez les protestans, et que la ligue des Smalkade faisait toujours de nouveaux progrès. Charles avait éprouvé des revers, et sentait que le temps n'était pas encore venu d'être le roi des rois ; il chercha donc à faire bassement sa cour au pape, en mettant au ban de l'empire les deux princes chefs de la ligue. Ceux-ci lui déclarèrent la guerre. La victoire ne fut à personne ; mais le génie ferme et astucieux de Charles domina aisément l'esprit vacillant

et pusillanime des confédérés. Cette paix fut, comme toutes les autres, à l'avantage de Charles ; et, comme toutes les autres, elle ne dura qu'autant que l'intérêt de l'empereur l'exigea. Dès que François premier fut mort, il se sentit plus à l'aise, et alla tout à-coup sans aucun prétexte attaquer l'électeur de Saxe, l'un des deux ci devant chefs de la ligue. L'électeur fut battu et fait prisonnier. Charles eut la bassesse de l'insulter dans son malheur, et de lui prodiguer le mépris. Un conseil de guerre, présidé par le farouche duc d'Albe, le condamna à perdre la tête pour ses opinions religieuses ; mais Charles, qui ne cherchait qu'à s'agrandir, lui fit grace de la vie, à condition qu'il renoncerait à jamais à son électorat, et qu'il le donneroit à la maison d'Autriche. Le landgrave de Hesse n'osa résister. Il consentit en outre à la plus rebutante de toutes les humiliations, à se mettre à genoux devant l'empereur, à confesser son crime imaginaire, et à lui en demander pardon. L'empereur ne fut point attendri de ce spectacle. Il montra la fierté la plus arrogante, il auroit voulu voir dans la même attitude tous les princes de la terre. Le malheureux électeur croyoit avoir assez expié ses fautes. Mais en dépit de toutes les con-

ventions, Charles le fit arrêter prisonnier, lui demanda une forte rançon que le landgrave paya, mais inutilement. Charles le tint encore plusieurs années en captivité, ainsi que l'électeur. Il les faisoit conduire avec lui dans tous ses voyages, afin de renouveler sans cesse son triomphe et leur opprobre.

Les peuples ne furent pas mieux traités. Charles ne leur épargnoit point les outrages. Les exactions les plus dures se commettaient par son ordre. Dans toute l'Allemagne, il se conduisit comme dans un pays conquis. Il abrogeait les loix, en dictait de nouvelles au gré de son caprice. Charles n'était qu'un infâme tyran qui abusait ouvertement et sans pudeur d'une puissance acquise par l'intrigue et la ruse.

Fier de sa grandeur, il tourna ses armes de nouveau contre la France qu'il convoitoit toujours, et dont la conquête lui eût assuré le reste de l'Europe. Il voulait reprendre Metz, Toul et Verdun, qu'Henri II lui avait enlevées. Tout le monde connaît la brave résistance de cette dernière ville sur tout, qui n'avait point alors de traître pour commandant. L'empereur, victime de son ambition, perdit à cette triple attaque et ses troupes et

sa gloire. En même temps il se vit enlever plusieurs villes en Italie, fut obligé, par besoin d'argent, de vendre l'indépendance à quelques-unes; enfin cette année, où il croyait triompher de tout, fut la plus malheureuse de son règne. Charles s'en vengea sur Thérouane et sur Hesdin, dont le monstre fit passer les habitans au fil de l'épée. Mais cet horrible massacre ne servit qu'à montrer la faiblesse de son esprit, et la barbarie de son cœur. Ses armes furent par tout ailleurs aussi malheureuses qu'auparavant. Cet homme, qui paraissait doué d'un caractère si constant et si ferme, ne put supporter cette continuité de malheurs. N'y voyant aucune ressource, il prit, quoiqu'à regret, le seul parti qui pouvait le mettre hors de danger et le tirer d'embarras. Il fit comme Sylla, il abdiqua cette dictature universelle qu'il avait usurpée, et il déposa entre les mains de son frère et de son fils un fardeau qui était près de lui échapper. Sylla du moins avait mis de la grandeur dans cette abdication; il l'avait faite au moment de sa plus grande gloire. Il n'avait point craint ensuite d'être simple citoyen, et de se montrer tel tous les jours aux yeux de tous les Romains. Mais Charles qui avait eu la stupidité de croire que n'é-

tant plus rien, il conserverait les mêmes respects et les mêmes amis, voyant qu'on ne songeait plus à lui, et que son fils même ne lui payait point la modique pension qu'il s'était réservée, ne put s'accoutumer à l'abandon absolu où il se vit réduit ; il alla cacher sa honte orgueilleuse dans un monastère écarté, parce qu'il était sûr que là du moins il jouirait des hommages de quelques moines, qui en effet lui trouvèrent tant d'esprit, qu'ils finirent par le croire sorcier. Il n'y a point d'absurdités, de puérilités auxquelles cet ex empereur ne soit descendu dans sa retraite. On s'apperçut aisément que ce n'était point par le dégoût des grandeurs, ni par philosophie qu'il avait déposé le sceptre. L'envie de dominer, de paraître un homme nécessaire perçait dans toutes ses actions. L'oubli total où le laissaient et son frere et son fils remplissait son ame d'amertume. Il résolut enfin de faire célébrer ses obséques avant sa mort, pour jouir du moins des honneurs qu'on lui rendrait après sa vie : il se plaça dans le cercueil ; on sent bien que les moines et ses domestiques feignaient de pleurer à qui mieux mieux. Le pauvre imbécille pleurait aussi, et chantait alternativement. Cette image si frappante de la mort acheva

d'aliéner son esprit, et de désorganiser son faible cerveau. La fièvre le saisit le lendemain et l'emporta. Cet homme, le plus scélérat des princes, laissa long temps après lui la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, toute l'Europe en un mot agitées profondément des troubles que sa rage ambitieuse y avoit excités. Il fit au monde plus de maux que dix pestes à la fois. Pendant son règne, par-tout des guerres, des intrigues pour s'agrandir, pour être maître ; nulle part de bonnes loix, de réglemens sages pour assurer le bonheur du peuple. Charles en effet s'embarrassait bien du peuple !

FERDINAND Ier.

quarante-septième empereur, mort en 1564.

Il y avait si peu de philosophie et d'amour du bien public dans l'abdication de Charles V, qu'il aurait voulu laisser à son fils Philippe tous ses biens, tous ses états, toutes ses dignités, afin qu'ajoutant à tous ces avantages le trône d'Angleterre, puisqu'il avait épousé Marie, il n'eût plus qu'un pas à faire pour devenir le monarque universel de l'Europe. Mais le frère de Charles, Ferdinand, déjà roi des Romains, n'était pas

pas homme à céder ses prétentions ; malgré toutes les intrigues du prince démissionnaire, il ne souffrit point que Philippe se mît sur les rangs pour être empereur. Ferdinand, d'un caractère plus doux et plus affable que Charles, étoit aussi profond que lui dans l'art de la brigue et des cabales. C'était à cet art qu'il devait le sceptre de Bohême et de Hongrie qu'il avait su se faire conférer par les peuples de ces deux royaumes. Philippe n'avait encore que trois ans ; Ferdinand persuada à Charles-Quint qu'un être si frêle pouvait en mourant ruiner tous ses projets, et qu'il vallait mieux pour la maison d'Autriche que lui Ferdinand fût couronné roi des Romains ; après avoir arraché à Charles un consentement bientôt regretté, Ferdinand escamote avec la plus grande agilité le vœu des électeurs catholiques, et le voilà roi des Romains, et lieutenant de l'empereur dans toute l'Allemagne.

Pendant qu'il gagnait la couronne de roi des Romains il perdait celle de Hongrie. Les Turcs s'emparèrent de la plus grande partie de ce royaume, et le donnèrent à Jean Zapol. Celui-ci mourut, laissant un fils en bas-âge, et donna au cardinal Martinuzzi la régence du royaume pendant la minorité

du jeune Etienne. Ferdinand crut l'occasion favorable; il fit marcher des troupes contre Martinuzzi : mais Soliman accourut et les battit. De protecteur, Soliman devint bientôt spoliateur. Par un stratagême bas et vil, il attira le jeune roi, son tuteur et sa mère dans la Transilvanie, renferma leur autorité dans les limites de cette province, et prit pour son compte la Hongrie. La reine et le cardinal ayant si peu d'hommes à gouverner, voulurent chacun les gouverner seul; ils se brouillèrent, se raccommodèrent ensuite, et ne s'en aimèrent pas plus. Ferdinand s'était jeté aux pieds de Soliman pour lui redemander son royaume ; et le frère de l'empereur d'occident, empereur présomptif lui-même, offrit de devenir le vassal et le tributaire de l'empereur des Turcs. Soliman l'accabla de tout le mépris qu'il méritait, et consentit enfin à lui remettre la Hongrie pour un tribut annuel de cinquante mille écus. Martinuzzi, pour se venger de la veuve de Zapol, se lia secrètement alors avec Ferdinand, l'engagea à s'emparer de la Transylvanie, le seconda dans ce dessein, et lui procura la victoire par une trahison. Ferdinand fut reconnu roi, et nomma Martinuzzi gouverneur de Transylvanie. Mais il était

bien résolu de s'en défaire ; un traître est un être trop dangereux pour ceux mêmes qu'il a servis. Ferdinand, par un crime, punit tous les crimes du cardinal ; au lieu de le faire juger, un soir il lui envoya un grand nombre d'officiers italiens et espagnols, qui se jetèrent tous sur ce vieillard désarmé, et le percèrent de cent coups de poignards.

Fier de ces succès dus à la bassesse et au crime, Ferdinand se crut tout permis ; il renversa la constitution de Bohême qu'il avait jurée, et rendit la couronne héréditaire, d'élective qu'elle était. Le peuple se souleva ; mais Ferdinand, environné de ses troupes, aidé de celles du tyran son frère, marcha contre les Bohémiens, les désunit d'abord, les battit ensuite, abolit une grande partie de leurs priviléges, c'est-à-dire, de leurs droits, car sous un despote, des droits que la nature a accordés gratuitement à tous, ne sont plus que l'apanage du petit nombre, et le prix d'une vente ou d'une conquête. Il punit de mort tous les amis de la liberté, bannit les autres, confisqua les biens et les armes de tous, et les chargea de taxes énormes.

Les mêmes abus d'autorité n'eurent pas les mêmes succès en Transylvanie. L'inso-

lence et les rapines des troupes allemandes, qui, mal payées, vivaient à discrétion chez les habitans, irritèrent la nation. Isabelle et le jeune Etienne son fils profitèrent de la circonstance et reparurent. La noblesse prit la première leur parti ; on chassa les troupes étrangères, et il ne fut plus question de Ferdinand.

Tels étaient les crimes par lesquels ce scélérat s'était déjà distingué, lorsqu'au moment de la retraite de Charles, il obtint la couronne impériale. Il ne la garda que six ans, et pendant ce temps son caractère changea tout-à-coup ; de vif et entreprenant qu'il était, il devint indolent et inactif. Ferdinand était empereur, et ce titre lui suffisoit. Il ne s'occupa que de querelles de religion, de protestantisme, et laissa aller au hasard les affaires de l'Europe. Au lieu de songer à réparer les maux innombrables que l'ambition dévorante de son frère y avait causés, il abandonna les événemens à leur pente naturelle, ou plutôt à cette première et funeste impulsion que leur avait imprimée son prédécesseur, et il ne songea plus qu'à jouir. De tous les rois fainéans, il est sans doute le plus coupable, parce que, dans aucune occasion, les conjonctures n'avaient appelé si puissam-

ment la vigilance de ceux qui s'arrogeaient le droit de gouverner. Ferdinand voulait néanmoins paraître scrupuleux observateur de la justice, et extrêmement attaché à ses devoirs, mais il ne montrait en cela que de l'hypocrisie et de la stupidité. Lecteur, jugez en par le trait que je vais rapporter. Il avait promis une gratification à un officier, qui depuis s'en rendit indigne par une conduite nuisible aux intérêts de la patrie. Cet officier, malgré le cri public, ne rougit pas de la lui venir demander. L'empereur à son tour n'eut pas honte de la lui accorder : il prétendait qu'il devait avoir plus d'égard à sa parole qu'à l'indignité de cet officier, comme si un crime contre la patrie n'effaçait pas tous les services précédens, et ne devait pas attirer sur la tête du coupable la vengeance des loix et non des récompenses arriérées. Vil empereur, puisque tu te vantais d'une si grande exactitude dans la justice distributive; après avoir récompensé un homme pour ses services, il fallait donc le punir aussi pour ses crimes.

MAXIMILIEN II,

cinquante-huitième empereur, mort en 1576.

Maximilien II, déjà roi des Romains, fut empereur après son père. Il s'occupa comme lui des affaires des protestans ; il voulut, par des voies de conciliation, les réunir avec les catholiques, et les protestans ne paraissaient pas très-éloignés d'un accommodement. Mais le fougueux Pie V exigea de leur part la soumission la plus entière, et ne voulut d'aucun tempérament. L'empereur fut assez faible; que dis-je, il fut assez scélérat pour abandonner alors les protestans et se tourner même contre eux. Il commença d'abord par attaquer les calvinistes, disant qu'il ne fallait souffrir qu'une religion dans l'empire, ou la catholique, ou la confession d'Ausbourg.

Comme ce traître ne montroit pas d'abord sa véritable opinion sur la religion réformée, les états d'Autriche crurent qu'il protégeait le luthéranisme, et lui demandèrent la permission de le professer publiquement; mais pour faire sa cour au pape, Maximilien osa leur répondre que ceux qui voudraient avoir une foi différente de la sienne, n'avaient qu'à vendre leurs biens et sortir de ses pro-

vinces ; il fallait que tous les gens sensés ou non, moulassent leurs idées sur celles d'un imbécille qui était lui-même sans foi et sans religion, fussent chrétiens à sa manière, ou sinon qu'ils perdissent leur fortune et tous leurs moyens de subsistance.

Long-tèmps il se montra inflexible sur cet article ; mais toujours guidé par l'intérêt, il craignit enfin que sa roideur ne causât une révolte, et il accorda la permission d'embrasser publiquement la confession d'Ausbourg, à ceux-là seuls qu'il redoutait, c'est-à-dire, aux nobles ; le reste, sans doute, ne méritait pas d'avoir la liberté de conscience ; des roturiers et des vilains devaient-ils avoir une opinion à eux? aux yeux de Maximilien à peine avaient-ils une ame.

Ce que l'intérêt avait fait, un intérêt plus grand le défit ensuite. Le pape fut très-irrité de cette permission anti-catholique accordée aux nobles : il engagea le roi d'Espagne à s'en plaindre. Il est bon de savoir que la reine d'Espagne venait de mourir, que Maximilien voulait faire épouser sa fille à Philippe, dans l'espérance que l'un ou l'autre mourant sans enfans, laisserait le royaume d'Espagne à l'un de ses fils. Tout ce bel avenir était bien incertain, mais des roissont accoutumés à sa-

crifier tout, même sur un peut-être. Pour le mariage projeté, Maximilien avait besoin d'une dispense du pape, il fallut l'acheter en annullant la permission : Maximilien n'hésita pas.

Il s'était élevé, dans la ville de Rostock, un un différent assez vif entre le sénat et le peuple. Jean Albert, duc de Meczelbourg, fut chargé d'accommoder cette affaire. Voici quelles furent ses voies de conciliation. Il s'y présenta avec une armée pour en faire le siége. Les habitans envoyèrent des députés au duc, qui leur promit à tous par écrit de ne toucher ni à leurs priviléges, ni à leurs immunités; on lui ouvrit les portes, et ce digne représentant d'un Empereur prit aussitôt parti contre le peuple en faveur du sénat, abolit les tribuns, désarma les habitans, les obligea de nourrir son armée, et bientôt après s'empara entièrement de la ville. Ce n'étaient pas là les instructions que l'empereur avait donné à Albert; il fut d'abord furieux de cette conduite; mais considérant que la famille d'Albert était puissante, et qu'après tout il n'y avait rien à craindre de la ville de Rostock, puisqu'elle étoit désarmée et subjuguée, que le peuple seul était sacrifié; il se contenta de aire sortir de la ville Albert et Ulric son

frère, et s'embarrassa peu de venger un peuple si indignement vexé et tourmenté.

Mille fois cet impie Maximilien abandonna ainsi les intérêts du peuple, et souvent uniquement par une paresse criminelle. Les turcs étaient entrés dans la Hongrie. Il se trouvait à la tête de quatre vingt mille hommes de pied, et de trente mille chevaux : il ne fit aucun mouvement. Soliman mourut sur ses entrefaites, Maximilien ne chercha pas même à profiter de cette heureuse circonstance. Il laissa prendre la ville de Zigeth, et le grand visir Mahomet lui envoya la tête du comte de Serin qui y commandoit, pour lui faire honte d'avoir laissé périr sans secours un si grand capitaine. Peuples, dorénavant combattez pour des princes.

On est sans doute surpris qu'il pût joindre tant de nonchalance à tant d'ambition ; mais les rois réunissent les défauts et les vices les plus contradictoires. Tout s'explique cependant dans Maximilien. Il avait une si haute idée de lui-même, qu'il s'imaginait que la fortune devait prévenir tous ses désirs, et il croyait que si la fortune par elle-même était aveugle, du moins la providence ne l'était pas, et qu'elle devait les plus grandes récompenses à un si rare mérite.

On en vit une preuve bien frappante lorsqu'il voulut faire choisir un de ses fils pour roi de Pologne. Un parti le soutenait dans ce royaume et l'avait proposé ; il s'agissait d'agir en conséquence. L'empereur s'imagina qu'il était de sa dignité d'attendre qu'on lui envoyât une ambassade pour le prier de donner à la Pologne un roi de sa famille. Il regardait cette affaire comme si sûre et si facile à terminer, que lorsqu'on lui nommait des seigneurs opposés à ses intérêts, il répondait que c'étaient des gens qui voulaient se faire prier, et qui cachaient leur bonne volonté pour faire valoir leurs services. Il se trompait fort. Aucun ambassadeur ne parut. Le parti de ces hommes qui voulaient se faire prier, devint celui de toute la Pologne. L'empereur voulut agir alors ; il n'était plus temps. De ces tentatives tardives, il ne recueillit que la honte : le duc d'Anjou fut nommé.

Lorsque celui-ci revint en France, et renonça au sceptre de Pologne pour prendre en main celui de son pays, le parti de Maximilien se ranima et le fit élire. Maximilien avait demandé cette couronne pour son fils ; il exigea du temps afin de délibérer s'il l'accepterait pour lui-même. Batori, qu'un autre parti avait nommé, profita de ces délais, se fit

couronner, leva des troupes nombreuses. Une guerre sanglante allait s'allumer pour l'intérêt de deux individus, lorsqu'heureusement pour les peuples Maximilien mourut, er laissa le champ libre à son rival.

RODOLPHE II,

cinquante-neuvième empereur, mort en 1611.

La guerre dont l'empire était menacé par les Turcs, les querelles des protestans, ce mouvement sourd et général, communiqué à toute l'Europe par l'ambition de Charles-Quint, une sorte d'inquiétude répandue parmi les princes et les peuples, et qui les portait à l'agitation, exigeaient dans l'empereur les plus grands talens et la plus grande vigilance. Ce fut dans ces conjonctures que l'empire passa à Rodolphe II, comme par droit de succession. Il est vrai que Rodolphe fut du nombre de ces princes qui, par un art merveilleux de se cacher, ou parce que leur naturel n'est pas encore entièrement corrompu, commencent à donner les plus grandes espérances avant de prendre en main le timon des affaires; mais, ainsi que tous ces imposteurs couronnés, il ne tarda pas à causer des regrets. Son caractère approchait beaucoup

de celui de Frédéric III, avec cette différence que la passion de celui-ci avait été d'amasser de l'argent, et que celle de Rodolphe fut de faire de l'or. Plus il avançait en âge, moins il se montrait capable de gouverner ; il s'occupait uniquement des sciences méchaniques et physiques : c'était-là tout son talent ; il passait des journées entières dans les boutiques des horlogers et des tourneurs, et dans les atteliers des peintres. Semblable à Denys le tyran, il avait rempli son palais de philosophes et de chymistes ; on n'y voyait que figures tracées, instrumens dispersés çà et là ; il cherchait la transsubstantiation des métaux, et distillait continuellement. Après ses alchymistes et ses artisans favoris, ce qu'il chérissait le plus, c'était ses chevaux ; il passait tout le reste de son temps avec eux et dans les écuries. Comme tous les tyrans aiment à se cacher, Rodolphe se dérobait le plus qu'il pouvait à tous les yeux ; sa conscience lui disait bien qu'il ne remplissait point ses devoirs, mais il en craignait moins le témoignage que les regards du peuple, juge suprême et incorruptible. Pour aller à ses écuries, il se déguisait en palfrenier, et ne prenait que des rues détournées. Toute sa gloire, ou plutôt

toute sa honte, consiste à avoir été un grand distillateur, un astronome passable, un assez bon écuyer et un exécrable empereur. Il ne fallait pas tant de mauvaises qualités pour ruiner l'Allemagne.

Au reste, on peut conjecturer qu'il l'eût ruinée également, s'il s'était constamment mêlé de ses affaires. Le peu d'actions publiques qu'il ait faites, est marqué au coin de la démence et de la scélératesse. Il commença par restreindre la liberté des protestans ; et l'exercice de leur religion ne fut plus de nouveau permis qu'aux nobles. Il se livra aux jésuites qui s'étaient répandus dans l'empire sous Charles-Quint, et qui, comme de raison, en avaient été protégés, parce que Charles avait voulu modeler l'Allemagne entière sur cette société, à la fois esclave et despote. D'après le conseil de ces religieux fanatiques, Rodolphe persécuta plusieurs fois les réformateurs ; il fit aux Pays-Bas, qui avaient secoué le joug de l'Espagne, le présent le plus funeste, en leur donnant pour gouverneur Mathias son frère, qu'il connaissait bien, et qu'il ne tarda pas même à détester ; et tandis que ce fourbe de Rodolphe semblait applaudir à l'insurrection généreuse des Provinces-Unies, il communiquait en se-

cret à Philippe tout ce qu'il apprenait de leur confiance trop crédule, et de sa correspondance avec Matthias. Sur le trône, il faisait le métier d'espion et de délateur.

Un homme qui laissait aller l'empire au gré de quelques ministres, et qui dès qu'il s'en occupait un instant ajoutait encore aux maux dont son conseil était cause ; un homme qui évitait d'assembler les diètes et les états de l'empire, ne pouvait que replonger l'Allemagne dans le cahos. Il y régnait tant de trouble et de désordre, qu'on se croyait transporté de nouveau aux onzième et douzième siècles. Il n'y avait plus d'autorité qui pût faire respecter ni le peuple, ni la loi ; l'anarchie était à son comble ; les intrigans en profitèrent, et Rodolphe fut obligé de céder à Mathias l'Autriche, la Bohême et la Hongrie. Les électeurs le forcèrent enfin de convoquer une diète. L'état de l'empire y fut examiné. On trouva que les abus étaient enracinés par-tout, et que l'Allemagne ressemblait à une maison vieille et délabrée, qu'on n'ose retoucher en aucun endroit, dans la crainte que dès qu'on y aura porté la main, tout le reste ne s'écroule. La peur de tout gâter fit qu'on remit à un autre diète le soin de tout corriger. Pour tout dire, en un mot,

l'Allemagne ressemblait à la France, telle que nous l'avons vu avant l'époque de notre révolution, et à la première assemblée des notables. Rodolphe, il est vrai, n'était pas aussi scélérat que Louis le traître, mais il lui ressemblait en beaucoup de choses ; et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que son siècle ne ressemblait point au nôtre. Ce Luther, en qui la liberté avait mis son espérance, trompa néanmoins ses vœux, parce qu'il ne vit qu'un seul ennemi à combattre (le papisme) et qu'il laissa croître à l'ombre du diadême, sans l'attaquer, un ennemi tout aussi dangereux (le despotisme).

Rodolphe eut une fin digne de sa vie. Nouveau Tibère, il consultait les astrologues, et tous lui annonçaient des malheurs ; ils lui faisaient redouter l'approche de ses parens même. Au milieu de toutes les précautions qu'emploient les tyrans, il mourut de la peur de mourir.

MATHIAS,

soixantieme empereur, mort en 1619.

Des levées énormes d'impôts, des manques de foi, des perfidies, voilà les faits à travers lesquels marche sans cesse l'historien des rois, quand il n'a pas à parler d'assassinats et d'empoisonnemens. Ces derniers récits sont devenus plus rares dans la vie des empereurs; mais, lecteurs, ne croyez point pour cela que ces monstres n'en aient point commis. Non; ils ont eu seulement plus d'adresse que leurs prédécesseurs à les cacher dans l'ombre. Voyant que le peuple s'éclairait insensiblement, ils n'ont pas osé étaler leurs forfaits au grand jour. Les noirs cachots n'ont pas révélé toutes les horreurs dont ils furent témoins. Du fond de ces antres ténébreux du despotisme, le cri du sang innocent n'a pas pu se faire entendre, et parvenir jusqu'à l'oreille du peuple. Eh! si nos mains généreuses n'avaient pas saisi les archives de la Bastille, n'avaient pas fouillé profondément dans ce repaire hideux, combien de gens aveugles mettraient encore en doute les crimes du despotisme, comme ils ont mis long-temps ceux de Lafayette, de Dumourier, et des fédéralistes.

Mathias,

Mathias, avant d'être empereur, avait, ainsi que beaucoup d'intrigans, fomenté les élans d'un peuple généreux. A peine ceint de la couronne impériale, il tâcha de les réprimer. Déjà odieux aux nations, dont il avait été duc ou roi, il sentait bien qu'ils ne pouvaient tourner qu'à son désavantage. Il fait aussi-tôt répandre mille calomnies contre le patriotisme et ses fauteurs. Tous les amis de la liberté, il les appelle donc des anarchistes. Quand les rois, quand les tyrans subalternes se plaignent de l'anarchie, c'est que la véritable et légitime autorité commence à se déployer; c'est que le vrai souverain, le peuple, travaille à reconquérir ses droits.

La Hongrie était toujours harcelée par les Turcs; mais les habitans de ce royaume, qui connaissaient Mathias depuis long-temps, ne voulaient point recevoir chez eux des troupes allemandes. Ils savaient que les ennemis intérieurs sont toujours plus dangereux que les étrangers. Mathias traitait ce refus de révolte; mais les Hongrais lui répondaient qu'avec lui on avait tout à craindre; que sous prétexte de défendre la Hongrie contre les Turcs, il pourrait bien y établir l'autorité arbitraire et détruire les priviléges du peuple entier, et

qu'en un mot *le loup d'Allemagne était aussi redoutable que l'ours de Turquie.* Comme le turc s'approchait, on consentit néanmoins à recevoir des régimens allemands, à condition que la moitié des officiers seraient hongrais. Cette fausse mesure n'aurait pas tardé à perdre la Hongrie, si Mathias eût vécu long temps.

Les Bohémiens et les Silésiens firent mieux. Ayant à se plaindre de ses vexations et usurpations perpétuelles, ils se levèrent contre lui, jettèrent par les fenêtres ses officiers, assemblèrent des troupes et le battirent. Les jurisconsultes, de leur côté, écrivirent pour prouver que la défenestration (c'est ainsi qu'on appelait la justice expéditive exercée d'abord sur les officiers de l'empereur) avait été faite suivant les us et coutume du royaume. Mathias leur fit répondre. Cette double guerre de plume et d'épée durait encore, lorsqu'il mourut sans avoir fait cesser aucuns des désordres causés par son prédécesseur et par lui-même.

FERDINAND II,

Soixante unième empereur, mort en 1637.

Le petit-fils de Ferdinand, qui portait aussi ce nom, ne manqua pas de faire valoir ses prétendus droits à l'empire et à toutes les couronnes qu'avait envahies la maison d'autriche. Il commença à solliciter celle de Bohême. Les Bohémiens, qui faisaient des progrès dans la liberté, rejettèrent avec indignation un homme qui fondait ses titres sur le droit de succession. Toutes ses menaces, toutes ses prodigalités, toutes ses promesses furent inutiles. Plus heureux à la diète de Francfort, et malgré les oppositions de la Bohême, il fut élu empereur. Avec ce titre, Ferdinand crut pouvoir devenir leur roi malgré eux. Mais les Bohémiens commencèrent par choisir à sa place l'électeur palatin Frédéric. On s'attend bien que l'empereur va se venger par des effusions de sang, il ne manqua pas en effet de savourer ce royal plaisir. La guerre, suspendue d'abord par les Bohémiens, se rallume avec plus de fureur. L'Allemagne expie par des flots de sang l'ambition de son chef, et le crime d'avoir un roi. Les impériaux sont battus. Un peu plus de célérité et Vienne était prise, et

ce colosse de la maison d'autriche était renversé pour jamais, et épargnait à la terre des millions de crimes.

Le péril que courut Ferdinand réveilla la pitié sanguinaire des princes de l'Europe. Le roi d'Espagne, qui avait déjà soutenu de tout son or et de tout son crédit les intérêts de Ferdinand et de la maison d'autriche, fut des premiers à lui donner du secours ; mais malgré la rage de cette coalition de têtes couronnées, le lâche Frédéric fut le plus grand ennemi de la Bohême, dont il étoit roi. Oubliant qu'il s'agissait de sa cause, tandis que les Bohémiens combattaient pour lui, vil sardanapale, il se plongeait dans les plaisirs et la crapule. La Bohême, la Silésie, tout fut ainsi subjugué par l'infernale coalition des rois. Alors l'ame abominable de Ferdinand se dévoila toute entière. Il fit punir de mort et exécuter en un seul jour tous ceux qui avaient soutenu l'électeur palatin ; et comme Frédéric s'était enfui et caché, il le mit au ban de l'empire sans consulter les électeurs, quoiqu'il y fût obligé par son premier serment. Toute l'Allemagne s'indigne. Frédéric n'était coupable ni envers l'empereur, ni envers l'empire, ni envers Ferdinand lui-même. Comment osait-on punir du ban un simple dé-

mêlé avec la maison d autriche ? Mais Ferdinand était au-dessus de la justice, car il était roi et vainqueur, et il avait cent soixante mille hommes à ses ordres.

Les Bohémiens essayèrent encore de reconquérir leur liberté ; ils furent défaits. Ferdinand ordonna de nouvelles exécutions, proscrivit un grand nombre de citoyens, vendit leurs biens à son profit. Son ame haineuse poursuivit avec acharnement ses ennemis. Long temps après on arrêtait encore plusieurs seigneurs qui avaient échappé d'abord à sa vengeance. Ferdinand, pour paraître au moins une fois humain, commua à la fin la peine de mort en une prison perpétuelle ; et cette indulgence prétendue lui fit donner le nom de père de la patrie ; nom qu'il ne rougit pas de porter. C'est ainsi que le despotisme confond et renverse toutes les idées, et le monstre qui est l'assassin de sa patrie passe pour en être le père, lorsqu'il n'enfonce qu'à moitié le poignard dans son sein.

L'empereur nommait suivant son caprice à toutes les places et dignités ; il cassait les électeurs et en créait d'autres. La constitution germanique n'était pas encore assez despotique à son gré ; il voulait que sa volonté tînt lieu de toutes les loix. Ses troupes répandues dans

les provinces les tenaient toutes en échec, et y commettaient chaque jour mille violences ; elles disposaient insolemment des biens, de la liberté et de la vie des habitans, et ces désordres se commettaient, non-seulement dans les provinces qui avaient pris les armes contre l'empereur, mais dans celles mêmes qui s'étaient battues pour lui. L'ingratitude est le premier vice des princes ; il naît avec eux et ne meurt point ; leurs testamens en sont la preuve.

Ces désordres donnèrent lieu à plusieurs résolutions généreuses. Deux diètes voulurent s'occuper des réformes de l'état ; mais trop de gens en profitaient. Ferdinand, en associant à ses crimes et à ses vols, la plûpart des nobles et une partie du peuple, s'était fait des créatures ; sa puissance fut inattaquable, et la nation resta asservie.

Etant sorti victorieux d'une guerre injuste contre le Dannemarck, il ne connaît plus de bornes, et l'on ne dissimulait plus à Vienne le dessein qu'on avait d'accabler les protestans, de subjuguer l'Allemagne, et de rendre l'Empire héréditaire dans la maison d'Autriche. Ferdinand porta même une loi pour maintenir parmi ses descendans l'ordre de succession.

Par rapport aux protestans, il ne tarda pas à accomplir son infernal projet ; c'était par eux qu'il voulait commencer. Cette secte professait certains principes de liberté, qui déchiraient l'oreille d'un roi. Pour lui ôter son crédit, il résolut de lui ôter ses biens ; avec une armée il la contraignit d'abandonner ses cures et bénéfices, et de les remettre aux catholiques. Mais pour que ceux-ci à leur tour ne devinssent pas trop riches et trop puissans, il envoya chez eux ses troupes qui y vivaient avec une licence insupportable. L'indignation générale qui suivit ces actes arbitraires n'aboutit qu'à des plaintes et des murmures ; les âmes étaient abâtardies ; il n'y avait plus dans la nation ni énergie, ni vigueur ; tous les ressorts semblaient être détendus.

La tyrannie du monstre ne s'adoucit un peu que vers le couronnement de son fils. Pour le faire nommer d'autorité roi des Romains, il fallait avoir le courage de surmonter, par la contrainte et par la force, tout le corps germanique ; et Ferdinand ne l'avait pas. Il aima mieux recourir aux voies de douceur pour gagner les catholiques et les protestans, dont il avait besoin. Un prince se replie comme un serpent ; il congédia donc

ses troupes, prodigua des caresses à tout le monde, sema l'argent, et son fils Ferdinand fut élu roi des Romains, et aussi-tôt sa douceur factice disparut.

C'est le propre de toutes ces âmes petites et tracassières, de se mêler des affaires de leurs voisins. Ferdinand, qui aurait voulu faire la loi du moins à tout le nord de l'Europe, pendant que Philippe IV, son parent et son protecteur, l'aurait faite au midi et dans les indes, avoit pris part à la guerre de la Pologne contre la Suède, et sans aucune déclaration préliminaire, avait intercepté des lettres de Gustave-Adolphe, et envoyé des troupes contre lui. Le roi de Suède ne pouvait s'empêcher de lui déclarer la guerre, et il la fit avec de grands succès. Les protestans, toujours les premiers levés pour la cause de la liberté, en profitèrent, et dans une assemblée tenue à Leipsick, ils résolurent de ne plus souffrir désormais la tyrannie de l'Empereur. Deux guerres à la fois désolèrent l'Empire. Ferdinand employait une partie de ses troupes contre les siens, pour les ramener, disoit-il, à la raison : l'autre marchait contre les Suédois, et semblait courir de défaite en défaite. Un nommé Walstein, général habile, y fut enfin employé. Sa présence changea la face des af

faires, et fit également le malheur des Suédois et des Impériaux, car ceux-ci n'eurent pas assez de sens pour profiter de leurs victoires. Ferdinand seul en retira tous les avantages ; il fortifia son despotisme de tout le poids de ses triomphes. Envain Walstein lui-même, indigné enfin des coups d'autorité de l'Empereur, se tourne contre lui, et se met à la tête des confédérés. L'Empereur avoit des espions par-tout: tous les projets des insurgens furent découverts, Walstein fut mis au ban de l'Empire, pour avoir voulu sauver l'Empire. Il périt assassiné par ordre de l'Empereur ainsi que cinq autres, qu'un infâme traître, nommé Gourdon, avait exprès invités à souper. Ferdinand bravait encore plus la honte que n'avaient fait ses prédécesseurs. Depuis long temps dans cette histoire nous n'avions pas vu un assassinat aussi manifeste et aussi public.

D'autres perfidies de ce tyran suscitèrent à l'allemagne une guerre avec la France. Son règne ne fut donc qu'un tissu de guerres et d'atrocités. Ces guerres néanmoins, quelques désastreuses qu'elles fussent, eurent un avantage pour l'allemagne. Elles empêchèrent ce Ferdinand de s'occuper à dompter l'une après l'autre toutes les provinces de

l'Empire ; depuis long-temps il en avait fait le projet. On compte de lui, je ne sais combien de vœux, tous très-dévots sans doute; car ils étaient très-peu charitables. Ils consistaient toujours à chasser les protestans ou de quelques provinces, ou de tout l'Empire, ou seulement de leurs biens; et pour en obtenir l'exécution, il chargeait la Vierge de dons et d'offrandes. A chaque crime, il semblait dire comme Louis XI : *bonne dame, pardonne encore celui-là.*

FERDINAND III,

Soixante-deuxième empereur, mort en 1657.

Une guerre sanglante et opiniâtre, allumée par l'ambition criminelle et désastreuse de Ferdinand II, déchirait l'empire germanique dans toutes ses parties. On eût dit que cet homme était un autre Charles-Quint. Jamais, en effet, depuis cet empereur, on n'avait vu tant d'ennemis soulevés contre la maison d'Autriche. Placée au milieu de l'Europe, l'Allemagne se voyait attaquée de tous les côtés à la fois, et entamée dans mille endroits divers. Les Français à l'Occident, les Suédois au Nord, s'y étaient répandus de concert et avec l'impétuosité d'un torrent. Le

prince de Transilvanie accourait du côté de l'Orient. Les vassaux de l'empire, soulevés contre leur chef orgueilleux entretenaient une guerre civile, dont le peuple sur-tout était victime. L'Europe entière s'élevait contre la mauvaise foi de Ferdinand II : l'Allemagne entière réclamait la paix lorsqu'il mourut. Un homme vertueux et juste, à la place de Ferdinand III, eût ambitionné la gloire d'être le pacificateur de l'Europe, et renonçant aux honteuses prétentions de son père, il eût satisfait à la fois et les princes étrangers, et le peuple qu'il avait l'honneur de gouverner. Mais il semble dans un empire héréditaire, que le même sang fasse couler dans les veines des enfans royaux tous les vices, toutes les passions de leur père et de leurs ayeux. Ferdinand ne voulut rien céder. Tout cependant lui faisait de la paix un devoir. L'Allemagne était épuisée d'argent, de vivres et de soldats. Il n'avait que peu de forces à opposer à tant d'ennemis. Néanmoins il fallut encore que dix années de son règne fussent marquées par les sanglantes défaites de ses troupes, par la prise et le pillage des plus grandes villes et des plus belles provinces de ses états. L'ennemi vint jusqu'aux portes de la capitale de l'Autriche. Resserré de tou-

tes parts, souvent l'empereur put voir de ses fenêtres, l'incendie des villages et la désolation des campagnes. Le monstre n'en était point touché. Il contemplait d'un œil sec les désastres de sa patrie. Un mot de sa bouche eût pu les arrêter dès les commencemens ; et il se tut. Il n'avait qu'à élargir le comte Palatin ; il le tint en prison à l'exemple de son père, et ne se rendit que lorsqu'il eut mis sa nation dans l'impossibilité de se défendre davantage, lorsqu'il l'eut entièrement réduite aux abois. Alors il ouvrit malgré lui l'oreille aux négociations.

Mais comme l'humanité n'habite pas plus que la justice dans le cœur des nobles et des grands, quoique tout retardement apporté à la paix fût un véritable crime de lèze-nation, une question longue et indécente agita l'Empire. Dès l'ouverture du congrès proposé pour la pacification générale, les électeurs s'opposent à ce que les princes et le collège des villes envoient des députés au congrès d'Osnabrug. Pour les écarter, ils disent, comme tous ces tyrans qui veulent concentrer les affaires dans leurs seules mains, qu'on doit s'en rapporter à eux, que le secret sera compromis, si on le communique à tant d'envoyés. L'empereur fit triompher à son ordi-

naire la mauvaise cause, celle des électeurs, et pendant toutes ces querelles la guerre continuait toujours.

Une autre question, plus puérile encore, retarda les opérations. Les électeurs et les ministres plénipotentiaires des puissances belligérantes, et même des seigneurs, réclamaient les titres de *Sérénissime*, *d'Altesse*, *d'Excellence*, *de Majesté*, et se les disputaient les uns aux autres. Il fallut des précautions étudiées, de longs détours, une grande adresse, pour décider ces graves riens, qui font rire de pitié un homme libre.

Enfin le traité eut lieu : Ferdinand fut contraint d'acheter la paix par le démembrement de l'Empire, en faveur de la France et de la Suède. Les protestans y obtinrent des conditions avantageuses, et toute l'Allemagne y eût gagné beaucoup par la réduction et la diminution du pouvoir de l'empereur, si cette réduction n'eût été toute au profit des électeurs ; c'est de ce traité que date l'époque de la constitution germanique actuelle. L'empereur, depuis ce temps, n'est plus censé que le chef d'une république, mais d'une république la plus ridicule et la plus dangereuse de toutes, car elle réunit l'aristocratie, l'oligarchie, et de plus la royauté.

Tous les efforts des empereurs vont désormais tendre à attaquer indirectement les traités de Munster et d'Osnabrug. Ferdinand lui-même, aussi-tôt après la publication d'un récès qui enjoignait aux membres du corps germanique, l'observation de ces traités, y fit insérer clandestinement ces mots : *de notre pleine puissance et autorité impériale.* Insensé, dis-nous donc, toi et tes semblables, où est ta puissance, si ce n'est celle du peuple? Viens te mesurer avec chacun de nous, et vois si tu es le plus fort. Bientôt le corps germanique connut la fraude, et obligea Ferdinand de mettre à la place de ces mots insultans pour la nation, ceux-ci encore beaucoup trop insolens : *Nous avec les états, et les états avec nous.*

Il y aura donc désormais, au lieu de ces combats livrés au hasard entre l'empereur, les électeurs et la nation, une lutte constitutionnellement étudiée entre deux pouvoirs qui ne seront rien par eux-mêmes ; par ce moyen la nation ne sera-t elle pas obligée de prendre toujours parti, ou pour l'empereur, ou pour les électeurs ? ces vampires ne seront-ils pas toujours ses maîtres? elle ne fera aucun usage de ses droits, à peine aura-t-elle un troisième rôle ; et l'empereur, toujours pris

dans la maison d'Autriche, viendra aisément à bout d'attirer à lui tous les électeurs et de les corrompre ; pourvu que l'on garde les mots et quelques formes constitutionnelles, toute la nation sera dans sa main.

LÉOPOLD Ier,

Soixante-troisieme empereur, mort en 1705.

Lorsque le fils de Ferdinand III, Léopold, monta sur le trône, les électeurs, jaloux des droits nouvellement conquis, eurent soin d'exiger de lui le serment de les maintenir. Insensés, qui ignoraient que les rois se jouent de l'honneur, de la probité et de la justice! Ils devaient en juger d'après eux-mêmes.

Léopold, au milieu des chaînes et des entraves politiques que les derniers traités mettaient à sa puissance, poursuivit toujours les projets de sa maison. Roi de Bohême et de Hongrie, possesseur de tous les états d'Autriche, il avait une grande supériorité et un grand ascendant sur tout le corps germanique ; il sut en profiter en traître.

Il songe d'abord à se rendre tout puissant dans ses deux royaumes ; et sous prétexte qu'on était menacé de la guerre contre les Turcs, il envoie malgré ses sermens, neuf mille allemands en Hongrie. Les hongrais

voient la ruse ; ils sentent que Léopold a moins en vue de s'opposer à l'invasion des turcs, que de les subjuguer eux mêmes, et qu'il ne désire sur tout que de pouvoir chasser les protestans, comme il avoit déjà fait en Bohème. Dans plusieurs endroits, des insurrections éclatent à la fois ; l'empereur s'opiniâtre ; il prétend que c'est à lui à protéger les frontières de l'empire ; les hongrais, au contraire, soutiennent que c'est à eux à les défendre, et qu'ils sauraient bien le faire sans lui. Qu'en résulta-t-il ? plusieurs combats partiels entre les allemands et les hongrais.

Il paraît que l'empereur, pour ne pas devenir trop odieux, engagea lui-meme les turcs à l'attaquer. Cette perfidie inconcevable n'est pas nouvelle dans l'histoire des tyrans : au moment où les négociations prenaient la direction la plus favorable, les turcs entrent sans aucun prétexte dans la Transylvanie ; cette guerre ne fut pas longue. Les ennemis ayant été défaits, la paix se fit avec une précipitation qui étonna même les amis de l'empereur. Ils ne songèrent pas que les hongrais étant humiliés, l'empereur n'avait plus de motif personnel pour continuer la guerre. Une autre raison se joignait à celle-ci, pour brusquer

brusquer ainsi la paix ; c'est que le ministre favori, le comte de Porcia, ne pouvait gouverner pendant la guerre, qui n'était point sa partie. A-peu-près dans le même temps, Louvois engageait la France dans une guerre contre toute l'Europe, c'est que lui ne pouvoit pas gouverner pendant la paix. Pauvres peuples ? à quoi n'êtes-vous pas exposés, quand vous avez des rois ? Les Tibère ont toujours des Séjan.

La guerre contre les Turcs avait suspendu les craintes et les inquiétudes des hongrais sur les intentions de l'empereur. Celui-ci après la guerre refuse de retirer ses troupes. Cette atteinte portée à la liberté et aux privilèges de la nation, le bruit qui se répandit que Léopold voulait faire égorger tous les riches, cause une fermentation utile : on refuse de payer les impôts, de se trouver aux diètes ; on se jette entre les bras des turcs, on leur demande en secret un accommodement ; mais ceux-ci ayant voulu les rendre tributaires, les hongrais rejettèrent cette proposition avec horreur : alors le Sultan, par une perfidie vraiment impériale, découvrit la conjuration à Léopold. Le corps germanique gagné par l'intérêt, l'espérance ou la crainte, lui accorde des troupes pour sub-

juguer les hongrais, et l'on vit un empereur parcourir les rangs, et exhorter lui même ses soldats au dégât et au pillage. Les chefs de l'insurrection, surpris par trahison, sont condamnés à mort, et la Hongrie entièrement asservie. Une particularité du procès de ces martyrs de la liberté, montre combien ce 17e siècle, tant vanté, était ignorant sur les vrais principes : un d'eux, comme pour s'excuser, rappelait les services rendus par sa famille à la maison d'Autriche ; mais l'un des membres de cette commission sanguinaire ferma la bouche à ce malheureux, et le réduisit au silence, en lui prouvant que Frangipani, l'un de ses ancêtres, avait conseillé la mort de Conradin. Ainsi le juge et l'accusé s'imaginaient que les vices et les vertus n'étaient point personnels ; ils étaient en effet tout aussi héréditaires que leur noblesse.

Ce triomphe de Léopold lui donne une grande prépondérance dans l'Allemagne. Affamé de combats et de sang, il l'entraîne aussitôt dans la guerre contre la France. Nous laissons à penser quelle rage et quelle cruauté il y apporta. Notre ame se déchire au récit multiplié de tant d'horreurs si fréquemment renouvellées. Mais l'ouverture des conférences sur la paix fut signalée par un crime de

Léopold. L'électeur de Cologne avait pour son ministre plénipotentiaire le comte Guillaume de Furstemberg. Léopold, en dépit du droit des gens, le fait enlever par des hommes armés. Sans les efforts du nonce du pape, il lui eût fait trancher la tête, parce que, disait-il, Guillaume s'entendait avec la France. Cette atrocité rompit le congrès, et fit continuer la guerre. Léopold eut à combattre Turenne, les hongrais et les turcs. De tous côtés les malheureux allemands furent défaits et mis en fuite; les turcs étaient aux portes de Vienne, et allaient s'en emparer, lorsque le roi de Pologne vint à son secours et les défit. Croirait-on qu'après le combat, Léopold n'eut avec son libérateur, qu'une entrevue froide et muette. Sobieski fut tellement piqué de son silence, qu'il lui dit, en lui tournant le dos: mon frère, vous voulez sans doute voir mon armée, voilà mes généraux à qui j'ai donné ordre de vous la montrer.

Si l'on considère le tort que fit à l'allemagne ce Sobieski, il méritoit un traitement plus injurieux et plus cruel. Sans lui les hongrais étaient libres. Par lui ils retombèrent dans un état pire qu'auparavant, et furent obligés de reconnoître, ce qu'ils n'avaient jamais fait, l'hérédité de la couronne dans la

maison d'Autriche. La Pologne a depuis payé cher ce cruel service, et aujourd'hui surtout il réagit tout entier sur elle.

La paix était conclue avec la France. Louis XIV avait fait nommer son fils roi d'Espagne, et la maison d'Autriche ne put voir sans colère, une couronne aussi brillante, passer à la famille ambitieuse des Bourbons. Une nouvelle guerre s'alluma, les malheureux allemands ne soupiraient qu'après le repos ; mais Léopold espérait par la force des armes, réunir à ses états un royaume dont il croyait n'avoir été exclus que par le testament de Charles, ou du moins le laisser à son fils : dès-lors le repos des allemands ne lui importait guères.

Ce tigre, qui aurait dû expier par mille tortures son insatiable avidité de sang et de carnage, s'empara de toute l'autorité dont les traités de Munster et d'Osnabrug l'avaient privé. Qui croiroit qu'au moment même de leur première jouissance, les électeurs et les états laissassent presqu'échapper tous leurs droits. Jamais empereur n'a été plus puissant dans les diètes. Il en prescrivait les délibérations ; il en déterminait souverainement les résolutions ; l'empire eut en lui un maître et non un chef. On le vit créer un

nouvel électeur, ériger la Prusse en royaume, en vertu de sa toute-puissance, comme il s'exprimait lui-même, sans le consentement et même contre l'avis des trois états. L'allemagne aveuglée, ainsi que toutes les nations pendant ce siècle, ne respirait que les combats, parce qu'une demi-douzaine de rois en souffloient le desir à quelques centaines de nobles et de grands seigneurs, et les hommes se massacraient pour agrandir quelques tyrans.

Cependant ce Léopold, qui mettait de la sorte toute l'Europe en mouvement, n'avait rien de grand dans l'esprit. Représentez-vous-le avec sa couronne impériale sur la tête, regardant d'une fenêtre une troupe d'arlequins, qui achetait ses applaudissemens et ses faveurs par les contorsions les plus ridicules. C'était là son plus doux passe-temps. On ne le vit jamais affronter la mort dans les combats, ni s'élancer au milieu de la mêlée. Un poëte courtisan a prétendu qu'en pareil cas, un roi se plaignait de sa grandeur qui le retenait loin du péril; nul poëte n'eût hasardé sur Léopold une telle hyperbole, elle eût été trop visiblement absurde. Il n'avait qu'un caractère faible et superstitieux : comme sa femme était stérile, il s'imagina, ainsi qu'elle,

que ce malheur venait de l'indulgence qu'il avait pour les juifs, et aussi-tôt les juifs furent chassés, proscrits, pillés. Un seul mot donnera la clef de ce caractère incompréhensible, où la faiblesse s'unissait à la barbarie et à la soif du sang. Léopold avait été ecclésiastique, et en avait contracté les habitudes : dans le moment où des armées sortaient de terre comme les soldats de Cadmus, pour se combattre et s'entre-gorger, Léopold s'occupait de chasse et de musique. Il est le premier qui ait su mettre des paroles allemandes sur des airs d'opéra. Grande gloire pour un roi ! que n'étoit-il plutôt le premier à proposer les paroles de paix aux nations armées !

JOSEPH Ier.

soixante-quatrième empereur, mort en 1711.

Toute l'Europe était en feu ; le sang ruisselait de toutes parts. La mort de l'empereur ne causa encore aucun changement. Joseph soutint le système que son père avait embrassé. Incapable de souffrir aucune représentation ni résistance, il lui suffisait d'avoir voulu un instant une chose pour y tenir ensuite avec opiniâtreté. Un tel caractère aurait

dû trouver, dans une sainte insurrection, la peine qui lui était due. Mais Léopold n'avait que trop préparé l'Allemagne à subir le joug que Joseph lui imposa. Elle en fut écrasée.

Avant d'être empereur, Joseph avait été élu roi de Hongrie, et d'une manière singulièrement méprisable. Les hongrais étaient toujours en guerre avec l'Autriche, ainsi aucun des patriotes n'eût pu donner son suffrage à un rejetton de cette famille de tyrans. Léopold fit sortir de prison des seigneurs hongrais qui avaient été accusés de crimes, et appliqués déjà aux tortures de la question; il en composa une diète à Presbourg. Ces bandits, pour ne pas s'exposer à de nouveaux tourmens, nommèrent, quoiqu'à regret, son fils roi de Hongrie; ce fut par une semblable contravention aux loix de l'empire que Joseph fut élu roi des romains. Dans ces circonstances, tout fut digne de lui, les électeurs et le mode d'élection.

Le mauvais succès de la bataille de Hochstedt avait forcé le malheureux duc de Bavière à quitter le parti des français, et à faire un traité avec Joseph, qui lui promit de maintenir les états de Bavière dans leurs privilèges, et de donner, à la duchesse sa femme, des revenus honnêtes pour elle et ses enfans. Le traité

se signe ; mais l'empereur oublie à l'instant ses engagemens. Dès qu'on lui eut cédé les places, il regarda la Bavière comme un pays de conquête, exigea du peuple des sommes exorbitantes. Les soldats vivaient par-tout à discrétion, désarmaient, frappaient les citoyens ; on emprisonnait ceux chez qui on ne trouvait pas toutes les richesses qu'on avait imaginées. Il suffisait d'avoir la réputation de vivre dans l'aisance pour être criminel. Pusillanimes modérés, riches égoïstes, aristocrates perfides, qui voyez sans douleur les revers de la liberté et les succès des tyrans, lisez ces pages, et frémissez sur le sort qui vous attend, si la France pouvait jamais succomber sous le joug de ses ennemis. Des plaintes furent portées aux commissaires de l'empereur. Une multitude de vieillards, de femmes et d'enfans se présentèrent devant eux en versant des larmes, en poussant des sanglots capables d'amollir les cœurs les plus durs ; mais les commissaires avaient toute la férocité de l'empereur : ils ne firent que rire des maux des bavarois. L'électrice de Bavière fut bannie, séparée de ses enfans, et privée presque de tout secours, et les autres habitans traités encore plus mal qu'auparavant.

C'était en avoir déjà assez fait pour la pre-

mière année ; mais Joseph n'était pas homme à se borner là, il voulut que l'on enrolât les jeunes gens et les hommes pour les envoyer en différens pays. Cet ordre révolta entiérement les bavarois. La Bohême se joignit à eux ; nouveaux combats dans l'intérieur de l'Allemagne. Joseph enfin proposa une amnistie qu'on accepta ; mais il en fut de l'amnistie comme du traité ; l'empereur n'en punit pas moins ceux qu'il appelait les plus rebelles, et il en trouva un grand nombre. Les uns furent pendus, les autres décapités et écartelés, leurs membres dispersés ou attachés sur des poteaux, aux portes des villes. Les prisons de Munich et du Plat-Pays se trouvèrent trop étroites pour contenir tous ceux qu'on trouva bon d'y jeter, et il eut soin sur-tout de confisquer à son profit les biens de ces malheureux.

Bientôt ne voulant plus garder de mesures, il mit seul, de sa propre autorité, l'électeur de Bavière au ban de l'empire. La loi portait que les accusés en pareil cas paraîtraient devant une diète pour présenter leurs défenses ; que s'ils étaient coupables on leur donnerait trois mois pour s'amender. Joseph passa par-dessus toutes ces sages formalités ; sa volonté devait être la loi unique et souveraine.

Les enlèvemens, les arrestations arbitraires ne lui coûtaient rien. Le comte de Holenloe lui déplaisait, il le fit enlever ; l'accusant, sans preuve, d'intelligence avec ses ennemis qui étaient épars dans toute l'Europe. Il fit de même arrêter hors de ses états, à Coire, chez les grisons, le grand prieur de Vendôme ; se vanta lui même d'avoir donné ces ordres, et violé à la fois le droit des gens et le territoire d'un peuple étranger.

Il trouvait qu'il n'avait pas encore assez de guerres sur les bras, quoique chaque jour fût marqué par un combat. Il voulut réveiller de vieilles querelles et d'anciens droits sur les fiefs d'Italie ; et tout à-coup, sans le consentement de l'empire, il réclame des villes et des provinces entières. Le pape se joint aux ennemis de l'empereur, et envoie des troupes contre les malheureux allemands, qui paient de leur vie et de leurs biens l'horrible cupidité de cet infernal Léopold.

C'était un usage ancien que l'empereur n'assistait point aux séances ordinaires des diètes, et n'y donnait jamais son suffrage. On avait craint avec raison sa trop grande influence. Le roi de Bohême n'y paraissait non plus que pour l'élection du roi des romains. Joseph sentit qu'il y deviendrait mal-

tre, s'il y obtenait le droit de présence. Le corps germanique était si faible et si vil, qu'il n'osa pas résister au vœu de l'empereur, et il lui accorda le droit de suffrage, en qualité de roi de Bohême. Ainsi Joseph domina partout, ou par lui-même, ou par ses envoyés.

Ce fut avec toutes les forces de ce nouveau droit qu'il s'opposa seul à la paix dont on avait si grand besoin, et particuliérement la France. Le fier Louis XIV était aux genoux de ses vainqueurs, l'ambition de ce roi asiatique faisait subir aux français les humiliations les plus cruelles; ils tendaient les mains en supplians. Joseph n'eut pas même pitié de l'Allemagne. Il traversa toutes les négociations; il voulait encore du sang : la guerre recommença; il le fallut bien. Plus les ambassadeurs français se montraient faciles, plus les alliés, excités par l'empereur, se montraient difficiles et hargneux. Joseph, aveuglé par la fortune, croyait que ses triomphes passés étaient un sûr garant de l'avenir; mais un Dieu vengeur l'arrêta au milieu de ses coupables succès. Joseph mourut, et sa mort, quoique trop tardive, fut le salut de la France, et rendit la paix à l'Europe. Peu d'hommes ont fait tant de mal en si peu d'années : c'était, dans cette famille, à qui enché-

rirait en crimes sur ses prédécesseurs, et l'on peut assurer que jamais la paix ne se serait faite, s'il n'y eût à cette époque en Allemagne un interrègne d'une année presque entière. La maison d'Autriche cherchait toujours à croiser les négociations ; mais comme l'empereur n'était point nommé, elle n'eut pas assez d'ascendant pour réussir.

CHARLES VI.

soixante-cinquieme empereur, mort en 1740.

A la mort de Joseph, Charles était en Espagne, où il combattait contre Philippe V, à qui en serait le tyran. Il préféra une couronne assurée à une incertaine, et partit pour se faire nommer empereur ; ou, pour mieux dire, il vola vers la plus certaine pour qu'elle lui aidât à conquérir l'autre. L'imbécille ne voyait pas que sa puissance ainsi agrandie fortifiait au contraire le parti de son rival, et qu'un prince Bourbon sur le trône d'Espagne était beaucoup moins inquiétant pour l'orgueil des autres puissances, qu'un prince de la maison d'Autriche qui eût eu plus de domaines que Charles-Quint. A peine nommé empereur, il fait tous ses efforts pour éterniser

la querelle de la succession. Il entrave les négociations, les conférences, proteste contre, continue la guerre, la fait continuer par plusieurs alliés qui semblaient ne combattre que pour leur plaisir ou pour le sien ; en un mot il épuise toutes les chicanes et toutes les ruses.

Il n'était encore que roi des romains, et il avait déjà rouvert toutes les plaies de l'Europe ; avant de le couronner empereur, on lui fit jurer l'observation de la capitulation impériale, c'est-à dire, l'observation de ses devoirs ; mais le fourbe Charles, plus fin que les électeurs, fit rédiger l'acte de manière qu'au lieu de promettre de déraciner les abus, il promettait de les tolérer. Cette escobarderie était digne d'un empereur, et il ne manqua pas de tenir sa véritable promesse.

Un empereur couronné, comme le disait le corps germanique, se fait toujours mieux écouter qu'un roi des romains. Charles profita de son couronnement pour pousser la guerre avec plus d'activité ; on ne soupçonnerait pas ces motifs les plus certains. Quelque affreuse idée qu'on ait des rois et des empereurs, il faudrait être monstre comme eux pour deviner ce qui se passe dans l'égout de leur ame. Charles sentait bien qu'il ne pour-

rait jamais assouvir son ambition, qu'il faudrait bien tôt ou tard renoncer au trône d'Espagne ; mais ses coffres étaient vuides, il n'y avait plus rien dans l'épargne. Pour les remplir, il avait besoin du prétexte d'une guerre, et d'une guerre très-active ; dès-lors il la pressa avec chaleur, en apparence, et la cupidité continua l'ouvrage de l'ambition.

Il réduit entièrement la Hongrie sous le joug, et fortifia ses armées en Espagne, en Allemagne, en Italie ; il fit tuer des milliers d'hommes pour une chimère à laquelle lui-même ne croyait pas. Plus il feignait de se tenir attaché à ses prétentions, plus ses alliés s'éloignaient de lui, plus le nombre de ses ennemis augmentait ; il se vit forcé par toutes les puissances de l'Europe de renouer les négociations qu'on avait commencées pendant l'interrègne. Mais ce qui prouve jusqu'à l'évidence quelle étoit la perfidie de ce scélérat couronné ; au milieu des conférences, tandis qu'on parlait de paix, il corrompait l'un des premiers officiers de Philippe V, non pas pour en obtenir de meilleures conditions, mais pour qu'il lui livrât des villes et des places. Le vil duc d'Uceda fournit à l'Allemagne les moyens de s'emparer de Porto Ercole ; il fut récompensé comme le comportait la na-

ture de son action, et le caractère de celui qu'il servait, c'est à dire, par l'ingratitude la plus marquée ; on ne lui paya pas même les émolumens attachés au grade qu'on lui donna comme par grace.

Chaque jour détachait quelque roi de l'alliance de l'empereur; la France faisait en particulier la paix avec plusieurs puissances, et malgré tous les détours de cette politique tortueuse qui demande ce qu'elle ne veut pas, pour obtenir ce qu'elle veut, Charles se voyait réduit à implorer lui-même humblement la paix. Que fit-il ? Comme la guerre était pour lui une affaire d'intérêt et de calcul, et qu'il écoutait beaucoup plus son avarice que le bien de sa nation, il proposa une trève. Mais l'Europe entière sentait qu'un repos passager, que quelques momens de calme ne suffiraient pas pour lui restituer sa force, elle voulut une paix constante et générale, et en dépit de Charles VI la paix fut signée à Baden par le prince Eugène et le maréchal de Villars. Charles, battu et humilié, sut encore y escamoter quelques contrées. Les fripons volent jusqu'à l'échafaud

La fortune aussi-tôt après favorisa les vœux sanguinaires de l'empereur, ou peut-être l'empereur lui-même a-t-il la fortune à son gré.

Le turc lui déclara la guerre. Charles, au comble de sa joie, lève subsides sur subsides, fait emprunts sur emprunts chez lui, dans les pays étrangers, par tout; et pour avoir de nouveaux prétextes à de nouveaux subsides, à de nouveaux emprunts, il fit une seconde guerre à l'Espagne et à la France. Son hypocrisie, pendant la guerre des turcs, indigna toutes les ames honnêtes. Un crucifix donné au prince Eugène, la défense des jeux, danses et fêtes durant cette guerre appelée *sainte*, l'ordre de sonner les cloches dès six heures du matin pour avertir les chrétiens de prier; toutes ces momeries et beaucoup d'autres semblables servaient de masque à sa brutale avarice: il voulait soutirer l'argent des moines et des dévotes. Pendant la guerre contre les français et les espagnols, sa cupidité ne se voila point; il prétendit qu'on ne lui avait point abandonné tous les pays que le traité de Baden lui accordait, et c'était toujours quelque prétention nouvelle qui autorisait de nouveaux combats.

Toutes ces expéditions militaires ne l'empêchaient pas de porter son attention sur l'intérieur de ses états pour en dévorer toute la substance, pour en pomper tout le suc en véritable sangsue publique. Indépendamment des

des impôts, il établit sur la Bohême, sur la Hongrie et ailleurs des droits régaliens et impériaux, qui, sans paraître de nouvelles impositions, absorbaient une grande partie des revenus de chaque particulier. Plusieurs villes des Pays-Bas et du Brabant, par de saintes insurrections, l'obligèrent de retirer, ou du moins de suspendre ces édits, où tantôt il établissait de nouveaux droits, tantôt il épuisait la population par de nouvelles levées, qu'il regardait comme d'utiles saignées faites au peuple; tantôt il exigeait de nouveaux sermens. Charles recula en frémissant de rage; mais il savait bien qu'il se vengerait tôt ou tard, et il en chercha les moyens.

Il commença par augmenter insensiblement les garnisons des villes. Celle de Bruxelles monta bientôt à plus de dix mille hommes. Il publia ensuite des ordonnances de police pour bannir tout ce qu'il appelait vagabonds et gens sans aveu, c'est-à dire, tous les sans-culottes. Ceux qui n'obéirent point furent arrêtés, fustigés et marqués avec infamie sur un échaffaut. Des corps de garde furent ensuite distribués dans divers quartiers pour les tenir dans un respect d'esclaves; défense aux bourgeois, sous peine de mort, de prendre les armes pour quelque raison que ce fût, sans

une permission du gouvernement expresse et par écrit. Ces premiers appareils de sévérité n'ayant point trouvé d'obstacles, Charles crut pouvoir aller plus loin, et faire usage des informations secrètes que l'on avait dressées. On emploie la ruse pour arrêter les principaux insurgés ; mais tout-à-coup leur emprisonnement cause un grand tumulte; tout le peuple trop long-tems endormi se leva. Hélas ! il était trop tard ; le cruel Charles avait pris ses précautions ; il ne daigna pas même combattre cette foule désarmée ; et au lieu d'un échaffaut ordinaire tel que celui qu'elle avait abbattu, pour lui insulter davantage, il fit élever dès le lendemain, et dans le même endroit, un gibet d'une hauteur effrayante, qu'on appercevait de toute la ville.

Cependant on instruisait le procès des prisonniers : les ordres étaient donnés aux juges, d'être de la plus grande sévérité : les lâches n'eurent garde de désobéir, ou plutôt leur conscience valait celle de Charles ; quatorze malheureux condamnés à mort, sont conduits à la place publique. On fait grace de la vie à huit d'entr'eux, mais cette grace flétrissante est pire que la mort même. Ils sont fouettés, marqués d'un fer rouge et bannis à perpétuité. Cinq sont pendus.

On trancha la tête sans pitié au plus âgé, au chef de l'insurrection, courbé sous le poids de soixante-dix ans. Cet homme, dont le nom mérite d'être connu de tous les amis de la liberté; cet homme, dont on devrait célébrer la fête bien plutôt que celle d'une foule de saints hypocrites et esclaves; Aniessens montra le plus grand courage lorsqu'on lui lisait sa condamnation; à chaque article, il soutenait avec une fermeté magnanime qu'il n'avait jamais travaillé qu'au bien de sa patrie. Les juges en frémissaient de rage: ils voulurent la lui faire signer; l'intrépide vieillard menacé des tortures les plus affreuses n'y consentit jamais. Le peuple lui témoigna au moment du supplice la plus grande sensibilité, et semblait demander par ses regards qu'il lui adressât ses paroles dernières: Aniessens le désiroit aussi; mais on lui refusa cette satisfaction. Les troupes firent grand bruit, et formèrent un grand cercle autour de l'échafaud. Aniessens périt regretté de tous les honnêtes citoyens; l'empereur ne put empêcher le peuple de lui faire de magnifiques obsèques, et de le surnommer le martyr de la patrie. Comme l'éloge d'Aniessens était dans toutes les bouches, Charles n'eut pas honte de publier une ordonnance pour défen-

dre d'en parler. C'était le moyen de graver encore plus sa mémoire dans tous les cœurs.

Ce même homme, si jaloux de son autorité, laissait cependant dans son royaume de Naples et de Sicile le pape exercer un pouvoir presque souverain ; c'est que le pape ne cherchait qu'à en molester les habitans, et entrait ainsi dans les vues du barbare empereur. Il y poursuivait les quiétistes, les accablait d'excommunications et de poursuites, les condamnait au supplice du feu, les exécutait, et l'empereur le laissait faire Sa guerre contre le Turc, eut, comme toutes les autres, une issue funeste pour lui, mais heureuse pour quelques peuples. Il céda au sultan, Belgrade, la Servie et la Valachie. Les habitans de ces pays furent plus heureux sous le sultan.

Charles n'eut qu'un fils, la mort le lui enleva. La tête toujours pleine de projets ambitieux, et de l'agrandissement de la maison d'Autriche, il résolut de porter un dernier coup à la constitution germanique, en appelant à la succession du trône les femmes mêmes. Ferdinand II, en perpétuant l'hérédité dans sa famille, n'avait pas osé admettre les filles, il les avait même exclues formellement. Mais ce despotisme impérial avait fait de grands

progrès depuis cet époque; il était permis à Charles de tout tenter, parce que les rois ne connaissent d'autres droits que la force; il fit donc cette fameuse sanction pragmatique, sur ce qu'en adoptant sa fille, et la désignant pour son successeur, il faisait tomber l'Autriche en quenouille; les états eurent la bassesse d'y consentir. O honte! ô infamie!

Charles fit une fin digne de sa vie; il mourut d'une indigestion et dans les bras de sa favorite. La maison d'Autriche s'éteignit avec lui, puisqu'elle n'a plus régné que par les femmes. Elle avait gouverné l'Allemagne durant plus de trois cens ans. L'histoire ne nous fournit aucun exemple d'une autorité et d'une tyrannie aussi grande et aussi continue dans la même maison. Ses premiers chefs avaient d'abord été bornés à un modique patrimoine, et confondus parmi une foule de petits tyrans et de rois impuissans : la sottise des peuples l'agrandit. Rodolphe de Hasbourg eut assez de force et de bonheur pour défendre l'électeur de Mayence contre quelques brigands. Cet acte de générosité lui valut la couronne impériale, et fut l'origine de la prodigieuse puissance où parvinrent ses descendans. Elle eût fait trembler le monde entier, si elle eût été bien

ménagée. Heureusement que le remède se trouve dans l'excès du mal même, et que le despotisme s'affoiblit en raison de sa force, parce qu'il ne sait plus se cacher.

CHARLES VII,

soixante-sixième empereur, mort en 1745.

Tous les porte-couronnes de l'europe avaient signé la pragmatique sanction de Charles VI, parce qu'on le craignait encore ; dès qu'il ne fut plus, tous les rois, tous les princes se jouèrent de leur serment, songèrent à écraser la maison d'Autriche, et se rirent d'une jeune femme de 23 ans, qui se trouvait archi-duchesse d'Autriche, reine de Bohême, de Hongrie, dominatrice de toute l'Allemagne, d'une grande portion d'Italie, et à qui il ne manquait que le titre d'empereur. Ce spectacle d'une femme gouvernant dès millions d'hommes était en effet risible

Charles Albert, électeur de Bavière et gendre de l'empereur Joseph, au mépris de la garantie qu'il avait donnée à la pragmatique, eut le premier à former des prétentions sur l'héritage de Charles VI. Ce n'était là, au reste, que le prélude de ses desseins : il as-

pirait au trône impérial. Tous ceux qui jusqu'alors avaient ambitionné cet honneur, avaient cherché, par l'intrigue et la corruption, à se faire des amis dans l'Empire, à se procurer des voix parmi les électeurs; aucun n'avait assez avili, méprisé son pays pour s'adresser aux puissances étrangères, et pour les engager à forcer de tout leur pouvoir la diète à l'élire empereur. Que penserons-nous donc de ce misérable Albert? de quelles couleurs assez flétrissantes pourrons-nous le peindre, sollicitant la cour de France, y mendiant ses trésors et le sang des Français, afin de se placer la couronne sur la tête, les appelant dans l'Allemagne, dans son propre pays, et les invitant au meurtre et au carnage? Fleuri même, délicat et scrupuleux comme un prêtre, ne put envisager cette perspective sans frémir; mais l'ambition, et plus encore la vénalité des courtisans Français, triompha de l'opposition du vieux cardinal. Des ressorts secrets et plus puissans agissaient. La guerre est résolue: l'Espagne, la Prusse, la Sardaigne attaquent à la fois Marie-Thérèse. L'Allemagne devient le théâtre des guerres les plus sanglantes; les provinces sont prises et reprises tour-à-tour; chaque alternative coûte des flots de sang et

des mines d'argent et d'or. L'Angleterre, la Hollande prennent le parti de l'archi-duchesse, et voilà toute l'Europe en feu pour un intrigant.

Secouru des peuples les plus belliqueux de l'univers, aidé du fameux comte de Saxe, Charles Albert eut d'abord des avantages. Il entre en Autriche, prend Lintz, menace Vienne, et n'a pas le courage de l'attaquer, quoique Marie-Thérèse la regardait déjà comme prise. Il tourne du côté de Prague, s'en empare, avec le secours des Français, s'y fait couronner roi de Bohême; et profitant de la faiblesse de la reine de Hongrie, il se fait élire, en 1742, roi des Romains et empereur.

Nous n'aurons pas à reprocher à cet imbécille des fautes de gouvernement. Pendant qu'on le couronnait empereur, il perdait totalement la Bavière que Marie-Thérèse lui enlevait. Sans talens militaires, sans connaissances politiques, il ne se mêlait de rien; s'occupant plus de son rosaire, de ses chiens de chasse, de ses prêtres et de ses maîtresses dont il avait eu quarante enfans, que des affaires de l'Empire, il donnait les exemples les plus affreux. Un certain comte n'eut pas honte de lui présenter sa propre nièce pour en jouir: celui-ci n'eut pas honte de la re-

cevoir de sa main impudique ; et pour prix de cet abominable trafic, de ce maquerelage, il fit de l'oncle son favori.

Charles eut le sort que tant d'horreurs méritaient. Il marcha de disgraces en disgraces ; tout le poids des revers qu'éprouvaient ses alliés, et ils en éprouvèrent un grand nombre, retomba sur lui, parce qu'il était le centre de leurs efforts. Marie-Thérèse avait d'abord presque tout perdu, excepté la Hongrie ; elle craignait que bientôt il ne lui restât pas une seule ville pour faire ses couches. Elle reconquit tout par son courage, ou plutôt par le peu de talens de son ennemi. Charles vit la Bohême s'échapper de ses mains, comme la Bavière. Forcé de faire avec Marie-Thérèse un traité par lequel il ne se réservait que le titre d'empereur ; chassé, poursuivi, n'ayant d'autre asyle que le camp des Français, d'autres revenus que les aumônes de cour, méprisé, comme il le méritait, Charles mourut à l'âge de 47 ans, accablé de chagrins et de maladie. Il n'avait jamais eu occasion de prendre les rênes du gouvernement ; et un plaisant a dit qu'il fit bien de mourir pour qu on s'apperçût qu'il était empereur. En effet, on vit sur son catafalque le diadême et le globe impérial. Ce globe était

l'emblême du pouvoir que s'arrogeaient les empereurs sur toute la terre ; et combien il était absurde de voir un tel emblême sur le cadavre d'un homme qui, avant de mourir, n'avait pas un pouce de terre ! mais ce qui devait indigner les amis de l'humanité, et les porter à lacérer de leurs propres mains les restes impurs de ce monstre imbécille, c'est que pour avoir ces marques orgueilleuses d'un vain pouvoir, il avait fait déserter les provinces de France, de Prusse, de Sardaigne, et dévaster celles de l'Allemagne ; c'est que des milliers de Hongrais, d'Allemands, d'Anglais, de Savoisiens, de Hollandais, de Gênois, de Français, s'étaient fait égorger pour un tel être, et c'était alors le dix-huitième siècle ! Et on n'a pas déchiré son corps en lambeaux. Peuples ! peuples ! que vous êtes lents à émouvoir !

FRANÇOIS Ier.

soixante septième empereur, mort en 1776.

Charles VII avait été si couvert d'opprobre, sa mémoire était si avilie, que son fils refusa la couronne de l'empire que lui proposaient les alliés, afin d'avoir une occasion de continuer à se battre : car les rois, comme

tous les autres animaux féroces, dès qu'ils ont bu une fois du sang, en ont toujours soif. Aussi quoique la mort de Charles, et le refus du fils leur ôtassent toute raison de continuer la guerre, ils ne la continuèrent pas moins, ou pour mieux dire, ils la recommencèrent avec une nouvelle fureur.

Marie-Thérèse profita de l'ascendant que ses dernières victoires lui avaient acquis dans l'Allemagne pour faire nommer empereur son mari, François Etienne de Lorraine, grand duc de Lorraine. Qu'on ne croie pas que ce fût, comme l'ont dit de vils adulateurs, par un excessif attachement pour un époux, qu'elle lui fit conférer cet honneur. Non, Marie-Thérèse avait toute l'ambition d'un prince, toute la vanité d'une femme ; quoiqu'elle se crût bien capable de gouverner ses immenses états héréditaires, elle sentait que l'empire accordé à son mari la rendrait elle-même beaucoup plus recommandable, et que cette dignité pourrait alors facilement passer à ses fils ; seul rejetton de la maison d'Autriche, elle en conservait l affreux système. Au reste le nom d'empereur et celui de co-régent des états héréditaires fut tout ce qu'y gagna l'imbécille François Ier. En se l'associant ainsi, elle déclara solennel-

lement que la souveraineté de ces pays n'appartenait qu'à elle seule et restait indivisible, et qu'il n'aurait jamais la préséance sur elle. François fut assez stupide pour consentir à des conditions si humiliantes. Sa dignité d'empereur, depuis que le corps germanique et les puissances européennes l'avaient restreintes de nouveau dans de justes bornes, ne lui donnait aucune autorité réelle. Il n'avait que quelques rescrits impériaux à signer, sous le bon plaisir de la diète, et force édits royaux sous le bon plaisir de la reine. Il ne pouvait rien faire que ce qu'elle voulait; et elle faisait tout sans lui. C'est le premier empereur qui se soit avili jusqu'à être l'esclave, le simple prete-nom de sa femme. Mais il paraissait ne point sentir cet outrage : elle lui laissait des sommes immenses à dépenser; prodigue envers les derniers courtisans des biens du peuple, elle ne devait pas les économiser pour un mari; et ce Claude était heureux, lorsqu'en donnant quelqu'argent à des pauvres, en éteignant, c'est à-dire, en regardant de près éteindre un incendie, il dérobait quelques applaudissemens du peuple, que souvent sa femme payait, pour lui faire croire qu'il était vraiment empereur.

La guerre s'était allumée avec plus de

vigueur que jamais : Louis XV, Frédéric, roi de Prusse, commandaient eux-mêmes les armées ennemies. François ne parut jamais à la tête des siennes, ou pour mieux dire de celles de sa femme. Ce n'est pas qu'il fût sans bravoure et sans connaissances militaires : duc de Toscane, il avait gagné contre les turcs la bataille de Cornéa. Mais la bravoure est très-différente du courage ; il n'avait pas, le lâche ! celui de résister à sa femme, qui se gardait bien de le montrer aux troupes, de peur que par hasard il n'acquît un crédit qu'elle voulait conserver seule. Voilà cependant un empereur, dont sous nos yeux de vils historiens ont prononcé les grandes qualités ! Mais pour avoir été ainsi préconisé par des adulateurs, pour avoir été toute sa vie un être nul, il n'échappera pas à la vengeance de la véridique histoire : il n'en sera pas moins responsable à elle, à la postérité, au genre humain, de tous les excès qu'à commis son infernale épouse, de tout le sang qu'elle a fait répandre pour garder quelques lieues de terrein, du refus orgueilleux qu'elle fit de la paix que lui offrirent plusieurs fois et la France et la Prusse, du vol de la Bavière que l'Autriche garde encore; il n'en sera pas moins responsable des profusions de sa cour.

Les énormes impôts qui dévorèrent la substance du peuple, impôts qu'elle diminua à peine après la guerre, et qui étaient tellement au-dessus des facultés des malheureux cultivateurs, que plusieurs provinces, quoique pressurées par toutes sortes d'exactions, ne purent les payer. Il n'en sera pas moins responsable de la luxure de Marie-Thérèse, qu'il ne put ni dut ignorer, quoiqu'elle imposât au public par sa cagoterie, sa pruderie et sa vertu rudannière; c'était à lui à conserver du moins l'autorité maritale, à savoir ce qui se passait dans l'intérieur du palais. Eh! qui devait ignorer moins que lui qu'il n'était pas le pere des quinze princes et onze princesses dont Marie-Thérèse fut mère. On cite des traits de bienfaisance de cette femme hypocrite; mais ce n'était qu'un moyen orgueilleux et perfide de montrer aux malheureux leur infériorité, et de se nourrir de l'idée de sa grandeur : qu'on en juge par ce fait-ci qu'on a le plus vanté. « Une pauvre femme âgée de cent huit ans, à qui l'âge, les infirmités, la détresse, la vieille habitude de vivre dans l'esclavage avait aliéné l'esprit, s'avise d'écrire à l'impératrice qu'elle a le plus vif regret de ne pouvoir, depuis deux ans, se faire laver les pieds par elle, *non à cause*

de l'honneur qu'elle aurait reçu, mais parce qu'elle avait été privée du bonheur de voir une souveraine adorée. Il était clair pour tout individu qui n'eut pas été pétri d'orgueil et d'insolence, que ce n'était là que du radotage ; et que ce qu'il y avait de plus aisé à voir au travers de ce radotage, c'est que la vieille avait besoin de secours et qu'il fallait lui en envoyer. Marie-Thérèse ne voulut pas laisser échapper une si belle occasion de faire voir que c'était un grand bonheur pour toutes les classes de l'état de voir une souveraine adorée, et que la souveraine adorée ne demandait pas mieux que de faire des heureux. Elle alla elle-même au village, dans la maison de la vieille, et lui dit avec une bonté fastueuse : vous regrettez de ne m'avoir pas vue, consolez-vous ma bonne, je viens vous voir. A cent huit ans on pleure pour un rien : la vieille ne manqua pas de pleurer ; il y eut pendant longtemps une scène de comique-larmoyant qui ne manqua pas de finir par le don de quelques écus. Tout l'empire retentit de cette anecdote : c'est tout ce que voulait Marie-Thérèse, et voilà les vertus des grands !

Une mort inopinée enleva tout-à-coup François. Peut-être ne fut-elle pas si inopinée

pour sa femme; mais comme nous n'aimons que la vérité, nous n'appuierons pas sur cette conjecture qui ne manque point de vraisemblance; car tous les crimes sont vraisemblables de la part de l'abominable engeance des rois.

JOSEPH II,

soixante huitième empereur, mort en 1790.

Pour fixer de nouveau la couronne impériale dans la maison d'Autriche, Marie-Thérèse avait déjà fait nommer son fils aîné, roi des Romains; de là à l'empire il n'y avoit qu'un pas; Joseph le franchit aisément, et elle le proclama *co-régent* de ses états héréditaires; mais jalouse de son autorité, elle déclara qu'il ne pourrait partager le pouvoir suprême.

Joseph, dévoré d'ambition, possédant tous les vices du sang qui circulait dans ses veines, frémissait de rage comme un lion enchaîné... Mais pouvait-il entreprendre ce que son père n'avait osé? Il obtint enfin de conduire la guerre : c'étoit un rôle subalterne pour un empereur, mais tout lui était bon, pourvu qu'il commandât : c'est alors qu'il déploya la manie de tout détruire, et l'inquiétude perpétuelle du despotisme; tout pliait sous le joug :

ce

ce n'était plus ces Hongrais, ces Saxons si jaloux de leur liberté; une femme les avait domptés, au point de les façonner à l'esclavage. Ses vices étaient érigés en vertus; ses crimes, en actes éclatans de justice.

C'est ainsi que la Saxe, la Hongrie, la Bohême, la Bavière tiraient vengeance des maux affreux où les avait plongé une guerre encore récente. Ils venaient d'être pillés, égorgés, et ceux qui avaient échappé au fléau de la guerre chantaient les louanges de leurs oppresseurs.

Il signale le commencement de son règne par le vol de la Pologne, d'accord avec la Prusse et la Russie : il entre avec sa mère en Pologne, y porte le fer et la flamme, et après l'avoir livrée aux horreurs de la guerre, il s'empare de quatorze cent mille quarrés d'Allemagne. La fourbe Marie-Thérèse n'avait pas manqué, à l'exemple de tous les despotes, de consulter la cour de Rome, sur la légitimité de ce partage, afin d'en imposer aux sots, dans ce siècle d'ignorance. Elle feignit de grandes inquiétudes de conscience, et quand l'invasion fut consommée, elle affecta tout le reste de sa vie d'être déchirée de remords; mais cependant elle eut soin de ne rien rendre aux Polonais. Toute sa cour lui connoissait

le grand art de parfaitement jouer la comédie.

Afin de s'étourdir sur sa propre nullité, et sur la dépendance de sa mère, Joseph, que son caractère turbulant rendait toujours inquiet, fit plusieurs voyages, et parcourut la France : la vue de ce beau pays excita sa jalouse haine, et les soins qu'il prit pour la cacher furent inutiles.

Marie-Thérèse, morte en 1780, le laissa enfin maître absolu : elle avait à ses derniers momens, renouvelé presque toutes les momeries de Charles-Quint : elle s'était fait construire un cercueil, se plaisait à le voir et à l'ouvrir ; elle travailla à son habit mortuaire, l'essaya plusieurs fois. A son dernier jour, elle mit le sceau à son impudence : elle déclara que sa conscience ne lui reprochait rien.

Au nombre des crimes qu'a commis cette femme orgueilleuse et vindicative, on peut compter le présent funeste de Marie-Antoinette, qu'elle a donnée à la France. La connaissance des vices de sa fille, et de la noirceur de son ame, lui fit prévoir qu'elle rendroit un jour à la France tout le mal que jadis elle avait fait à l'Autriche. Remplie d'une si douce pensée, elle s'écria : ME VOILA VENGÉE !

Qu'on se représente ces tableaux de ruines, où l'on voit des débris entassés, des décombres épars, çà et là, et jetés au hasard, où la main des tems se fait sentir à chaque pas ; qu'on se figure, au milieu de ces ruines, quelques édifices mesquins, bâtis à neuf, et sur du sable, telle sera à-peu-près l'emblème du règne de Joseph.

On l'a beaucoup loué de ne boire que de l'eau, de coucher sur la dure, de se lever avant l'aube ; mais on n'a pas dit que, dévoré d'ambition, il lui sacrifiait son propre repos, celui de ses sujets, et sa vie entière. Il a détruit, ajoute-t-on, beaucoup d'abus, mais il ne suffisait pas de frapper au hasard les établissemens de Marie-Thérèse. Au lieu d'étourdir toute l'Allemagne par des coups d'autorité multipliés, que ne proclamait-il les droits des nations, puisqu'il s'était déclaré l'admirateur du contrat social ?

Dans son testament politique, il a dit qu'il ne fallait laisser subsister aucun des anciens établissemens, si l'on voulait donner à son pays un esprit national. Et pourquoi donc n'a-t-il pas commencé par détruire la nature et la forme du gouvernement ? Pourquoi faisait-il tout à sa tête, sans vouloir consulter personne ? Pour excuser son orgueil, il avait l'inep ie de

dire que la providence le servait bien, malgré ses témérités. Pourquoi, s'il voulait répandre la lumière, ordonna-t-il qu'on ne reçût dans les classes supérieures des écoles publiques, aucun enfant de paysan ou d'artisan? Ce réglement est-il d'un philosophe?

La tête de Joseph, selon Frédéric, était un magasin de lettres, d'ordonnances, de projets, qu'il fallait sans cesse vuider. C'est une chose incalculable, que le nombre de rescrits, d'édits sortis de sa cour, pendant dix années de règne. Il ordonnait et défendait en même temps; tour à tour il publiait et retirait ses édits; il voulait tout entreprendre, tout réformer, et finissait par tout brouiller: il arrachait aux Bohémiens leurs enfans, pour les accoutumer à un autre genre de vie que leurs pères: il faisait grace à des chefs de voleurs, afin de les incorporer dans ses armées.

Non content des contributions, des impôts de ses trois royaumes, il dévorait encore la substance des Français; il en soutirait secrètement d'immenses trésors, par le moyen de son abominable sœur: tous les mois, il recevait de nous des millions, et vantait en Allemagne ses économies, tandis que ses bouleversemens continuels, les convulsions successives qu'il causait à toutes les parties de

l'état, auraient absorbé les plus grands revenus.

Il n'aima point les prêtres, parce qu'il s'aimait encore plus : c'est parce que cette horde fanatique exige des potentats trop d'argent, de condescendances et d'égards, qu'il renversa les moines, et qu'il résista au pape, tout en communiant de sa main. Loin de chercher à éclairer les peuples, il avoit promis, en 1787, aux Brabançons, de maintenir leurs absurdes priviléges. Ses changemens ne purent durer; il vit bientôt le fanatisme reconquérir toute sa puissance, sous le nom de liberté, nom qu'il abhorroit, car il avait fait détruire les forteresses du Brabant, de peur que le peuple ne s'en emparât, et ne conquît la liberté.

Joseph avait tous les genres d'ambition; il ne se bornait pas à celle de passer pour un législateur, il affectait la réputation de guerrier, et voulait rivaliser Frédéric, roi de Prusse. Tout sujet de guerre lui semblait bon, en voici la preuve : quelques soldats hollandais n'ayant point de cimetière, apportent le corps d'un de leurs camarades dans le village autrichien le plus voisin, et l'y enterrent; 800 hommes tombent sur les soldats, les font prisonniers, exhument le mort, le portent sur les terres

de Hollande, et après avoir violé les droits de la nature et des gens, volent et pillent des pêcheurs hollandais. Joseph aurait dû réprimer un pareil attentat; bien loin de là, il approuve ses officiers, en prend occasion de réclamer les droits de péage pour la libre navigation de l'Escaut, fait marcher des troupes.

Les Hollandais, avilis par leur Stathouder, sont obligés de se soumettre et paient : ce fut pour Joseph un prétexte de rendre à ses sujets la navigation de l'Escaut, usurpée exclusivement par les Provinces Unies. Quelques millions de plus, qui lui furent donnés, privèrent les Flamands de ce droit naturel à tous les peuples.

Une guerre s'élève entre la Porte et la Russie. l'empereur somme les Turcs de recevoir sa médiation : ceux-ci refusent un arbitre ambitieux; Joseph se plaint à toute l'Europe d'un tel outrage, déclare la guerre au Croissant, et, saisissant l'occasion de reprendre quelques villes cédées par Charles VI, il enlève à ces villes et aux campagnes tous les hommes en état de porter les armes, lève recrues sur recrues, met impôts sur impôts, se rit des plaintes et des réclamations, laisse périr des milliers d'Allemands de faim et de fatigue,

fait dans le sac des villes passer au fil de l'épée des milliers de Turcs, et meurt, au milieu de ces sanglans trophées, de la mort des tyrans.

Tels sont les faits historiques que nous avons recueillis ; mais, afin de ne laisser rien à désirer au lecteur, nous avons consulté le ci-devant baron de Trenck, comme le témoin oculaire des actions de Joseph : Trenck ayant suivi Joseph depuis son enfance jusqu'à sa mort, l'a étudié de si près que les renseignemens qu'il nous a fournis deviennent infiniment précieux, et il n'est pas indifférent pour l'histoire de voir les rapprochemens qui se trouvent dans le récit de plusieurs historiens; c'est pourquoi nous joignons ici des faits particuliers, suivis d'observations qui coincident parfaitement avec tout ce que nous venons de rapporter.

L'empereur Joseph était né avec un tempérament malheureux, il était tout-à-la fois, colère, mélancolique, fougueux, vindicatif, méfiant, insensible, orgueilleux, entêté, sanguinaire et avare.

La débauche l'avait ruiné, au point qu'à 30 ans, la mélancolie l'emportait déjà sur la colère.

Marie-Thérèse, sa mère, femme impé-

rieuse ; ne négligea rien pour en faire un tigre couronné. Son éducation fut tracée sur ce plan ; aussi ne put-il jamais secouer le joug des premières impressions, parce qu'il avoit fait vœu de ne jamais lire de livre imprimé.

Adonné à la dévotion, il se confessait secrètement toutes les semaines ; il accepta une hostie de la main du pape, pour la porter sur lui, afin de se rendre invulnérable ; et malgré ce qu'on a dit de sa tolérance et de son incrédulité, il fut un fanatique fort dangereux. Son plan était d'attirer, par une feinte tolérance, beaucoup de riches protestans dans ses états. La rage du peuple, excitée par les prêtres, aurait amené une S. Barthelemi, et il se fût emparé de leurs biens.

Voici des faits épars qui mettront à portée de connaître Joseph.

En parcourant la Bohême, les malheureux paysans de ce pays lui adressèrent leurs plaintes contre leurs tyrans, et nommèrent quatre députés d'entr'eux pour obtenir justice. Il leur répondit : «*je n'ai besoin ni des* » *gentilshommes*, *ni de leurs baillis qui* » *vous étrillent*, . . . *et je rirai si vous les massacrez.* » La révolte éclata ; il envoya

des troupes pour l'appaiser ; et fit rouer vifs les quatre députés, que lui-même avait provoqués à s'insurger.

Autre fait sur le même sujet.

Il se trouva à Bellovar, en Croatie, où commandait le général Tillier, homme barbare, qui faisait tuer les soldats à coups de bâton, violer les filles et fouetter jusqu'à ce que mort s'ensuive. Tout le pays adressa des plaintes à Joseph : il reçut leurs réclamations. Le soir il soupe avec le général qui venait de lui procurer des filles ; il sort de table, prend le paquet de suppliques, les jette au feu, et dit en souriant : « *je sais que* » *toutes ces pièces sont contre vous, mon* » *cher Tillier, . . . mais continuez toujours* » *d'être sans miséricorde avec cette ca-* » *naille.* ».

Horia et Klorka, deux fameux rebelles de la Transilvanie, massacraient impitoyablement les prisonniers, les femmes et les enfans. Le gouverneur fit son rapport au souverain ; celui-ci répondit : « *laissez les* » *faire ; mais du moment où ils iront plus* » *loin, en saccageant le pays, employez des* » *forces pour les arrêter* ».

Ainsi, ils ont massacré plus de 1200 personnes, et le bien revenait à Joseph ; tel

était son but. Enfin, l'ordre arriva de détruire les rebelles. Les chefs furent pris et écartelés. On trouva sur eux un *passeport d'impunité*, éctit de la main de Joseph, que lui-même leur avait donné à Vienne, lorsqu'ils lui avaient communiqué leur plan. Il nia le passeport et sa propre écriture.

Trenck nous a assuré connaître les *ordres et les instructions*, qu'il s'est bien gardé de publier.

Son plan était de détruire toute la noblesse dans ses états, afin de s'approprier ses richesses.

La guerre qu'il a déclarée aux Turcs, aux Hollandais, à ses propres sujets, son usurpation en Bavière, attestent qu'il ne voulait que ravager l'Europe, comme un autre *Atilla*

Les prêtres et les avocats, en Brabant, entichés de leurs absurdes privilèges, soulevèrent le peuple. Au lieu d'employer la douceur et la modération, seuls moyens de conduire cette nation fanatique et entêtée, il leur envoya le général d'Atton, le plus grand tyran de l'armée, et un ministre borné et inhumain, dont les caprices et la cruauté lui firent perdre cette province.

Alors il eut la lâcheté de prier humble-

ment le pape de les menacer d'excommunication. Il poussa la bassesse jusqu'à déclarer à la nation, qu'il était absolument innocent dans tout le mal qu'on leur avait fait; il ne craignit pas de s'engager de leur donner la tête du général et du ministre, pour satisfaire à leurs justes ressentimens.

L'adjudant déserta, et porta les lettres et les ordres de l'empereur; lesquels enjoignoient au général de traiter les habitans révoltés, en barbares, et de les attacher à la queue des chevaux, après avoir ravagé et pillé leurs habitations.

Le ministre fit imprimer sa justification, qui était sans réplique, mais qu'attendre d'un despote qui niait sa propre écriture?

Joseph était le plus grand menteur de ses états, et le premier *Don Quichotte* de son tems.

Sa cruauté n'attendit pas le développement de ses forces. Dans sa jeunesse, il s'introduisait furtivement dans l'appartement de ses sœurs, pour attraper un canarie ou un oiseau rare que ses sœurs aimaient beaucoup. Il les dépouillait de toutes leurs plumes, leur cassait les jambes, et les remettait fort tranquillement dans la cage. Souvent il fit acheter une oie, s'enferma dans sa chambre,

la dépluma, et la martyrisa avec des épingles. Il aimait les chiens pour les maltraiter. Lorsqu'il fut empereur, son *michel*, nommé Michel des Chiens, était son premier favori, parce qu'il supportait ses chiquenaudes.

La chasse meurtrière faisait ses délices ; lorsqu'il voyait le cerf forcé, il le perçait avec un plaisir barbare. A la chasse du sanglier, il était fort poltron, et ne s'approchait de l'animal que quand il était prêt à expirer. C'est alors qu'avec une brutalité féroce, il lui perçait le flanc.

A Luxembourg, son amusement était d'aller tous les jours à quatre heures du matin, dans la fauconnerie ; il y restait une heure au moins. Comme on donne à chaque faucon un pigeon étranglé pour déjeûner, son plaisir favori était de prendre ce pigeon vivant entre les mains, de le faire manger d'en bas, et de jouir de ses convulsions et de ses tourmens.

A l'âge viril, il fit chercher le meilleur cheval de son écurie et le fit courir à coups de fouet et d'éperons, jusqu'à ce qu'il expirât sous lui.

Ceux qui l'entouraient, recevaient des chiquenaudes, des soufflets, des coups de poing

et de bâton, qu'il payait pour s'amuser ; voilà pourquoi sa société consistait en arlequins, bateleurs et gens vils de toute espèce.

Ces détails ne doivent point paraître minutieux, puisque c'est dans la vie privée qu'on étudie le caractère des hommes.

Quant à l'amour, il l'avait conçu à sa manière. Jamais il ne jouissait d'une femme plus d'une fois : par conséquent, point de maîtresse.

Dans ses tête-à-tête, il les traînait par les cheveux, les pinçait, battait, mordait, et léchait leur sang. Ce manège était nécessaire pour exciter ses desirs brutaux.... Il terminait cette première et dernière entrevue par obliger à coups de pied la malheureuse victime de sa tendresse, à se mettre à genoux avec lui, pour reciter des litanies et dire des chapelets. Quelques ducats étaient le prix des complaisances de celles qu'il honorait de son choix.

Ces femmes devenaient ensuite ses espions; et sur leurs dénonciations, il commettait toutes sortes d'injustices et de cruautés.

Trenck a été témoin d'un fait atroce. Joseph avait défendu expressément de rien donner aux forçats qui balayaient les rues. Une jeune fille donna un sol à un de ces malheureux ; il a vit, s'élança comme un furieux, lui donna

des coups de poing dans le visage, la traîna lui-même au corps de garde, et la fit fouetter par la police.

En Croatie, une jeune veuve se présenta grosse devant lui, et demanda ses bonnes graces pour l'enfant dont il était le père. Il la repoussa d'un coup de pied, ordonna de la mettre en prison, et on ignore ce qu'elle est devenue.

Mille autres traits semblables attestent sa cruauté.

Il abolit la peine de mort pour y substituer des tourmens affreux qu'il inventa lui-même.

Les condamnés étaient garotés, avec une même chaîne au col, à trois pieds de distance; outre cela, ils avaient les fers aux pieds. Dans cette terrible position, ils étaient forcés de traîner les vaisseaux de remonte le long du Danube en Hongrie; il demanda coms bien d'hommes il fallait pour équivaloir à la force d'un cheval; on lui répondit: six. Eh bien! reprit il, qu'on en attache cinq à une même chaîne, ils feront l'ouvrage.

Ces malheureux n'avaient pas même une cabane pour abri pendant la nuit; ils la passaient où se trouvoit le vaisseau: souvent

dans des marais, exposés aux injures de l'air, et à toute la rigueur des saisons.

Qu'on s'imagine, s'il est possible, les souffrances de cinq hommes enchaînés ensemble, fatigués des travaux, à demi-nuds, exposés au froid des nuits et rongés de la vermine et des insectes, dont l'air est rempli dans ce climat. Pour réparer leurs forces, on leur donnait, pour toute nourriture, du pain et de l'eau. On en a vu affligés de plaies à la gorge et aux pieds, par les mouvemens des fers ou par les coups de fouet, dévorés et tourmentés par les vers et par les insectes. Combien ils maudissaient l'abominable commisération qui les sauvait de la mort, pour les accabler des maux les plus affreux!

Lorsqu'un des cinq tombait malade, les quatre autres devaient travailler pour lui, et le traîner agonisant et suspendu dans son carcan avec eux, jusqu'à ce qu'il expirât. Le comte Lichtenstein Potztatzky fut traîné de cette façon pendant cinq jours, et deux de ses camarades moururent le même jour exténués de fatigue, et martyrisés à force de coups de fouet.

Tout cela était de l'invention de Joseph, et faisait partie de ses jouissances.

Il n'est pas indifférent de savoir que ce

n'étaient pas tous des criminels ; il y avoit des déserteurs, des raisonneurs, (1) des gens pris en fraudant la douane; délits qui ordinairement sont punis de six mois de prison ; mais Joseph ne voulant que des hommes pour traîner les vaisseaux, ordonna que tous les prisonniers fussent condamnés à la même peine ; et sur cent hommes condamnés à cet horrible métier, il n'y en a pas eu cinq qui aient vécu six semaines.

Il y avait à Vienne une prison où l'on avait attaché trois planches à la muraille, l'une sur l'autre. Sur chacune était un homme couché sur le dos, ayant la gorge et les pieds attachés par un carcan, couvert et rongé de vermine, et pourissant de sa propre ordure, qui tombait de l'un sur l'autre. C'est dans cette position que plusieurs ont conservé la vie, durant quatre mois. Joseph entrait toutes les semaines dans ces affreux gouffres de la tyrannie, pour voir souffrir des tourmens effroyables, et les augmenter encore s'il étoit possible par sa présence.

Il ordonna de diminuer la largeur des planches sur lesquelles étaient étendus ces prisonniers,

(1) On appelle ainsi ceux qui se permettent des observations sur les ordres d'un caporal, ou d'un officier.

prisonniers, parce qu'il les trouvait trop commodes. Il passait des heures entières à chanter des ariettes italiennes en lorgnant ces malheureux.

Un jour un de ces individus, souffrant du *miserere*, laissait sortir des excrémens de sa bouche agonisante ; Joseph lui donna un grand coup de canne dans le visage, et lui brisa le nez, parce que l'odeur le suffoquait.

Trenck a lu lui-même l'instruction que Joseph donna, écrite de sa propre main, au médecin de l'hôpital des prisonniers. Elle contenait trois pages *in folio* ; chaque article était digne de Néron. Il était recommandé de faire souffrir aux malades tous les tourmens imaginables, jusqu'au dernier moment de leur existence. Ce médecin était choisi, parce qu'on le connoissait barbare et scélérat.

Un soldat du régiment de Lacy avait commis un grand crime ; il fut condamné à la plus grande punition : selon le code criminel de Joseph, c'était de recevoir 6000 coups de verges sur tout le corps, et de périr dans les prisons de Spielberg. La sentence fut envoyée à Joseph : il écrivit au bas, de sa propre main : « *Lorsqu'il aura reçu les coups on* » *lui appliquera sur le corps déchiré, un*

» *habit de laine bien étroit, et on l'attachera,*
» *de manière à ce qu'il ne puisse se remuer,*
» *à la muraille, jusqu'à ce qu'il soit mort* ».

Il a vécu treize jours dans cette position, et Trenck, qui l'a vu, a été témoin des larmes qu'a arrachées au colonel la lecture de la sentence.

La femme d'un caporal Prussien voulut débaucher un soldat. Voici la punition que le génie fécond de Joseph inventa pour elle. On lui attacha les deux bras avec une corde, et les deux pieds sur deux bois pointus, de manière qu'elle ne pouvait remuer. On lui donna vingt cinq coups de verge par jour: son corps était couvert de plaies sans cesse renaissantes; et elle reçut les vingt-cinq coups par jour, jusqu'à ce qu'elle expirât.

Jamais Joseph n'a fait de grâce à personne, et il a toujours aggravé la punition fixée par la loi, droit qu'aucun tyran avant lui ne s'était arrogé.

C'est lui-même qui engagea le valet de chambre du comte Potztatzki, à porter son maître à faire de faux billets de banque. Il fournissait à ce valet l'argent nécessaire à la fabrication, et ce traître lui rendait tous les jours compte de ses opérations. Lorsque tout fut prêt, le comte atteint par le remords, fit

un paquet de tous les instrumens, et dit au valet :

« *C'est toi qui m'as persuadé de faire cette* » *entreprise, j'en sens le danger; je tremble* » *pour l'exécution, va jeter tout dans le* » *Danube* ».

Le valet de chambre avertit Joseph, qui lui donne 300 ducats, et lui promet un bon emploi, s'il parvient à faire consommer le crime. Le valet retourne auprès de son maître, et prend si bien ses dimensions, qu'il le fait prendre sur le fait.

Joseph eut le plaisir de tourmenter le comte, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, à l'article des vaisseaux du Danube; mais au lieu de remplir ses engagemens envers le traître valet, il lui fit subir la même punition qu'à son maître.

On ferait un volume in-folio de toutes les atrocités de Joseph, qui sont à Vienne de notoriété publique. Mais nous croyons en avoir assez dit, pour faire connaître son génie mal faisant. Il faut maintenant le faire présenter sous un autre aspect.

Voici deux traits dignes de passer à la postérité la plus reculée.

Le père de Joseph tomba subitement d'apoplexie entre ses bras; il n'y avait alors que

deux personnes témoins de l'accident ; l'une d'elles l'a raconté à Trenck

Joseph tenait d'une main la tête agonisante de son père, et de l'autre fouillait dans sa poche, pour en tirer les clefs de sa cassette. Le moment de la mort de son père lui causa une gaieté singulière. Marie-Thérèse, deux heures avant sa mort, lui fit des reproches énergiques ; elle se répandit en plaintes amères sur son affreux caractère. Elle prévit et pleura le malheur du peuple, lorsqu'il serait gouverné par un tyran aussi féroce. Joseph se jetta à terre, poussa des hurlemens, se heurta la tête, se roula dans la chambre ; en un mot, fit éclater le plus violent repentir ; Thérèse s'attendrit et la scène devint vraiement tragique.

Deux heures après la mort de Thérèse, Joseph entra en riant et d'un air très joyeux chez la grande maîtresse qui avait été témoin de ce spectacle, et lui dit en pirouettant et d'un air moqueur : « *Eh bien ! que dites-vous* » *de ma dernière scène avec ma mère? n'ai-je* » *pas bien joué mon rôle avec cette moraliste?*

Trenck atteste, sur sa parole d'honneur, la vérité de ces deux faits. Il tient le dernier du père confesseur de Thérèse, Dorothée, son ami, et qui a vu de ses propres yeux cette

horrible farce du comédien Joseph, digne héritier en cela des talens de sa mère.

En 1784, Frédéric, au lit de la mort, fit venir son ministre Herzberg; il lui donna ses dernières instructions, et dit, au sujet de Joseph : « *Il faut éviter la guerre avec* » *le turbulent Joseph, dussiez vous en souf-* » *frir des insultes. Laissez lui seulement six* » *années de paix, il ruinera lui-même son* » *propre pays par ses caprices, et les portera* » *à la révolte; c'est alors qu'il faudra saisir* » *l'occasion de l'attaquer, pour profiter de* » *ses fautes.* »

On sait que de tous temps la cour de Vienne a été gouvernée par la Prusse, qui entretenait dans son sein des émissaires. Frédéric nommait lui-même les généraux qu'il voulait avoir pour combattre contre lui; c'est par cette manœuvre qu'il a toujours su affaiblir ses ennemis. Les jésuites étaient dans ses intérêts. Le ministre russe, prince Gallitzin, qui était aussi à sa solde, joua si bien son rôle, qu'il eut l'art de faire faire à Joseph tout ce que voulait Frédéric.

Trenck a su du comte de Vergennes, ministre de France, que Joseph, dans son voyage en France, lui avait proposé de déclarer la banqueroute. Mais, sire, lui répliqua

le ministre, vos propres sujets en Brabant y perdraient plus de cent millions; eh bien! faites toujours, reprit vivement Joseph, mais à condition que nous partagerons ensemble la somme.

Peu de mois après, Trenck en parla au grand duc de Toscane, qui connaissait l'anecdote. Les brabançons en ont été également informés, et ce fut une des causes principales de la révolution.

Joseph donnait audience à tout le peuple; mais c'était une pure comédie : il n'accueillait que les dénonciations, et il les envoyait aux personnes même dont elles étaient l'objet; ensorte qu'aucun citoyen lésé ne pouvait obtenir justice, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir, parce qu'il s'était fait des ennemis irréconciliables.

Depuis que Trenck s'est avisé de prouver qu'un certain référendaire méritait la potence, il a perdu sans ressource tous ses procès, parce que le despotisme prétend que tous ses agens passent pour infaillibles.

Joseph conçut de grandes entreprises; mais il manquait d'énergie pour les exécuter. Il diminua le nombre des couvens; il aurait fixé l'opinion en sa faveur, s'il eût eu le courage d'exterminer la race infernale des

moines qui désolaient ses états ; mais au contraire, il les plaça dans des cures de provinces, et leur laissa par-là une libre carrière pour fanatiser le peuple ; au lieu d'attaquer le mal dans sa racine, en frappant cette peste du genre humain, il se contenta de leur enlever leurs trésors ; et pour les dédommager, il les mit à même de regagner le double sur le peuple abruti, en mettant à contribution son imbécilité et en lui faisant honorer les martyrs.

Néanmoins, il eut l'honneur de réformer une partie des abus qui affligent le malheureux pays maintenant retombé dans le délire et dans le labyrinthe des croisades.

Il est bon de remarquer que Joseph poussa l'hypocrisie jusqu'à consacrer la liberté de la presse, parce que le scélérat sentait que c'était le seul moyen de prolonger son règne ; car il savait que tôt ou tard l'oubli de ce principe entraîne la chûte de la tyrannie.

La mort l'enleva à propos pour empêcher l'exécution des vêpres siciliennes qu'il méditait depuis long-temps. Son intention était de se défaire des protestans proscrits, qu'il avait perfidement attirés dans ses états, afin de s'emparer de leurs richesses. A quoi tient souvent la vie de tant d'hommes ? A l'exis-

tence plus ou moins prolongée d'un scélérat couronné !

Joseph avait essayé de corriger le caractère national qui est absolument corrompu ; mais comment y parvenir, lorsque son professeur favori (Sonnenfels) enseignait publiquement que tout appartient au monarque, et que le sujet ne possède rien en propriété, pas même le droit de s'instruire ou de raisonner?

Le successeur de Joseph, élevé dans ces principes, aura t-il bien la force de secouer le joug et d'éviter les piéges de la cour de Rome ? Nous ne le pensons pas.

Joseph mourut en dévot, déchiré par l'idée du purgatoire, et bourrelé par des terreurs fanatiques. Jamais homme n'eut une fin plus cruelle ; il souffrait horriblement de la maladie vénérienne, puisque la putréfaction devança l'heure de sa mort ; il voyait tous ses projets renversés, toutes ses ordonnances anéanties ; les Brabançons, la Hongrie, la Bohême, le Tyrol prêts à secouer le joug ; et, plus que tout cela, la honteuse réputation de lâcheté et de poltronerie qu'il laissait, après avoir eu l'orgueil de vouloir passer pour un conquérant ; sans oublier la joie universelle que causaient à tout le monde les approches de sa mort.

Une autre éducation aurait pu mettre un frein aux passions désordonnées de Joseph ; mais on fit tout pour augmenter ses mauvais penchans : méfiant par caractère, inquiet par tempérament, sans application pour l'étude, livré au fanatisme et aux conseils perfides de ses infâmes flatteurs, il se vit, comme par nécessité, forcé de tyranniser une nation plongée dans l'ignorance et adonnée à l'avarice.

A Vienne, on ne lit qu'avec la permission du père confesseur ; le peuple est trop lâche pour oser s'instruire, et les grands ne savent ni lire ni juger.

Dans ce malheureux pays, il n'y a ni émulation pour la jeunesse, ni encouragement pour les arts, ni principes pour l'éducation ; on ne connaît ni courage, ni valeur, ni probité, ni vertu ; le nom de patriotisme y est absolument ignoré ; le cathéchisme ne fait aucune mention de tout cela ; et l'autrichien dirigé par son prêtre, paie des messes et achete le droit d'être un scélérat, en chargeant quelqu'un de dire pour lui des chapelets et de lui obtenir des indulgences.

Joseph, aigri contre tout le genre humain aurait établi une inquisition espagnole, de même qu'il avait déjà établi celle de la

police. Les dénonciateurs abondaient dans son anti-chambre, et l'on n'était pas éloigné de voir se renouveller les proscriptions de Sylla.

Le système de violence établi par Joseph prouve bien le peu de force de la tyrannie, puisque son règne a réalisé cet axiome du peuple de Vienne :

« *Les loix en Autriche ne s'observent* « *que huit jours* ».

En effet, le code des loix y est si absurde, qu'il est l'ouvrage le plus propre à détruire jusqu'au principe de l'honnêteté.

Joseph avait un air moqueur : sa phisionomie annonçait l'imposture. En société il était doux et affable avec les femmes ; il portait même sur lui un recueil de bons mots pour les leur appliquer ; mais dénué de délicatesse, il était absolument incapable d'amour. Dans ses voyages il eut la politique de visiter les savans, afin de faire parler de lui.

Sa vie a prouvé qu'un prince fanatique est le fléau le plus dangereux pour une nation : et pour achever enfin le portrait de Joseph, voici un dernier coup de pinceau.

En législation, ignorant ; en guerre, poltron ; en matière de jugement, impitoyable ; en liaisons sociales, vil et méprisable.

LEOPOLD II,

soixantième empereur, mort en 1792.

Lorsque Léopold, frère de Joseph, parvint à l'empire, il fut devancé par une haute réputation. Le dessèchement des marais de Toscane, la fondation d'établissemens utiles, les encouragemens prodigués à l'agriculture, la diminution des impôts, l'état florissant de la Toscane qui était, pour ainsi dire, repeuplée; tant de bienfaits réunis, lui avaient acquis une gloire qui empêchait de percer jusqu'à son ame. Comme c'est l'ordinaire, les adulateurs l'élevaient jusqu'aux nues; et si on excepte l'attachement de ce prince pour le jansénisme, nos beaux esprits ne trouvaient rien à lui reprocher. Les insensés! ils ignoraient, ou feignaient d'ignorer, que c'est pour son propre intérêt qu'un prince ou un roi fait le bien, puisque par-là il montre la prétendue utilité d'un maître, et fortifie sa puissance en allégeant le poids des fers dont il enchaîne les peuples. Si tous les rois étaient aussi féroces que Joseph, on tirerait dessus comme sur des bêtes fauves. Les uns sont plus ou moins doux, les autres plus ou moins cruels; et sans contre dit, les

premiers sont les plus dangereux, puisqu'ils ont l'art perfide de faire aimer le desposisme, D'ailleurs Léopold, attentif à écarter tout ce qui pouvait choquer son orgueil, voulait cimenter sa puissance démesurée par tous les moyens possibles, et quand il faisait le bien, chacun de ses bienfaits était un anneau ajouté à la chaîne des peuples.

Dès que Léopold fut empereur, le masque tomba; on vit l'homme.

Liége, indignée des attentats de son prêtre tyran, s'était soulevée contre lui.

La première opération de l'infâme Léopold fut de secourir ce despote tonsuré, d'écraser le peuple liégeois, qui alors donnait le grand exemple de l'insurrection, et de s'unir au roi de Prusse pour anéantir par-tout la liberté. Les troupes furent répandues dans toutes les rues de Liége, les canons braqués, la mèche toujours allumée, les patriotes incarcérés ou proscrits, et la mitre insolente tyrannisa de nouveau les corps et les consciences.

Cependant l'insurrection du Brabant continuait. Léopold, profond dans l'art de Machiavel, et qui ne fit que par *Machiavélisme* le peu de bien qu'admira la Toscane, Léopold corrompt les chefs de l'insur-

rection ; le peuple lui est livré sans défense, il rentre dans le Brabant, s'en rend maître par trahison, triomphe par la terreur et y consolide sa puissance par les vexations et les vengeances.

A cette époque s'opère la révolution française ; tous les ennemis de la patrie s'enfuient, se réunissent en armes, forment des régimens, enrôlent à la fois des français et des allemands, et cela, sur les terres de l empire. Léopold, allié de la France, est témoin de ces préparatifs ; ils se font sous ses yeux et il a l'impudence de nier leur existence. Il publie avec un grand bruit des édits, des rescrits contre les émigrés, et défend en secret qu'on les exécute. Lui-même, d'intelligence avec les conspirateurs, fait de son côté de grands préparatifs ; et sous prétexte de contenir les brabançons, qui étaient soumis, fait filer des troupes vers nos frontières, protège nos traîtres, les accueille avec distinction, leur prodigue nos trésors et conspue les patriotes. Par-tout la cocarde blanche est arborée, et la tricolore est honteusement cachée. Léopold entretient une correspondance avec sa sœur et son digne époux, Louis le traitre. Vienne gouvernait Paris, et l'esprit des Thuileries dirigeait à son gré

la cour de Vienne. Enfin, le peuple français si long-temps joué veut savoir la vérité toute entière. Léopold est cathégoriquement interrogé ; mais comment tirer la vérité de la bouche des rois? Elle se souillerait en passant par cet organe impur. Léopold déploie toute la souplesse du tigre ; il se replie en tout sens dans une inextricable mémoire, se défend, attaque la France, fait son apologie, et le nouveau protée joue tous les rôles imaginables. Tout ce qu'on peut appercevoir dans ce monument embrouillé de la mauvaise foi des rois, c'est la haine que celui-ci portait aux Jacobins. Ainsi, un empereur, tout le corps germanique, la Prusse, la Russie, les Thuileries, toute l'Europe armait en apparence contre un club, tandis que le véritable projet était l'anéantissement de la liberté Française. La France pouvait-elle s'empêcher de déclarer la guerre à des ennemis si perfides?

Elle allait commencer, lorsqu'un excès de débauche emporta en trois jours ce renard couronné. Une courtisanne vengea la France.

FRANÇOIS II.

soixante-unième empereur.

Insensé François II ! Comment oses-tu à l'âge de 24 ans, sans moyens physiques, ni moraux, n'ayant plus aucune ressource, pas même le vieux *Kaunitz*, qui a perpétué sous quatre règnes le même système de perfidie? comment oses-tu te charger de gouverner trois royaumes ? Comment as-tu l'impudeur de continuer une guerre aussi odieuse? Ah ! si tu avais eu la franchise et la loyauté, qui sont l'heureux partage de ton âge (excepté chez les princes) tu eusses bien plutôt désavoué la politique tortueuse de ton père, tu eusses rendu la paix à l'Allemagne. Mais à la fausseté de ton père tu joins toute l'ambition de ton oncle ; déja tu dévores en idée les plus belles provinces de la France, et te médites dans tes coupables illusions, un nouveau partage de la Pologne, ainsi que Joseph l'avait conçu. Tu as cimenté ton alliance avec l'imbécille, l'illuminé Frédéric Guillaume ; mais c'était pour le mieux trahir. Tu comptais l'occuper en France pour l'intérêt du Pape et de quelques nobles, et pendant ce temps, tomber sur les états de ton

allié, lui enlever la Silésie, et reprendre toutes les conquêtes de Frédéric. Ainsi, par cette horrible coalition, de concert avec l'infâme Louis XVI, tu te flattais de faire triompher par-tout le despotisme de la cour de Vienne. La moderne Médicis, Antoinette ta tante, souriait à tes noirs projets; mais elle est anéantie avec tous ses complots; la chûte de cette femme criminelle et la punition de son parjure époux, doit faire trembler tous les grands conspirateurs. La nouvelle de la mort du tyran t'a fait redoubler d'efforts dans une guerre qui insulte à l'humanité; tu as foulé aux pieds tous les sentimens de la nature: au lieu d'assiéger les villes, tu bombardes, tu pilles, tu massacres, tu égorges, tu déchires comme un tigre. Tes satellites agissent en cannibales; ils savent que c'est le plus sûr moyen de te plaire; et cependant tu épuises tes trésors, tu foules aux pieds des hommes que tu appelles ton peuple. Tu déguises l'impôt sous le nom d'emprunt, tu creuses sous tes pas le gouffre du déficit. Mais tu n'en pressentiras pas les effets... Les républicains, les Français vont venger sur ta personne les droits de l'homme outragés; ils approchent, tu les verras aux portes de Vienne, plus terribles que ces Turcs, qui n'étaient

que

que des esclaves, ils te feront expier tous les maux que ta race infernale a fait à l'univers. Nous touchons au moment où la maison d'Autriche va recevoir le prix de ses forfaits; on ne conservera d'elle que son horrible nom pour le transmettre à la haine de toutes les générations. Nous serons libres, les peuples le deviendront, et le globe secouera et brisera ses fers sur ton cadavre.

Nota. Nous avons également consulté Trenck sur Léopold et François. Ce qu'il nous en a dit est conforme à ce que nous avons écrit. Il nous a peint François II, actuellement régnant, comme un prince faible de corps et d'esprit, sans vues, sans lumières, ennemi des sciences, adonné au fanatisme et à la superstition, livré aux conseils perfides des prêtres et de son confesseur qui lui a fait accroire que le meilleur moyen de conserver le pouvoir arbitraire, était de faire cause commune avec l'église pour anéantir les peuples qui veulent être libres. Quel encouragement les arts et les talens peuvent-ils trouver auprès d'un roi qui attend des indulgences du pape pour prix de la guerre qu'il fait aux Français? Jusques à quand verser du sang sera-t-il donc un titre pour tout obtenir de la cour de Rome!

François vient de prendre part au gâteau dans le partage de la Pologne. Une telle conduite devrait bien imprimer le sceau de l'infamie sur le front des vils royalistes qui ont l'impudeur de louer la bonne foi des despotes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION. Pag. 1
LOTHAIRE I, troisième empereur. Règne de 15 ans. 9
LOUIS II, quatrième empereur. R. de 20 ans. 17
CHARLES-LE-CHAUVE, cinquième empereur. R. de 2 ans. 20
LOUIS-LE-BEGUE, sixième empereur. R. de 4 ans. 21
CHARLES-LE-GROS, septième empereur. R. de 9 ans. 22
GUY, (DE SPOLETTE) huitième empereur. R. de 6 ans. 23
ARNOULD, neuvième empereur. R. de 5 ans. *ibid.*
LOUIS IV, roi d'Allemagne, sans avoir le titre d'empereur. R. de 13 ans. 27
CONRAD I, dixième empereur. R. de 7 ans. 32
HENRI I, dit L'OISELEUR, onzième empereur. R. de 17 ans. 36
OTHON I, douzième empereur. R. de 27 ans. 41
OTHON II, treizième empereur. R. de 10 ans. 48
OTHON III, quatorzième empereur. R. de 19 ans. 52
HENRI II, quinzième empereur. R. de 22 ans. 58
CONRAD II, seizième empereur. R. de 15 ans. Pag. 64
HENRI III, dix-septième empereur. R. de 17 ans. 71
HENRI IV, dix-huitième empereur. R. de 50 ans. 78
RODOLPHE, dix-neuvième empereur, conjointement avec Henri IV. R. de 2 ans. 90.
HERMAN, vingtième empereur, conjointement avec Henri IV. R. de 8 ans. 92.
HENRI V, vingt-unième empereur. R. de 19 ans. 97

LOTHAIRE II, vingt-deuxième empereur. R. de 12 ans. 104
CONRAD III, vingt-troisième empereur. R. de 14 ans. 108
FRÉDÉRIC I, dit BARBEROUSSE, vingt-quatrième empereur. R. de 37 ans. 116
HENRI VI, vingt-cinquième empereur. R. de 7 ans. 129
PHILIPPE ET OTHON IV, tous deux empereurs. R. de 14 ans. 133
OTHON IV, vingt-septième empereur, reste seul. R. de 10 ans. 134
FRÉDÉRIC II, vingt-huitième empereur. R. de 21 ans. 136
HENRI RASPON, vingt-neuvième empereur conjointement avec Frédéric II, R. d'un an. 141
GUILLAUME ET CONRAD, tous deux empereurs. R. de 4 ans. 142
GUILLAUME, trente-unième empereur, reste seul. R. de 2 ans. 143
RICHARD ET ALPHONSE, tous deux empereurs. R. de 14 ans. 145
ADOLPHE, trente-quatrième empereur. R. de 20 ans. 146
RODOLPHE I, trente-cinquième empereur. R. de 7 ans. 150
ALBERT I, trente-sixième empereur. R. de 10 ans. 154
HENRI VII, trente-septième empereur. R. de 5 ans. 160
LOUIS V, trente-huitième empereur. R de 34 ans. 165
CHARLES IV, trente-neuvième empereur. R. de 31 ans. 169
WINCESLAS, quarantième empereur. R. de 22 ans. 175
ROBERT I, quarante-unième empereur. R. de 10 ans. 181
JOSSE ET SIGISMOND, tous deux empereurs. R. d'un an. 182
SIGISMOND, quarante-troisième empereur, reste seul. R. de 26 ans. 183
ALBERT II, quarante-quatrième empereur. R. de 2 ans. 189

FRÉDÉRIC III, quarante-cinquième empereur. R. de 53 ans. 191
MAXIMILIEN I, quarante-ſixième empereur. R. de 26 ans. 197
CHARLES V, quarante-ſeptième empereur. R. de 39 ans. 204
FERDINAND I, quarante-huitième empereur. R. de 6 ans. 224
MAXIMILIEN II, quarante-neuvième empereur. R. de 14 ans. 230
RODOLPHE II, cinquantième empereur. R. de 35 ans. 235
MATHIAS, cinquante-unième empereur. R. de 8 ans. 240
FERDINAND II, cinquante-deuxième empereur. R. de 18 ans. 243
FERDINAND III, cinquante-troiſième empereur. R. de 20 ans. 250
LÉOPOLD I, cinquante-quatrième empereur. R. de 48 ans. 255
JOSEPH I, cinquante-cinquième empereur. R. de 6 ans. 262
CHARLES VI, cinquante-ſixième empereur. R. de 29 ans. 268
CHARLES VII, cinquante-ſeptième empereur, R. de 5 ans. 278
FRANÇOIS I, cinquante-huitième empereur. R. de 31 ans. 282
JOSEPH II, cinquante-neuvième empereur, R. de 14 ans. 298
LÉOPOLD II, ſoixantième empereur, R. de 2 ans. 315
FRANÇOIS II, ſoixante-unième empereur. 319

Fin de la Table.

E R R A T A.

PAGE 48, onzième empereur, *lisez* : treizième empereur.
Page 108, vingt-deuxième empereur ; *lis.* vingt-troisième.
Page 116, vingt-troisième empereur ; *lis.* vingt-quatrième.
Page 129, vingt-quatrième empereur ; *lis.* vingt-cinquième.
Page 134, vingt-sixième empereur, *lis.* vingt-septième.
Page 136, vingt-septième empereur ; *lis.* vingt-huitième.
Page 141, vingt-huitième empereur ; *lis.* vingt-neuvième.
Page 143, vingt-neuvième empereur ; *lis.* trente-unième.
Page 146, Rodolphe Ier, trente-troisième empereur ; *lis.* Adolphe, trente-quatrième.
Page 150, Adolphe, trente-quatrième empereur ; *lis.* Rodolphe I, trente-cinquième.
Page 154, trente-cinquième empereur ; *lis.* trente-sixième.
Page 160, trente-sixième empereur ; *lis.* trente-septième.
Page 165, trente-septième empereur ; *lis.* trente-huitième.
Page 169, trente-huitième empereur ; *lis.* trente-neuvième.
Page 175, trente-neuvième empereur ; *lis.* quarantième.
Page 181, quarantième empereur ; *lis.* quarante-unième.
Page 189, quarante-troisième empereur ; *lis.* quarante-quatrième.
Page 191, quarante-quatrième empereur ; *lis.* quarante-cinquième.
Page 197, quarante-cinquième empereur ; *lis.* quarante-sixième.
Page 204, quarante-sixième empereur ; *lis.* quarante-septième.
Page 224, quarante-septième empereur ; *lis.* quarante-huitième.
Page 230, cinquante-huitième empereur ; *lis.* quarante-neuvième.
Page 235, cinquante-neuvième empereur ; *lis.* cinquantième.
Page 240, soixantième empereur ; *lis.* cinquante-unième.
Page 243, soixante-unième empereur ; *lis.* cinquante-deuxième.
Page 250, soixante-deuxième empereur ; *lis.* cinquante-troisième.
Page 255, soixante-troisième empereur ; *lis.* cinquante-quatrième.
Page 262, soixante-quatrième empereur ; *lis.* cinquante-cinquième.
Page 268, soixante-cinquième empereur ; *lis.* cinquante-sixième.
Page 278, soixante-sixième empereur ; *lis.* cinquante-septième.
Page 282, soixante-septième empereur ; *lis.* cinquante-huitième.
Page 288, soixante-huitième empereur ; *lis.* cinquante-neuvième.

On trouve les articles ſuivans au même bureau, rue des Marais, F. S. G. N° 20.

La République Françaiſe en 84 départemens, Dictionnaire géographique & méthodique, deſtiné aux adminiſtrateurs, négocians, banquiers, gens d'affaires, & à ceux qui étudient la géographie de la France. Ouvrage dans lequel on trouvera *par chaque département* les diſtricts & les cantons, les ſiéges de l'évêque et des tribunaux, l'étendue en lieues quarrées, la population, la contribution, les bureaux de poſte & leur taxe; une deſcription géographique & phyſique du département, & un dictionnaire de tous les chefs-lieux de canton & de diſtrict, où ſont indiquées les productions & le commerce, les manufactures, forges, verreries, papeteries, & les rivières, les latitudes & les longitudes, la diſtance de Paris aux chef-lieux de département & de diſtrict. Avec une table alphabétique de tous les chef-lieux de cantons; en tête de l'ouvrage une carte générale de la République Françaiſe, & un atlas complet des cartes enluminées des 84 départemens. Par une ſociété de géographes, ſous l'inſpection du Citoyen Mentelle. A Paris, chez l'éditeur, rue des Marais, fauxbourg Saint-Germain, n°. 20. 1793.

Cet ouvrage avec l'atlas, broché en carton en un vol. *in*-8°. 12 l.; broché en 2 volumes, c'eſt-à-dire, l'atlas à part, ſur papier fort, 13 liv. 10 ſous. Le dictionnaire, ſans atlas, avec la carte générale, broché, 6 liv. L'atlas ſur papier fort, ſans le dictionnaire, 9 liv.

Depuis que l'aſſemblée conſtituante a fait une nouvelle diviſion en 83 départemens, il a paru une foule de géographies de la France ſous tous les titres; ces ouvra-

ges ſont tous incomplets ou n'atteignent pas le but qu'on s'eſt proposé dans celui ci : on y travaille depuis deux ans, & il a fallu des recherches imménſes pour le porter à ſa perfection. Il est vrai que les corps adminiſtratifs de pluſieurs départemens, ainſi que le comité de conſtitution, ont bien voulu s'y prêter.

Cet ouvrage eſt donc en même-temps, à l'aide des 85 cartes qu'il renferme, une méthode sûre pour étudier la géographie de la France, & un répertoire manuel dans lequel on peut trouver tout ce que l'usage exige de connoiſſances géographiques par rapport à la France, tant pour la vie civile que pour l'exercice des affaires. Le quatre-vingt-cinquième département & ſuivans ſeront donnés gratis par ſupplément à ceux qui auront acheté un exemplaire.

Les Crimes des Papes, depuis Simon Barjonne, dit ſaint Pierre, jusqu'à Pie VI, un vol. in-8°. de plus de 600 pages, beau papier, caractères Didot, avec neuf belles gravures repréſentant leurs principaux forfaits, par Louis Lavicomterie, député à la Convention nationale. Prix 6 liv. broché, 7 liv. franc de port pour les départemens.

Les crimes des rois de France, depuis Clovis juſqu'à Louis XVI; un volume in-8°. de 500 pages, beau papier, caractères Didot, avec cinq gravures, par le même auteur; nouvelle édition. Prix 4 liv. broché, & 5 liv. 10 ſous franc de port.

Les crimes des reines de France, depuis le commencement de la monarchie jusques & compris Marie-Antoinette, 1 volume in-8°. de 500 pages, beau papier, caractères Didot, avec cinq gravures, nouvelle édition; prix 4 liv. broché, & 5 liv. 10 ſous franc de port.

Réſumé général & exact des cahiers, pouvoirs, inſtructions & demandes de tous les bailliages de

France à leurs députés aux états-généraux. Cet ouvrage doit être regardé comme le recueil le plus précieux : c'eſt la nation elle-même qui parle ; c'eſt elle qui indique les abus à proſcrire & les maux à réparer, qui poſe les fondemens de ſa régénération : trois gros volumes in-8°. publiés à la fin de juin 1789 ; prix, 12 liv. brochés, & 15 liv. franc de port. Ce recueil eſt indiſpenſable aux électeurs, légiſlateurs, adminiſtrateurs & municipaux.

Calas, drame, par le Citoyen Lemierre ; prix 36 ſous franc de port.

Souvenirs d'un roi de France ; prix, 18 ſ. & 24 ſous franc de port.

Eſquiſſe du règne de Georges III, ou coup d'œil rapide ſur l'état des cours de l'Europe, un volume in-8° ; prix 36 ſous & 2 liv. franc de port.

Le priſonnier d'état, ou tableau hiſtorique de la captivité du Prévot de Baumont, ſecrétaire du ci-devant clergé de France, priſonnier pendant vingt-deux ans & deux mois, tant à la Baſtille qu'au donjon de Vincennes, pour avoir dénoncé un pacte de famine. En tête de l'ouvrage, ſon portrait tel qu'il était enchaîné dans les cachots : un volume in-8°. Prix, 36 ſous, & 45 franc de port.

Etats républicain & monarchique, comparés dans les hiſtoires de Rome & de France : un volume in-8°. ; prix, 3 livres, & 4 liv. franc de port.

Hiſtoire du docteur Caſtelford, père du lord vicomte de Cherington, contenant une deſcription du gouvernement & des mœurs du Portugal, ornée de quatre gravures, repréſentant le docteur Caſtelford enlevé dans les rues de Lisbonne par quatre hommes maſqués ; Caſtelford dans un cachot au fort Pedrouſos ; Caſtelford auprès de ſa femme, mourant en couche ; Caſtelford remis dans un cachot au Perron, & y trouvant ſon frère priſonnier

depuis trente ans ; 2 volumes in-12 ; prix, 3 livres, & 3 liv. 12 ſous franc de port.

Tableau pittoreſque de la Suiſſe, par Delangle, auteur du voyage en Eſpagne : un volume in-8°. ; prix, 24 ſ. & 30 ſous franc de port.

Eſſai ſur l'hiſtoire de Neuſtrie & de Normandie, depuis Jules-Céſar juſqu'à Philippe-Auguſte, ſuivi d'une eſquiſſe hiſtorique de la provence, de 1204 à 1788. Cet ouvrage renferme beaucoup de particularités intéreſſantes ſur l'Europe, depuis la Baltique juſqu'à la Méditarranée, principalement ſur la Scandinavie, la Grande-Bratagne, la France & l'Italie ; ſur les croiſades, 2 vol. in-12. Prix, 5 liv. broché, & 7 liv. franc de port.

Obſervation hiſtorique, politique, théorique ſur les monnaies, par Béyetlé, commiſſaire de la commiſſion des monnaies, in-4°. de 200 pages, broché en carton ; 4 liv. 10 ſous.

Hiſtoire de la révolution de France, ſous le titre de *Révolutions de Paris*, publiées par Prudhomme, à dater de la fameuſe époque du 12 juillet 1789, juſqu'au 3 août 1793, 211 numéros, qui forment ſeize volumes, avec les quatre-vingt-quatre Cartes des Départemens.

Il y a en tête de cet ouvrage une introduction qui, dans un apperçu clair & ſuccinct des déprédations du miniſtère français, depuis le cardinal de Richelieu juſqu'à nos jours, rend compte des différentes cauſes qui ont préparé & mûri la révolution jusqu'au 12 juillet 1789.

Ces ſeize volumes, in-8°. de 800 pages chacun, avec une table des matières à chaque volume, contiennent 175 gravures qui rappellent tous les événemens de la révolution.

Ils coûtent, brochés en 211 n^ros., 86 livres. Reliés en baſanne. 108 liv. Reliés en veau, 114 liv. Chaque volume, pris ſéparément, coûte relié en veau 9 liv. ½ & en baſanne, 8 liv.

O.E 5089 43